MA VIE (I)

DE L'ANNÉE 1861

Contempler le cours passé de sa vie, appliquer sa pensée aux événements les plus marquants de celle-ci ne peut et ne doit pas manquer d'intéresser tous ceux qui ont à cœur leur évolution morale et spirituelle. Car même si les germes de nos dispositions morales et spirituelles se trouvent cachés au fond de nous, et si le caractère fondamental de chaque homme lui est pour ainsi dire inné, il n'en demeure pas moins que les conditions extérieures qui agissent sur nous et nous émeuvent, tantôt profondément, tantôt superficiellement, forment l'homme que chacun devient, tant du point de vue spirituel que moral. Pour cette raison, les circonstances favorables de la vie autant [89] que les malheureuses peuvent se révéler aussi bien utiles que nuisibles, selon qu'elles éveillent les germes de nos bons ou mauvais penchants. Pourtant, autant les hommes estiment heureux les gens riches, célèbres et ceux que la chance favorise, autant ils maudissent cette situation qui les a précipités dans le vice, a troublé leur cœur et éveillé les penchants qui épuisent leur joie de vivre. Si tant est que cette accusation du destin et les reproches qu'on lui fait en général soient justes, alors cette puissance qui dispense les biens doit être ou bien aveugle ou bien le principe de l'injustice. Or, il est aussi impensable de

remettre les plus hauts intérêts de l'espèce humaine entre les mains d'un être dépourvu de pensée et de discernement que de confier quelque chose à un être originairement mauvais. Car un créateur sans esprit est une chose abstraite qui peut aussi peu diriger notre destin qu'un être originairement mauvais. Dans le premier cas, en effet, on doit dire que ce qui est dépourvu d'esprit ne peut exister — car tout ce qui est vit —, dans le second cas l'inclination héréditaire qu'a l'homme pour le bien serait inexplicable. Il y a entre tous les êtres créés une hiérarchie qui doit s'étendre à l'être invisible, sans quoi le monde lui-même serait l'âme originaire. Ainsi remarquons-nous une progression de la vie qui part de la pierre, de ce qui a en général une apparence solide et rigide, s'étend aux plantes, aux animaux, aux hommes et s'achève avec la terre, l'air, les corps célestes, le monde ou l'espace, la matière et le temps. Est-ce là la limite et la fin ? De tels concepts abstraits sont-ils les créateurs de tout être ? Non, au-dessus du matériel, du spatial, du temporel s'élèvent les sources de la vie. Elles doivent être plus hautes et plus spirituelles, la viabilité infinie, la puissance créatrice illimitée.

Une autre hiérarchie partage dans un sens croissant les forces spirituelles ; et ici c'est l'homme qui se trouve au sommet, car son esprit est le plus étendu. Mais l'imperfection et les limites de l'esprit humain, qui devrait clairement pénétrer le monde d'un bout à l'autre, s'il était l'esprit originaire, dirigent notre regard vers une puissance spirituelle plus haute et plus sublime dont découlent toutes les autres comme d'une source originelle. On peut trouver encore beaucoup d'autres semblables hiérarchies, comme la progression croissante du matériel, du spatial, du temporel, de la morale, etc. Mais toutes [90] nous renvoient d'abord — et c'est là le principal — à l'existence de l'être éternel et à ses attributs. Ainsi, c'est seulement sur un être bon ou, en tout cas, sur un principe du bien que peut reposer le partage du destin ; et nous ne devons pas nous risquer à lever avec présomption le voile qui s'étend sur la direction de notre condition. Comment l'homme avec des dispositions aussi étroites que les siennes pourrait-il pénétrer les plans sublimes que l'esprit originel a conçus et exécutés ? Il n'y a pas de hasard. Tout ce qui advient a une signification et plus la science

progresse dans ses recherches, puis il devient clair que tout ce qui est ou advient est le maillon d'une chaîne cachée. Porte ton regard sur l'histoire ! Crois-tu que les nombres se juxtaposent de façon insignifiante ? Regarde le ciel ! Crois-tu que les corps célestes décrivent leur courbe sans ordre et sans loi ? Non, non ! Ce qui advient n'a rien d'approximatif ; un être supérieur dirige toute créature, prévoit toute chose et lui donne sa signification.

MA VIE (II)

DE L'ANNÉE 1861

J'éprouve toujours un sentiment d'étrangeté à revenir sur les années passées et à me rappeler des époques de ma vie depuis longtemps révolues. D'abord, je me rends compte combien d'événements ont influé sur mon développement, combien mon cœur et mon esprit ont été formés sous l'influence des circonstances. Car même si les principaux traits de caractère de chaque homme lui sont pour ainsi dire innés, le temps et les circonstances développent ces germes grossiers et leur donnent l'empreinte de leur forme déterminée que la durée rendra ferme et ineffaçable. Quand je regarde ma vie, il s'y trouve de nombreux événements dont on ne saurait méconnaître l'influence sur mon développement. Mais ces incidents, justement, n'ont de signification que pour moi et sont de peu d'attrait pour les autres.

Mon père était pasteur à Röcken, un village qui se trouve non loin de Lützen, sur le bord de la grand-route. Tout autour [91] s'étendaient à la fois de nombreux et larges étangs et des forêts encore jeunes. Le village était, sinon joliment, du moins agréablement situé. J'y suis né le 15 octobre 1844, et j'ai reçu, conformément à cette date anniversaire, le nom de Friedrich Wilhelm. Ce que je sais des premières années de ma vie est trop insignifiant pour être raconté. Diffé-

rentes dispositions se développèrent très tôt, un goût certain pour le calme et la contemplation, une certaine taciturnité qui m'ont facilement tenu éloigné des autres enfants et, de temps à autre, une violence explosive.

Déterminante a été pour moi l'année 1848. Je me suis rempli de nouvelles impressions. J'ai fait connaissance avec la guerre à travers le cantonnement des hussards. Notre village fut épargné par la révolution qui se propageait. Pourtant, je me souviens très bien d'avoir vu à maintes reprises, sur la grand-route, des voitures avec de grands drapeaux colorés et des gens qui chantaient. Mais si cette année fut si importante, c'est surtout à cause de la maladie de mon père qui se prolongea encore l'année suivante, avant de trouver sa conclusion. C'était une inflammation du cerveau qui, dans ses symptômes, ressemblait beaucoup à la maladie du défunt roi. En dépit de l'aide remarquable du conseiller Opolcer, devenu depuis médecin particulier à la cour impériale d'Autriche, la maladie progressa rapidement. Le malheur et l'inquiétude s'étendirent sur notre maison qui avait été autrefois le séjour de la plus parfaite félicité. Même si je ne saisissais pas totalement l'ampleur de la menace, l'atmosphère de tristesse et d'inquiétude dut faire sur moi une impression des plus troublantes. Les souffrances de mon père, les larmes de ma mère, les mines soucieuses du médecin, les expressions mal avisées des gens du pays devaient me faire pressentir l'imminence du malheur. Et, de fait, le malheur finit par s'abattre sur nous.

C'est de cette époque funeste, lourde de conséquences que ma vie prit un cours différent.

[92] MA VIE (III)

DE L'ANNÉE 1861

Je suis né à Röcken, un village qui se trouve non loin de Lützen et longe la grand-route. Il est entouré d'une saulaie, de peupliers isolés et d'ormes, de sorte que, de loin, on aperçoit seulement les cheminées dressées sur les toits et le vieux clocher à travers les cimes vertes. A l'intérieur du village s'étendent de grands étangs, séparés les uns des autres par d'étroites bandes de terre. Tout autour une fraîche verdure et des saules noueux. Un peu plus haut se trouvent le presbytère et l'église, le premier entouré de jardins et de plantations d'arbres. Le cimetière est attenant, rempli de pierres tombales enfoncées dans la terre et de croix. La maison du pasteur, elle-même, repose à l'ombre de trois grands ormes superbes ; et son architecture imposante ainsi que son aménagement intérieur font sur chaque visiteur une impression très agréable.

C'est là que je suis né, le 15 octobre 1844, et j'ai reçu, conformément à cette date anniversaire, le nom de Friedrich Wilhelm. Ce que je sais des premières années de ma vie est trop insignifiant pour être raconté. Différentes dispositions se sont développées très tôt : une tranquillité certaine et une taciturnité qui m'ont éloigné des autres enfants et de temps à autre une violence explosive. Protégé du monde

extérieur, j'ai vécu dans un cercle familial heureux. Le village et les environs les plus proches constituaient mon monde. Tout ce qui était plus loin, un pays enchanté, inconnu. Le ciel serein qui m'avait souri jusqu'alors fut soudain assombri par des nuages noirs, gros d'un malheur à venir. Mon père tomba gravement malade, sans que nous pûssions deviner la cause de sa maladie. Le regard pénétrant du conseiller Opolcer reconnut aussitôt les symptômes d'un ramollissement cérébral. Son état empira et devint de plus en plus inquiétant. Les souffrances croissantes de mon père, sa cécité, les larmes de ma mère, la mine soucieuse du médecin, les expressions mal avisées des gens du pays devaient me faire pressentir l'imminence d'un malheur et, de fait, ce malheur s'abattit sur nous — mon père mourut.

[93] Je passe sur ma douleur, mes larmes, les souffrances de ma mère, la profonde tristesse du village. C'est surtout l'enterrement qui me remplit d'émotions. Le son sourd des cloches mortuaires me fit frissonner jusqu'à la moelle des os. D'abord je sentis que j'étais orphelin, privé de père, que j'avais perdu un père adorable. Je garde dans mon âme son image vivante : une haute silhouette mince, avec un visage aux traits fins, exprimant la bienveillance. Apprécié de tous et volontiers reçu, tant pour sa conversation pleine d'esprit que pour sa cordialité et sa compassion, aimé et respecté des paysans, il accomplissait sa tâche de pasteur en répandant le bien par sa parole et par ses actes. Il était dans sa famille le plus tendre des époux, le plus respectueux des pères. Il était le modèle accompli, l'image parfaite d'un pasteur de village.

> Ah, vous avez
> Mis en terre un homme de bien,
> A moi, il était davantage !

Quelques mois plus tard, un second malheur me frappa que j'avais pressenti à travers un rêve étrange : il me semblait entendre de l'église voisine le son mat de l'orgue. Etonné, j'ouvris la fenêtre qui donnait sur l'église et le cimetière. La tombe de mon père se soulevait ; une silhouette blanche en sortit et disparut dans l'église. Des plaintes étrangement lugubres se firent entendre, la silhouette blanche réapparut, portant quelque chose dans ses bras que je ne pus reconnaître. La pierre se leva, la silhouette disparut, l'orgue se tut. Le matin suivant, mon jeune frère, un enfant plein de vie et de dispositions, fut saisi de spasmes et mourut dans la demi-heure qui suivit. Il fut aussitôt enterré à côté de mon père.

Le temps était venu pour nous de quitter notre chère patrie. Je me souviens encore très précisément du dernier jour et de la dernière nuit. Le soir, je jouais encore avec de nombreux enfants, sans oublier un seul instant que c'était la dernière fois. Puis je leur fis mes adieux, ainsi qu'à tous les lieux qui m'étaient devenus chers. Les cloches du soir faisaient entendre leur plainte mélancolique sur les champs. Une semi-obscurité s'étendait sur notre village, la lune s'était levée et nous éclairait d'une lueur pâle. Je ne pouvais pas [94] dormir. Agité et énervé, je me retournais dans mon lit et finis par me lever. Dans la cour qu'éclairait la lumière faible d'une lanterne se trouvaient de nombreuses voitures déjà chargées. Jamais l'avenir ne me sembla plus sombre et incertain qu'alors. Dès que le jour se leva, les chevaux furent harnachés. Nous partîmes dans la brume matinale et dîmes adieu à notre patrie, avec tristesse.

Naumburg, le but de notre voyage, fit sur moi une très forte impression. Tant de nouveauté, les églises et les maisons, les places publiques et les rues, tout suscitait mon étonnement et me désorientait. Les environs aussi se révélèrent pleins d'attraits. Les jolies montagnes, les vallées arrosées, les châteaux et châteaux forts projetèrent leur ombre sur la simplicité champêtre de mon pays natal. Bientôt aussi j'entamai mon parcours scolaire et, après avoir acquis utilement quelques connaissances préliminaires, je fus confié à un institut. Cette époque eut encore ceci d'important que je fis alors la connaissance des deux garçons auxquels je suis lié depuis d'une fidèle amitié. D'une façon générale, le cercle de mes connaissances s'élargit. Je fus accueilli très amicalement par de nombreuses familles et commençai à me sentir à nouveau en confiance dans une atmosphère familière. Avec mes amis, je connus des heures pleines de joie et de gaieté. Les mêmes efforts, les mêmes désirs nouaient entre nos âmes des liens toujours plus solides, qui nous faisaient partager toute joie et toute peine. Et

pourtant, comme les afflictions des années d'enfance semblent insignifiantes avec l'âge ! Quand le soleil se lève, de légers nuages l'assombrissent en fuyant, mais quand il est au plus haut et que la terre pourtant paraît obscure, alors de vrais nuages le voilent, lourds et menaçants. Bientôt je fus jugé mûr pour le lycée et j'entrai dans ces lieux qu'auparavant j'avais toujours regardés avec frayeur. Les salles de classe lugubres, les mines austères et savantes de mon maître, les nombreux collègues de classe, déjà tellement adultes, qui me regardaient de haut avec dédain et, pétris de dignité, prêtaient à peine attention au novice, tout cela me rendit anxieux et timide. C'est seulement petit à petit que je pris l'habitude de rester à ma place avec calme et confiance. A cette époque se développèrent aussi différentes inclinations [95] dont certaines ont été conservées jusqu'à aujourd'hui. En particulier, la passion pour la musique qui s'est accrue au fil des années et a maintenant de solides racines dans mon cœur.

J'avais progressé régulièrement de classe en classe jusqu'à la quatrième et avais déjà fini un semestre quand survint une transformation qui a agi de façon significative sur mon corps et mon esprit. On nous proposa une place d'interne au collège de Pforta qu'on me laissa entièrement libre de choisir ou de refuser. Depuis longtemps, j'étais attiré par Pforta, en partie parce que j'étais fasciné par la renommée du lieu et le nom des personnes célèbres qui l'avaient fréquenté ou le fréquentaient encore, en partie parce que j'admirais son site et les environs. Je me décidai vite à accepter la place et je ne l'ai jamais regretté. Bien que la séparation d'avec ma mère, ma sœur et mes amis fût difficile au début, ce sentiment disparut bientôt et je me sentis à nouveau heureux et satisfait. Je ne saurais méconnaître l'influence bénéfique que Pforta eut sur moi et je ne puis que souhaiter témoigner aujourd'hui et demain combien j'en suis le digne fils.

LETTRE A MON AMI DANS LAQUELLE JE LUI RECOMMANDE LA LECTURE DE MON POÈTE PRÉFÉRÉ

19-10-61.

Cher ami !

Quelques expressions de ta dernière lettre, à propos de Hölderlin[27] m'ont beaucoup surpris, et m'incitent à descendre dans la lice avec toi, pour défendre mon poète préféré. Il me faut d'abord te rappeler tes paroles dures mais injustes, au cas où tu aurais depuis changé d'avis. « Que Hölderlin puisse être ton poète préféré, m'écris-tu, voilà qui est pour moi tout à fait incompréhensible. Quant à moi, ces sons confus, à moitié fous, jaillis d'un cœur déchiré, brisé, [96] m'ont à tout le moins affligé, voire repoussé. Un discours obscur, entrecoupé de pensées dignes d'un asile, de violentes attaques contre l'Allemagne, la divinisation du monde païen, la confusion du naturalisme, du panthéisme et du polythéisme, toutes ces choses marquent de leur empreinte ses poèmes, dont, par ailleurs, la métrique grecque est assez réussie. » Une métrique grecque assez réussie ! Mon Dieu ! C'est tout ce que tu trouves à louer ? Ces vers (pour ne parler que de leur forme extérieure) jaillis de l'âme la plus pure, la plus douce, ces vers dont la simplicité et la spontanéité rendent obscurs l'art et l'adresse formelle de Platen, ces vers tantôt épousent le mouvement rapide de l'ode, tantôt se perdent dans les tendres plaintes de la mélancolie. Et toi, la

seule parole que tu trouves, pour en faire la louange, est cet insipide et banal « assez réussi » ! Et, en vérité, ce n'est pas la pire injustice. Un discours obscur et des pensées de fou ! Sais-tu qu'à travers des paroles aussi méprisables deux choses m'apparaissent très clairement. Premièrement, tu t'embarrasses d'un préjugé contre Hölderlin d'une grande platitude. Deuxièmement, tu prétends que ses œuvres ne sont qu'imaginations obscures, alors que tu n'as lu ni ses poèmes, ni le reste de ses productions. En général, tu sembles croire qu'il n'a écrit que des poèmes. Tu ignores ainsi son *Empédocle,* ce fragment dramatique d'une si grande importance, dont les accents mélancoliques semblent pressentir l'avenir du poète malheureux, le tombeau d'une longue démence, et non, comme tu le penses, par un discours obscur, mais dans la langue la plus pure, celle de Sophocle, et avec une profusion de pensées profondes. Tu ne sembles pas plus connaître son *Hypérion,* alors que le mouvement harmonieux de sa prose, la sublimité et la beauté des formes qu'il fait surgir ont fait sur moi une impression comparable au fracas des vagues d'une mer agitée. En fait, cette prose est musique, une fusion de sons tendres, interrompue par des dissonances douloureuses, qui s'achève par le murmure de chants funèbres sombres et lugubres. Mais tout ceci ne concerne pas la forme extérieure. Permets-moi d'ajouter quelques propos sur la richesse des pensées de Hölderlin, que tu sembles tenir pour confuses et obscures. Si ta critique atteint effectivement quelques poèmes du temps de sa folie, [97] et même si, dans la période antérieure, de temps à autre, sa profondeur d'esprit lutte avec l'irruption de la nuit, la plupart de ses poèmes sont, en général, les perles pures les plus précieuses de notre poésie. Il me suffit de te citer des poèmes comme « Retour dans la patrie », « Le fleuve enchaîné », « Coucher de soleil », « L'aède aveugle », et de te réciter les dernières strophes de « La vision du soir », dans lesquelles s'expriment la plus profonde mélancolie et la nostalgie de la paix.

Dans le ciel du soir, un printemps s'épanouit :
Innombrables s'ouvrent les roses, et le monde luit
D'une paix dorée. Oh prenez-moi avec vous,
Nuages pourpres ! Et puissent là-haut s'évanouir

Dans l'air et la lumière, l'amour et la peine !
Mais, effarouché de cette folle prière, le charme
Se rompt. Tout devient sombre, et seul
Sous le ciel, comme toujours, je demeure.

Viens à présent doux sommeil ! A l'excès, le cœur
Désire, pourtant, jeunesse, tu t'éteins enfin !
Toi, l'insatisfaite, la rêveuse !
Paisible et sereine est alors ma vieillesse.

Dans d'autres poèmes, comme « Souvenir » ou « Migration », le poète nous élève à la plus haute idéalité, et nous sentons avec lui qu'elle fut son élément. Enfin, il y a toute une série de poèmes remarquables, dans lesquels il dit aux Allemands d'amères vérités qui, malheureusement, ne sont que trop fondées. Dans son *Hypérion* également, avec des paroles tranchantes et acérées, il fulmine contre la « barbarie allemande ». Pourtant cette horreur de la réalité est liée à un immense amour de la patrie, dont Hölderlin fut possédé au plus haut point. Mais il détestait dans l'Allemand le spécialiste borné, le philistin.

C'est dans la tragédie inachevée *Empédocle,* que le poète déploie pour nous sa propre nature. Empédocle meurt de l'orgueil des dieux, [98] du mépris des hommes et du panthéisme. Il meurt saturé de la terre. J'ai été profondément ébranlé par la lecture de cette œuvre. Dans *Empédocle,* la souveraineté des dieux est vivante, dans *Hypérion,* au contraire, même s'il semble entouré de cette lumière qui transfigure toute chose, tout est insatisfait et inaccompli. Les figures que le poète fait apparaître, comme par enchantement, sont des mirages dont les accents résonnent en nous, propices à la nostalgie, nous ravissent, mais aussi éveillent un désir insatisfait. Nulle part la nostalgie de la Grèce n'a trouvé une tonalité plus pure pour se manifester. Nulle part les affinités de Hölderlin avec Schiller et Hegel, son ami intime, n'apparaissent plus clairement.

Je n'ai touché qu'à peu de choses, et je te laisse le soin, cher ami, de composer toi-même, à partir des traits que je t'ai indiqués, un portrait du poète malheureux. Quant au fait que je ne réfute pas les repro-

ches que tu adresses à ses vues contradictoires sur la religion, tu dois l'attribuer à ma connaissance trop restreinte de la philosophie, dont la possession est nécessaire à une considération plus approfondie de ce phénomène. Peut-être pourrais-tu prendre sur toi d'approfondir ce point et, par son éclaircissement, de jeter quelque lumière sur l'origine du délabrement de son esprit. Très certainement, il trouve ses racines dans cette difficulté.

Tu m'excuseras, sans doute, si, dans mon enthousiasme, j'ai eu quelques paroles dures à ton égard. Je souhaite seulement (et c'est là le but de ma lettre) qu'elle t'incite à connaître et à apprécier sans préjugé ce poète dont la plus grande partie de son peuple connaît à peine le nom.

Ton ami.

F. W. Nietzsche.

[99] CHRONIQUES DE LA GERMANIE[28]

Le 22 septembre 1862.

Si, au cours du trimestre passé, les membres de la Germanie ont fait preuve d'une grande activité dont le point culminant fut l'assemblée remarquable du 14 avril de cette année qui nous autorisa à formuler l'espoir que l'activité zélée ou, mieux encore, le zèle actif avec lequel nous avions cherché à élargir notre Germanie mettrait fin à l'exclusivité de nos performances passées, tout ceci se fit en étroite relation avec la politique et l'histoire récente, mais aussi, nominalement, les arts auxquels jusqu'alors nous n'avions pas prêté attention.

Depuis le mois d'avril, cinq mois ont passé dont les résultats ne sont pas très favorables à la Germanie : soit que la situation ait joué contre nous (à savoir que le travail scolaire, les heures de danse, les affaires de cœur, les troubles politiques, etc., ont jeté bas les faibles statuts de notre Germanie), soit que nous ayons succombé à une loi de la nécessité historique, selon laquelle une période de réaction suit toujours une période d'intense activité (exception faite de notre ami Pinder qui méprise la première comme contraire aux principes du christianisme et secoue les contraintes scolaires), soit que, de façon avérée, notre constitution ait été violée, la sainteté de nos statuts offensée et que la Germanie ait péri de ses dissensions, de ses déchirements internes et de son apathie. Des

problèmes financiers et des illégalités caractérisent le début de cette période (de même que toute rupture avec le passé, réforme ou révolution, s'annonce par un scandale financier). Je vois pourtant un signe de la nature toujours saine de notre Germanie dans la conscience croissante, de part et d'autre, que nous sommes entièrement coupables et devons à présent redoubler d'activité et de vivacité. Cette conscience pourrait bien conduire à sa régénération et nous mettre entre les mains les moyens propres à la consolider de l'intérieur.

Pour cette raison, notre activité présente devra se concentrer de façon privilégiée sur les points suivants :

[100] 1. Comment chacun peut-il et jusqu'à quand doit-il livrer ses derniers envois ?

2. Comment mettre un terme à nos difficultés financières et modifier les statuts concernant nos achats ?

3. Comment, d'une façon générale, arranger nos statuts pour en rendre impossible la transgression et empêcher que se reproduisent les précédentes ?

4. Par quels moyens serons-nous le plus incités à redoubler de zèle dans notre activité ?

Je me permets de vous soumettre une courte réponse à ces questions.

Pour commencer, chacun doit compter le nombre de productions qu'il a envoyées jusqu'à présent et voir combien manquent pour obtenir le nombre légal de vingt-cinq. A cette fin, il sera nécessaire que l'un d'entre nous organise avec le plus grand soin la liste de toutes les livraisons et note pour chaque envoi le mois qui lui correspond. Le délai accordé à chacun dépendra du nombre de livraisons manquantes et des explications du membre concerné. Une fois ces éclaircissements donnés et consignés par écrit, je demande une loi d'amnistie pour chaque membre en particulier. Finalement, chaque auteur s'engage à pouvoir prouver que 25 essais, poèmes ou compositions ont été fournis par lui, ou, du moins, qu'il les tient à disposition pour la copie et l'envoi. Les contraventions sont pour l'essentiel de nature pécuniaire.

De Gustav Krug, j'ai eu sous les yeux environ onze compositions musicales et quelques sept essais ou poèmes. Néanmoins, je ne garantis pas l'exactitude du nombre, pas plus que pour Wilhelm Pinder dont je ne puis me souvenir que de seize essais ou poèmes.

Nos difficultés financières sont dues pour l'essentiel à l'achat de *Tristan et Isolde* de Richard Wagner, effectué à la requête de G. Krug. Du simple fait qu'il se l'est offert, il renonce à son prochain droit d'achat ; et je le prie de se justifier par écrit. Par ailleurs certains membres ont omis, depuis quelque temps, de verser leur contribution financière, l'auteur lui-même doit l'avouer. Pour ses paiements ponctuels, on doit louer le membre G. Krug. Je convie chacun à fixer une échéance pour la livraison de ses contributions manquantes. Enfin, j'invite [101] le trésorier à rendre compte dans cette chronique de la gestion des biens de la Germanie, à évaluer ses recettes et ses dépenses avec le plus de justesse.

Quant au troisième point, l'arrangement de nos statuts, j'attends d'un membre une motion à laquelle notre discussion puisse se rattacher.

Il reste encore à approuver la proposition que j'ai déjà faite d'accorder un prix qui serait un moyen de stimuler chaque membre ; et à consigner les délais déterminés en commun.

Pour finir, je me propose de prolonger jusqu'à Noël mes fonctions de rapporteur, sachant qu'il m'était jusqu'à présent impossible de développer la moindre activité de ce point de vue. J'inclurai Noël dans mon rapport sur les travaux de l'année passée à l'occasion de notre synode de Pâques ; et je ferai la critique des envois parvenus les mois suivants.

Je finirai en formulant le vœu que notre synode improvisé d'aujourd'hui ne soit pas une bulle d'air produite par la décomposition marécageuse de notre Germanie, mais un processus décisif de purification qui élimine les éléments paresseux et nuisibles et ne conserve que les éléments constructifs sur lesquels elle est fondée.

F. W. Nietzsche,
rapporteur

MON ACTIVITÉ LITTÉRAIRE ET MUSICALE, 1862

Avant les vacances de Pâques, j'ai composé le poème *Ermanarich*[29], pendant les vacances, l'essai *Fatum et histoire*[30]. A part cela, j'ai lu Emerson[31], Büchner dans *Les idées sur l'art*. J'ai commencé à Pforta l'*Education esthétique du genre humain* de Schiller. J'ai lu le journal de Stöckert, le 29 avril. J'ai fait la connaissance de Petöfi. De Longfellow, un poème remarquable : *La vieille horloge,* traduit par Pertz. Le matérialisme[32].

Pendant les vacances de l'été 1861, j'ai achevé *Douleur selon le ton fondamental de la nature*. A la Saint-Michel, j'ai travaillé à la *Serbie* que j'ai fini par abandonner [102] à Noël. Avant le 2 février 1862, j'ai achevé des esquisses hongroises : *La brasserie païenne, Marche triomphale, Rêves sauvages,* puis jusqu'à Pâques *La plainte héroïque*. A Pâques, j'ai conçu le plan de mon *Merlin*. J'ai composé l'ouverture le 29 avril : *Satan surgit des enfers*. Le 30 avril, ça n'allait plus. Il est trop difficile d'atteindre avec justesse le satanique et de savoir décrire le candide.

DE L'ANNÉE 1862

C'est à la Saint-Michel de l'année 1861 que j'ai commencé et achevé en quelques jours le présent fragment de ma symphonie *Ermanarich*. Composée pour deux pianos, elle est réglée sur le modèle de *La symphonie Dante* dont j'avais pris connaissance peu de temps auparavant. A cette époque, le sujet d'Ermanarich me touchait encore plus fortement qu'aujourd'hui : j'en étais trop ébranlé pour écrire une poésie et encore trop proche pour créer un drame objectif. C'est finalement dans la musique que cet état d'âme qui incarnait en moi pleinement la légende d'Ermanarich parvint à s'exprimer. Pourtant, j'hésitais entre deux titres possibles : *La symphonie Ermanarich,* ou *Serbie*. J'avais en effet dans l'idée de saisir dans cette composition, semblablement à Listz dans ses *Hungaria,* le monde affectif d'un peuple slave, mais je ne pouvais encore disséquer de façon impartiale le flot de sentiments qui pesaient sur sa création. Je pouvais seulement pressentir ce que j'exprimerai. Il y a maintenant plus d'un an que j'ai compris comment les sentiments qui émeuvent les personnages principaux d'Ermanarich et ont jadis rempli mon âme alternent, en se bousculant et se heurtant avec brusquerie et amertume.

En revoyant ce fragment, j'ai cherché à préciser dans une composition plus rigoureuse ce que la première version ne faisait qu'ébaucher. J'ai rajouté quelques moments qui manquaient. En particulier, presque toute la fin est nouvelle, qui, par son caractère sauvage, dépasse de loin tout ce que la première version pressentait.

En tout cas, ce ne sont pas des Goths ni des Allemands que j'ai peints, ce sont, j'ose l'affirmer, des figures hongroises : le thème, extrait du monde germanique, est transposé dans la puszta hongroise et incarné dans l'âme de feu de personnages hongrois. [103] C'est le principal défaut du tout. Ensuite, il manque à ces personnages les qualités et les traits de caractère puissants propres à l'Allemagne primitive. Les sentiments sont trop fouillés, trop modernisés. Il y a trop de réflexion et pas assez de force naturelle. Après ces remarques générales, j'essayerai d'expliquer aussi clairement que possible ce qui m'ap-

paraît à l'examen approfondi de ce fragment, une fois les fils de sa compréhension bien en main.

Les premières mesures — héroïque lugubre — nous présentent le vieil Ermanarich, héros farouche et grave, étranger à la douceur et à la tendresse, regardant de haut, d'un œil froid, les vagues de sa vie passée.

A. héroïque - lugubre

Les six mesures suivantes montrent plus de vivacité et de nervosité. Un peu de joie transparaît. Le vieux héros attend le cortège nuptial, la charmante Schwandhild, conduite par son fils Randwe.

B. vif trois quarts de mesure

Au loin retentissent les accents d'une marche nuptiale. Le cortège se rapproche.

C. avec encore plus de fougue

Les sentiments d'Ermanarich augmentent avec passion et précipitation. Est-ce l'impatience, ou songe-t-il à son fils, au fougueux Randwe ? Est-ce un pressentiment ou la crainte ?

D. précipité

L'imposante marche nuptiale, pleine d'ardeur et de force hongroise, aspire la tempête de ses sentiments.

E. grandiose

Pendant ce temps, le cortège parvient à son palais. Schwandhild, entourée de jeunes filles, se dirige vers le roi, introduite au son de la harpe, « douce comme les rayons de soleil qui brillent à travers les salles » (Edda). Pourtant, l'inquiétude l'effleure, à l'aspect du vieil Ermanarich dont les yeux lancent des éclairs.

F. doux intime

Le motif suivant basé sur les tons qui composent le motif de Schwandhild, annonçant que les âmes vibrent à l'unisson, est strident et violent. Il suggère la douleur qui creuse et le chagrin qui égare. Randwe souffre terriblement de cette situation conflictuelle entre son amour et

G. très expressif, mesure libre

l'amour de son père. Il éprouve une douloureuse amertume à voir la force destructrice de cet amour. De sombres pensées le font tressaillir et le plongent dans les abîmes. Son interrogation est muette.

[104] C'est alors que de loin parviennent les accords de la marche nuptiale, sereine et triste, austère et douce.

H. en mesure, vif

Randwe laisse libre cours à sa colère. Il jure et tempête. Des triolets exécutés impétuoso expriment son désespoir.

I. passionné pressant

Son amour pour Schwandhild l'emporte. Son ton se radoucit, mais il reste terriblement agité. Les pensées et les sentiments alternent en lui furieusement. Les accords de la marche nuptiale ont pour lui quelque chose d'horrible. Ils s'emparent de son âme et l'emportent avec toujours plus de rapidité et d'impétuosité.

K. paisible, progressivement plus rapide

Dans le drame *Ermanarich,* c'est à ce moment que Randwe fait irruption dans la salle du mariage. Avec fureur, il capture Schwandhild, tandis que Ermanarich lance sur lui son poignard. La musique exprime simplement la passion croissante, les brusques clameurs de son désespoir, puis l'épouvante devant son acte, la colère d'Ermanarich dont les yeux roulent, l'âme déborde, qui maudit son fils et le livre au bourreau.

L. très agité

Puis il reste immobile, comme étourdi, submergé par les vagues de la colère, muet et sombre.

M. toujours plus faible

Discrètement, les musiciens introduisent les motifs de la marche nuptiale. Ceux-ci saisissent l'âme d'Ermanarich et le tirent de son étourdissement.

N. interrogateur très rapide

Il est brusquement vaincu par l'horreur et mugit, comme l'océan. Le rythme de la musique nuptiale, distordu, comme surgissant d'un rêve, pénètre profondément dans son âme.

Un violon reprend le thème, mélancolique, avec une obstination toute slave.

Un dernier cri d'Ermanarich, plein de fougue hongroise ; et la première partie du drame est jouée. Tout est muet, mort, dans l'attente de la Rédemption.

O. impetuoso tremolo, lentement, comme un songe

P. récitatif

Q. très rapide

A ceci, j'ajouterai encore quelques remarques sur la forme. La transposition des états d'âme est entièrement rendue par le partage des mesures, tandis qu'il revient à l'interprétation de mettre en évidence les variations rythmiques. Dans de nombreux endroits, on trouve comme rythme trois quarts de mesure. En d'autres endroits, il n'y a ni rythme ni mesure. Ces passages doivent être joués librement. De temps à autre, [105] il est très difficile de trouver le temps juste, à cause des variations rapides. Ainsi, à la fin, il faut se plonger soi-même dans le cours terrible des événements pour trouver l'interprétation juste. Il est particulièrement difficile de rendre l'ironie du motif de la marche nuptiale.

Juste avant la marche nuptiale du début, il y a quelques passages assez audacieux. De *sol* bémol majeur à *do* dièse, puis de *sol* bémol majeur à *ré* mineur. Le spleen est introduit par d'étranges harmonies, douloureuses et austères qui m'ont beaucoup déplu au début. A présent, elles me semblent assez excusables au regard du tout. La pression et la poursuite de la passion qui exigent à la fin des transitions brusques et des ruptures tumultueuses entraînent de nombreuses monstruosités harmoniques que j'ai eu beaucoup de mal à accepter. La plus effrayante est le saut de *ré* bémol majeur à *la* bémol.

Le *ré* mineur qui suit est mystérieux. Il a pour effet de troubler la profondeur.

J'ai maintenant sous les yeux la totalité du fragment que son caractère sauvage et son austérité rendent impressionnant. Il tend vers la libération et la dissolution de l'atmosphère lourde et pesante qui pèse sur lui à la fin.

Son achèvement est la prochaine tâche qui m'attend. Son appréciation reviendra au rapporteur du trimestre prochain qui pourra juger du tout avec plus d'impartialité que moi-même.

DE L'ANNÉE 1862

Avant toute chose, je demande qu'on ne considère pas l'étude que je consacre à mes poèmes comme un intérêt présomptueux pour ma propre personne. L'époque où je cherchais à exposer les effets du temps sur moi-même est trop éloignée pour que j'écrive quelque critique vaniteuse. Au contraire, je pense montrer non pas comment on est et on naît poète, mais comment on le devient. C'est-à-dire comment un rimailleur assidu, à force de développer ses facultés spirituelles, peut devenir un peu poète. Ceci, à titre de remarque préliminaire.

Il n'est pas seulement intéressant, mais aussi nécessaire de se remémorer le passé, notamment les années d'enfance, aussi fidèlement que possible. Car nous ne pouvons parvenir à un clair jugement sur nous-mêmes [106] si nous ne considérons pas les conditions de notre éducation, afin de mesurer leur influence sur nous. A quel point les premières années de ma vie passées dans un paisible presbytère, l'échange du plus grand bonheur contre le plus grand malheur, l'abandon de mon village natal et les multiples événements de la vie citadine ont agi sur moi, je crois l'éprouver encore chaque jour dans la gravité qui m'incline volontiers aux extrêmes, je devrais dire ma passion pour la gravité dans toute la variété des situations, dans la tristesse et dans la joie, même dans le jeu.

POUR LES VACANCES

Le chant des Niebelungen : mettre en évidence, de façon précise, les visions païenne et chrétienne, ainsi que leurs idées éthiques. Considérer les caractères, en opposition avec ceux d'Homère. Le chant, du point de vue esthétique, dans l'exposition de l'horreur et de la beauté.

Le lire dans l'édition de Lachmann. Comparer l'ancienne et la nouvelle. Le lire, de préférence, le matin, à l'air libre. Des extraits précis.

Persée et Juvénal : essentiellement du point de vue esthétique. En tirer des conclusions sur le caractère des hommes et leur époque. Pensées sur la satire, en particulier chez Persée et Juvénal. Lire en regard la traduction et le texte. Le mieux est peut-être de les lire de neuf heures à midi, pour bénéficier d'un grand changement après la lecture des *Niebelungen.*

Le Nouveau Testament : considérer Jésus comme orateur populaire et lire de ce point de vue les *Evangiles.* Il devine les pensées. Les paraboles et leur fonction. Ses discours à ses disciples. La poétique dans ses discours[33]. Lire à Corensen, principalement dans la traduction de Gerlach et l'édition de Tischendorf. Le mieux sera tôt le matin. En parler ensuite avec mon oncle.

Emerson : faire un résumé du livre pour mes amis. Sa manière de pensée américaine. « Le bien reste, le mal passe. » [107] *Sur la richesse. La beauté.* De courts extraits de tous ses essais. Sur la philosophie dans la vie. Ecrire peut-être à Sangerhausen, le matin. Avec effort et minutie.

Poèmes. 1. *Rafale.* Le destin vagabond cherche à s'unir avec l'inquiétante profondeur humaine et anéantit toute chose quand cette union advient.

2. *L'étoile du fou.* Errance à travers le cercle du monde, à la recherche de la voie perdue. Oh, que ses yeux soient ouverts, car il parcourt la voie qui est prescrite pour l'éternité ! Et ainsi, chaque âme qui a en vue une fin éternelle suit une voie assurée, quoiqu'elle semble errer dans la nuit et la folie.

3. *Chant de l'été.* Idée principale : « Le bien reste, le mal disparaît. » Rien de plus court. En tout cas, le dernier poème des *Chants de tempête.*

Quelques nuits doivent être utilisées pour la composition. D'abord poursuivre l'Allegro de la sonate. Provisoirement à deux mains. Recopier *Ris encore une fois.* De même *Des années de jeunesse,* pour Stöckert. Puis, avant toute chose *O le son des cloches dans la nuit hivernale.* Il me faut me procurer du papier à musique de Leipzig.

MA VIE

De l'année 1863

Comment dresser un tableau de la vie et du caractère d'un homme dont on a fait la connaissance ? Exactement comme on fait en général celui d'une région qu'on a vue autrefois. On doit se représenter les particularités de sa physionomie : les types de roches, leur forme, les plantes, la faune. Tout ceci, dans son ensemble, détermine notre impression. Mais, précisément, ce qui vient en premier sous les yeux : les masses montagneuses, la forme des rochers, les types de roches ne donnent pas en soi son caractère physionomique à une région. Dans différentes étendues de terre, les mêmes roches s'attirent et se repoussent par groupes, les formations de la nature inorganique [108] apparaissent suivant des lois identiques. Il en va autrement de la nature organique. C'est dans le monde des plantes qu'on trouve les indices les plus subtils pour une étude comparative de la nature.

On procède de la même façon quand on veut contempler une vie d'homme et l'apprécier à sa juste mesure. Ce ne sont pas les événements fortuits, les dons de la fortune, les destinées changeantes qui résultent des circonstances extérieures et entrecroisées qui doivent guider notre jugement, même si, comme les sommets des montagnes,

ils sautent d'abord aux yeux. Au contraire, ce sont justement ces petits événements, ces incidents intérieurs, sur lesquels on croyait devoir fermer les yeux, qui montrent avec le plus de clarté le caractère d'un individu dans son ensemble. Ils se développent organiquement suivant la nature de l'homme, tandis que les autres ne sont liés à lui que de façon inorganique.

Après cette introduction, on pourrait croire que je veux écrire un livre sur ma vie. Au grand jamais. J'ai seulement voulu signaler comment j'entends que l'on comprenne les contours de ma vie dont l'exposé va suivre. A savoir comme un naturaliste plein d'esprit reconnaît dans ses collections de plantes et de pierres rangées selon les sols l'histoire et le caractère de celles qu'il examine, tandis que l'enfant ignorant n'y voit que des plantes et des pierres bonnes à jouer et à s'amuser, et l'utilitariste, dans son orgueil, les regarde de haut comme des choses sans intérêt, inutiles pour se nourrir et s'habiller.

Je suis né comme plante près du cimetière, comme homme dans un presbytère.

Et c'est de là que viendrait ce ton professoral ? Peut-être. En tout cas, je ne cherche pas à l'excuser. Et qu'est-ce qu'une introduction à une vie peut faire de mieux qu'instruire, si la vie elle-même n'instruit pas ? Assurément les courtes notes sur ma vie qui suivent ne peuvent ni instruire ni distraire. Ce sont des pierres lisses. En réalité, ces pierres sont joliment habillées de mousse et de terre.

Sur la grand-route qui mène de Weissenfels à Leipzig, en passant par Lützen, se trouve le village de Röcken. Il est entouré d'une saulaie, de peupliers isolés et d'ormes, de sorte que, de loin, on aperçoit seulement à travers les cimes vertes le vieux clocher et les cheminées dressées sur les toits. A l'intérieur du village s'étendent de grands étangs, séparés les uns des autres par d'étroites bandes de terre. Tout autour, une fraîche verdure et des saules noueux. [109] Un peu plus haut se trouvent le presbytère et le cimetière, entourés de vergers et de jardins. Le cimetière est attenant, rempli de pierres tombales enfoncées dans la terre, et de croix. La maison du pasteur, elle-même, repose à l'ombre de trois superbes acacias qui ont bien poussé.

C'est là que je suis né le 15 octobre 1844, et j'ai reçu le nom de

Friedrich Wilhelm, conformément à cette date anniversaire. Le premier événement qui touche ma conscience à peine éveillée fut la maladie de mon père. Il s'agissait d'un ramollissement cérébral. Ses souffrances croissantes, sa cécité, sa silhouette amaigrie, les larmes de ma mère, les mines soucieuses du médecin, les propos malavisés des gens du pays devaient me faire pressentir un malheur imminent. De fait, ce malheur s'abattit sur nous. Mon père mourut. Je n'avais pas encore quatre ans.

Quelques mois plus tard, je perdis mon unique frère, un enfant plein de vie et de dispositions qui fut saisi soudainement de spasmes et mourut en peu de temps.

Nous dûmes bientôt quitter notre patrie. Le soir du dernier jour, je jouai encore avec plusieurs enfants et leurs fis mes adieux ainsi qu'à tous les lieux qui m'étaient chers. Je ne pouvais pas dormir. Agité et énervé, je me retournais dans mon lit et finis par me lever aux environs de minuit. Dans la cour dont les fenêtres attenantes étaient éclairées par la lumière faible d'une lanterne se trouvaient plusieurs voitures déjà chargées. Dès que le jour se leva, les chevaux furent harnachés. Nous partîmes dans la brume matinale pour Naumburg, but de notre voyage. Là, d'abord intimidé, je me dégourdis petit à petit, mais toujours avec la dignité d'un philistin raide comme un bout de bois. Je commençai à faire la connaissance de la vie et des livres. En plus de cela, je trouvai là-bas une nature attrayante, avec de jolies montagnes, des vallées, des châteaux et des châteaux forts. J'appris à aimer les hommes en la personne de mes parents et de mes amis.

Vint ensuite le temps du lycée et, avec lui, de nouveaux centres d'intérêt et de nouveaux efforts. En particulier, c'est alors que naquit ma passion pour la musique, quoique les premiers temps lui aient fait assez violence pour manquer de la détruire à la racine. Mon premier maître fut un maître de chapelle, affecté de tous les aimables défauts propres à son état, au reste un maître de chapelle émérite, sans grand talent.

[110] Je parvins en troisième selon le règlement et avec la lenteur convenue. Il était grand temps de quitter le giron maternel et de perdre enfin l'habitude de suivre avec peu de sens pratique une voie

coutumière. La science de maintes encyclopédies était en moi, tous les goûts possibles étaient éveillés. J'écrivais des poèmes et des tragédies terriblement ennuyeux, je me donnais beaucoup de mal pour construire des musiques orchestrales complètes. Je me mis à la fin tellement dans la tête l'idée d'acquérir un savoir et des capacités universelles que je fus en danger de devenir un esprit brouillon et fantasque.

Aussi tirai-je grand bénéfice de m'efforcer pendant six années, comme élève au collège de Pforta, de concentrer et diriger mes forces sur des objectifs précis.

Ces six années ne sont pas achevées, mais je peux d'ores et déjà considérer leur résultat comme acquis, tant je sens leur effet dans tout ce que j'entreprends.

Et c'est avec reconnaissance que je puis considérer rétrospectivement tout ce qui m'est arrivé, joie ou peine, et avouer que les événements m'ont jusqu'à présent guidé comme un enfant. Peut-être est-il temps d'en tenir les rênes et de sortir dans la vie ?

C'est ainsi que l'homme quitte tout ce qui l'a étreint autrefois. Il n'a pas besoin de rompre ses chaînes. Elles tombent d'elles-mêmes, inopinément, quand un dieu l'ordonne. Et où est l'anneau qui l'enserre à la fin ? Est-ce le monde, est-ce Dieu ?

F. W. Nietzsche
(écrit le 18 septembre 1863)

MON ACTIVITÉ MUSICALE PENDANT L'ANNÉE 1863

J'ai joué pendant la première partie de cette année
quatre sonates de Beethoven,
douze symphonies de Haydn
Les fantaisies tardives de Schubert
Divertissements à la hongroise,
[111] *Les tempêtes de la vie,*
La symphonie pastorale
et surtout *La neuvième symphonie*

J'ai composé en janvier :
Dans une terre froide, mélodrame
Pendant l'été, j'ai mis par écrit :
Ris encore une fois !
Dans ma tête, j'ai conçu :
L'allégro d'une sonate à quatre mains que j'ai oublié
Son adagio que je n'ai pas oublié.
Pendant les vacances de Noël :
Une nuit de la Saint-Sylvestre, composée pour piano et violon.

J'ai écrit les poèmes suivants :

Avant l'été	Après
Amour infidèle	*Retour, cinq chants*
Devant le crucifix	*Prélude*
Sur la plage	*Sur un pétale de rose*
Un son au loin	*Le vieil hongrois*
Au-dessus des tombes	*Avant cinquante ans*
Maintenant et jadis	*La mort de Beethoven*
Maintenant et naguère	
Rhapsodie	

J'ai écrit pendant les vacances de Pâques :
Sur le démoniaque dans la musique I et II,
Pendant l'été :
Remarques sur le chant des Niebelungen.
Pendant les jours de la Saint-Michel :
Remarques sur le chant de Hildebrand et les sentences.
Plus tard :
Traité sur Ermanarich.

[112] J'ai lu essentiellement :
Emerson
Bernhardy, histoire de la littérature
Gervinus, Shakespeare
L'Edda
Symposion
La technique du drame
Les Niebelungen de Lachmann
Tacite (Tibère)
Les nuages
Plutus
Eschyle et des choses sur lui

Poèmes de l'année 1863 :

1. *Amour infidèle*
2. *Devant le crucifix*
3. *Maintenant et jadis*
4. *Maintenant et naguère*
5. *Rhapsodie*
6. *Au-dessus des tombes*
7. *Une feuille du souvenir*
8. *Sur la plage. Fragments*
9. *Retour. Cinq chants*
10. *Le vieil hongrois*
11. *Préludes*
12. *Le 10 octobre*
13. *Au-delà de cinquante ans*

1864 :

A Beethoven 1. 2. 3.
Les sources de la vie
Petits chants
Adieu

le 9-2-1864.

[113] SUR LES DISPOSITIONS[34]

Je me rappelle comment, le premier soir de Pâques, je restai à la maison, enveloppé dans une robe de chambre. Il pleuvait dehors, il n'y avait personne à la maison. Je restai un long moment la plume à la main, à regarder fixement la feuille de papier couchée devant moi, irrité par la foule confuse de matières, d'événements et de pensées qui exigeaient d'être couchées par écrit : et beaucoup l'exigeaient avec fougue, car elles étaient encore jeunes et pétillaient comme du cidre, tandis que des pensées anciennes, mûries et décantée se dressaient contre elles, comme un vieil homme qui, non sans ambiguïté, se sent frustré des efforts du monde naissant. Disons-le ouvertement, notre constitution morale est déterminée par le combat entre ce jeune et cet ancien monde. Nous appelons disposition chaque état de ce combat, ou encore avec un peu de mépris, humeur.

En bon diplomate, je m'élève un peu au-dessus des partis en désaccords, et je dresse un portrait moral de l'Etat, avec l'impartialité d'un homme qui, jour après jour, assiste par mégarde aux sessions de tous les partis, et, dans la pratique, utilise le principe qu'il raille et conspue à la tribune.

Avouons-le, j'écris sur les dispositions en étant moi-même disposé

à quelque chose, et c'est une chance que je sois précisément disposé à écrire sur les dispositions.

J'ai beaucoup joué aujourd'hui *Les Consolations* de Liszt, et je sens bien comment ses accents m'ont pénétré et retentissent en moi, sublimés. Or j'ai fait récemment l'expérience douloureuse d'un adieu ou d'une absence d'adieu, et je vois maintenant que ces accents et ce sentiment se sont mêlés en moi, et que sans cette expérience, peut-être, la musique ne m'aurait pas plu. L'âme cherche à tirer à soi ce qui lui ressemble, et la masse des sensations présentes presse comme un citron les nouveaux événements qui touchent le cœur, de telle façon pourtant qu'une partie seulement du nouveau s'unisse à l'ancien. Dans cette demeure que constitue l'âme, le reste ne trouve rien qui lui soit apparenté, aussi doit-il se faire lui-même sa place, au déplaisir de l'ancien occupant avec lequel, pour cette raison, il entre en conflit.

Mais vois ! Ici arrive un ami, là un livre s'ouvre, [114] là-bas passe une jeune fille. Ecoute ! la musique retentit, de tous côtés de nouveaux hôtes affluent dans la demeure ouverte à tous ; et justement, celui qui vient seul trouve là-bas de nombreux et nobles parents. Mais chose étrange, les hôtes ne viennent pas là parce qu'ils le désirent, ils ne viennent pas non plus tels qu'ils sont. Viennent ceux qui le doivent et seulement ceux-là. Tout ce que l'âme ne peut réfléchir, ne la touche pas, mais comme il est au pouvoir de la volonté de laisser ou non l'âme réfléchir quelque chose, l'âme est touchée seulement par ce que veut la volonté. Et si cela semble absurde à beaucoup, c'est qu'ils se souviennent seulement des sensations contre lesquelles ils se sont dressés. Mais finalement, qu'est-ce qui détermine la volonté ? Ou encore, il est si fréquent que la volonté sommeille, et que seuls veillent les instincts et les penchants. L'un des plus forts penchants de l'âme est un certain désir de nouveauté, une inclination pour l'inhabituel. Cela explique que souvent nous nous laissions gagner par de mauvaises dispositions.

Mais ce n'est pas seulement la volonté qui fait accepter quelque chose à l'âme. Celle-ci est faite de la même matière que les événements, ou du moins d'une matière semblable. Et ainsi, il arrive qu'un

événement qui ne trouve pas de corde apparentée, fasse peser sur l'âme le fardeau d'une disposition dont le poids, petit à petit, peut devenir tellement supérieur, qu'il comprime et réduit l'ancien contenu de l'âme.

Les dispositions procèdent ainsi soit d'un conflit intérieur, soit d'une pression extérieure sur le monde intérieur. Ici une guerre civile entre deux factions, là l'oppression du peuple par une classe d'individus, une petite minorité.

Mais, quand je me mets à l'écoute de mes propres pensées et de mes sentiments et qu'en silence je me prête attention, j'ai l'impression d'entendre le souffle et le bourdonnement de factions sauvages, j'ai l'impression qu'un bruissement traverse l'air, tel une pensée ou un aigle qui volent vers le soleil.

Le conflit est la nourriture constante de l'âme, dont elle sait extraire encore suffisamment de douceur et de beauté. Elle détruit l'ancien et accouche du nouveau, elle combat violemment et tire à soi son adversaire pour s'unir à lui profondément. Le plus merveilleux est qu'elle ne prête aucune attention à l'extérieur : les noms, les personnes, les contrées, les belles paroles, les signatures ont pour elle une valeur secondaire, elle estime pourtant ce qui repose dans son enveloppe.

[115] Il est possible que ce qui constitue maintenant ton grand bonheur ou ton grand crève-cœur devienne dans peu de temps le simple vêtement d'un sentiment encore plus profond et, pour cette raison, disparaisse en lui quand il sera supplanté. C'est ainsi que nos dispositions deviennent toujours plus profondes, et qu'il n'en est pas une qui ressemble à l'autre. Au contraire, chacune, dans sa jeunesse, est insondable, chacune est la naissance d'un moment.

Je pense à présent à maint homme que j'ai aimé. Les noms et les personnes ont changé. Et si je ne veux pas affirmer que la nature des derniers d'entre eux est plus profonde et plus belle, il est pourtant vrai que chacune de ces dispositions représente un progrès, et qu'il est insupportable à l'esprit de franchir à nouveau les étapes qu'il a déjà franchies. Toujours il aspire à s'élever et à s'approfondir.

Soyez bénies, chères dispositions, merveilleuses dispositions d'une

âme tempétueuse, diverses comme l'est la nature, mais plus grandioses qu'elle, puisque vous ne cessez de devenir plus intenses, plus élevées. La plante, au contraire, exhale le même parfum qu'elle exhalait au jour de la création. Je n'aime plus aujourd'hui comme j'aimais il y a quelques semaines. A cet instant, je ne suis plus disposé de la même façon qu'au moment où je commençais à écrire.

J'ai d'abord essayé en variant les tons, ça n'a pas marché. Un peu plus loin, le cœur était agité, et le ton restait mort. J'ai ensuite essayé avec les vers. Ça n'allait pas non plus. Les rimes ne rendent rien ; des rythmes mesurés, paisibles ne conviennent pas non plus. Dehors le papier ! Encore une feuille ! Allons ! Griffonne, ma plume ! Et en vitesse ! Au galop, l'encre !

Soirées douces de l'été, la tombée du jour, le ciel pâle et strié. Les voix des enfants dans les rues ; au loin, du bruit et de la musique ; c'est une foire ; les gens dansent, des lanternes multicolores brûlent, les bêtes sauvages grognent, ici un coup de feu retentit, là-bas c'est le cliquetis d'un duel, symétrique et perçant.

Il fait un peu sombre dans la pièce, j'allume une lampe : le jour, pourtant, jette un œil curieux à travers la fenêtre à demi voilée. Oh, que son regard pénètre jusqu'au fond de ce cœur, plus brûlant que la lumière, plus obscur que le crépuscule, plus ému que les voix dans le lointain, ce cœur qui tremble et se balance, profondément, comme une grosse cloche qu'on sonne à cause de l'orage.

Et j'implore l'orage. N'est-il pas vrai que le son des cloches [116] attire l'orage ? Approche donc orage ! Et répands sur mon être mort ton souffle de pluies éclaircissantes et purifiantes ! Sois le bienvenu, sois enfin le bienvenu !

Vois ! Tu as frappé, toi, le premier éclair, en plein milieu de mon cœur ; et il s'en élève comme un long brouillard blafard. Le connais-tu, le funèbre, le perfide ? Mon regard se fait plus clair déjà, j'étends la main vers lui pour le maudire. Mais le tonnerre gronde et une voix retentit : « Sois purifié ! »

Chaleur moisie : mon cœur se dilate. Rien ne bouge. Là, un souffle léger, sur le sol. L'herbe frissonne. Sois la bienvenue, ô pluie qui

m'apaises et me sauves ! Tout ici est désert, vide, mort. A toi de semer une nouvelle vie !

Vois : un double coup ! A double tranchant, il m'aveugle et me va droit au cœur. Et une voix retentit : « Espère ! »

Et le sol exhale un doux parfum, le vent bat ici et là et la tempête le suit, hurlant et pourchassant sa proie. Il chasse devant lui les fleurs qu'il a brisées. Joyeusement, la pluie se précipite après la tempête.

En plein cœur, tempête et pluie ! Eclairs et tonnerre ! En plein milieu, de part en part ! Et une voix retentit : « Renais ! »

MA VIE

DE L'ANNÉE 1864

Les buts qu'on cherche à atteindre en décrivant une vie sont multiples et chacun conditionne le mode de réalisation qu'on adopte. Dans le cas présent, il s'agit pour moi de léguer, en guise de testament, à une école[35] qui a exercé sur ma formation spirituelle une influence considérable et remarquable une image précisément de cette formation spirituelle. Et ce, dans la mesure où je suis sur le point de quitter un ordre ancien et coutumier et de tracer pour mon esprit de nouvelles voies, en allant vivre dans un cercle de plus haute et large culture, autrement dit, de commencer par là un nouveau développement.

Des tournants que ma vie a connus jusqu'à présent j'en retiendrai deux principaux : la mort de mon père qui était pasteur à Röcken, près de Lützen et le déménagement [117] de notre famille à Naumburg, un événement qui conclut les cinq premières années de ma vie. Ensuite, le passage du lycée de Naumburg à Pforta qui se produisit pendant ma quatorzième année. De ma prime enfance je sais peu de choses : ce qui m'en a été relaté, je ne tiens pas à le raconter. Assurément mes parents étaient parfaits ; et je suis convaincu que la mort d'un père excellent, si elle m'a d'un côté privé de l'aide paternelle et

de sa conduite dans la vie, a d'un autre côté déposé dans mon âme les germes de la gravité et de mon goût de la contemplation.

L'inconvénient fut peut-être qu'il manqua à ma formation la vigilance d'un œil paternel, et que mon désir de nouveauté et ma soif de savoir me fournirent les multiples et divers éléments d'une formation dans un tel désordre qu'ils étaient propres à embrouiller un jeune esprit, à peine sorti du nid familier et à compromettre surtout l'acquisition des bases d'un savoir solide. Ainsi toute cette époque qui va de ma neuvième à ma quinzième année fut caractérisée par la véritable recherche de ce qu'on appelle ordinairement un savoir universel. D'un autre côté, je ne négligeais pas les jeux enfantins, mais je les pratiquais avec un zèle presque doctrinal, au point que j'écrivis de petits livres sur presque tous mes jeux et les soumis à mes amis pour qu'ils en prennent connaissance. Un hasard voulut que la passion de la musique s'éveilla en moi à l'âge de huit ans et que je commençai même presque aussitôt à composer, si on peut appeler composition les efforts d'un enfant excité pour coucher sur le papier une suite de notes qui s'accordent entre elles et mettre en musique des textes bibliques, en les accompagnant au piano forte. De même, je fis d'horribles poèmes avec encore plus d'application. Oui, je dessinai même et je peignis.

Quand j'arrivai à Pforta, j'avais déjà jeté un œil sur presque toutes les sciences et les arts, et j'éprouvais un intérêt pour tous, exception faite, parmi les sciences rationnelles, pour les mathématiques qui me procurent toujours un souverain ennui. Avec le temps, j'éprouvais pourtant de l'aversion pour cette errance sans plan à travers tous les domaines du savoir. Je voulus me fixer des limites et pénétrer profondément un domaine déterminé. Cet effort [118] trouva à se mettre en valeur, de façon très agréable, dans une petite communauté scientifique que je fondai avec des amis ayant les mêmes intérêts pour encourager notre formation. Les envois mensuels de traités et de compositions, ainsi que leur critique, autant que nos réunions trimestrielles contraignirent l'esprit à considérer avec plus de précision un domaine restreint mais stimulant. D'un autre côté, ils le firent aussi s'opposer, par l'apprentissage de base de l'art de la composition, aux influences néfastes de la « rêverie ».

Il en résulta en même temps une passion croissante pour les études classiques. J'évoque avec le plus grand plaisir le souvenir de la première impression qu'ont faite sur moi Sophocle, Eschyle et Platon, en particulier mon dialogue préféré : *Le Banquet*, et les poètes lyriques grecs.

Maintenant encore, je m'efforce d'approfondir mon savoir ; et naturellement mes résultats, pas plus que ceux des autres, ne paraissent satisfaisants, dans la mesure où chaque fois la matière qu'il s'agit de traiter m'apparaît insondable ou, en tout cas, très difficile à pénétrer. Il faudrait toutefois mentionner un travail dont je suis satisfait après toutes ces années d'école : ma dissertation sur la légende d'Ermanarich.

A présent que je m'apprête à rentrer à l'université, je tiens pour les lois inébranlables de ma future vie scientifique les préceptes suivants : combattre le penchant à vouloir tout savoir superficiellement ; encourager ensuite mon désir de remonter aux fondements d'une science singulière. Que ces penchants s'annulent réciproquement, voilà qui, dans certains cas, n'est pas tout à fait faux. D'ailleurs, j'observe en moi, de temps à autre, quelque chose de semblable.

Dans le combat qui m'oppose à l'un, les encouragements que j'apporte à l'autre, j'espère avoir la victoire.

UN RÊVE DE LA SAINT-SYLVESTRE[36]

Le calme règne dans ma chambre. De temps à autre, les charbons crépitent dans le poêle, j'ai baissé la lampe et aucune clarté ne pénètre dans la pièce, si ce n'est que de larges langues de feu tremblant dans le poêle projettent leur lumière sur le sol et sur l'acajou de mon piano.

[119] Ce sont les dernières heures avant minuit : jusqu'à présent j'ai fouillé dans mes manuscrits et mes lettres, j'ai bu un punch bien chaud et joué le requiem du *Manfred* de Schumann. J'éprouve maintenant le besoin de laisser de côté tout ce qui m'est étranger et de ne penser qu'à moi seul.

Pour cette raison j'attise encore une fois le feu, j'appuie ma tête sur la main gauche et l'angle du sofa, je ferme les yeux et je réfléchis. L'esprit parcourt en vitesse les lieux qui lui sont chers, il se hâte en direction de Naumburg, Pforta, Plauen et retourne enfin dans ma chambre. Dans ma chambre. Mais que vois-je sur mon lit ? Quelqu'un gît là-bas — il gémit faiblement, râle — un mourant !

Et ce n'est pas tout ! Tout autour il y a des ombres qui se dressent et qui flottent. Et les ombres parlent : « O toi, mauvaise année, tu m'as fait tant de promesses et tu en as tenu si peu ! Je suis encore plus misérable qu'avant, et tu m'avais dit que je trouverais le bonheur :

sois maudite ! Toi, année chérie, tu me semblais si sombre, et pourtant mai fut le mois de la consolation et l'automne son souvenir mélancolique. Sois bénie ! »

« Toi, vieille année, tu m'as donné beaucoup de peine mais tu m'as bien dédommagé. Ni toi, ni moi ne sommes fautifs l'un envers l'autre. Longue vie à toi ! »

« J'ai attendu avec passion que tu combles mes vœux. Fais-le à présent, profite de cette dernière heure, aide-moi ! »

Tout était muet. La vieille année râlait par intervalles, on aurait dit qu'elle soupirait.

Soudain tout devint clair. Les murs de la chambre reculèrent, la couverture flottait en l'air. Je regardai le lit. Le lit était vide. J'entendis une voix :

« O vous les insensés, les fous du temps qui n'existe pas, qui n'est nulle part ailleurs que dans vos têtes ! Je vous le demande : Qu'avez-vous fait ? Voulez-vous être et obtenir ce que vous espérez, ce que vous attendez ? Faites alors ce que les dieux vous ont imposé comme épreuve pour prix de la victoire ! Quand vous serez mûrs, le fruit tombera, pas avant ! »

Alors l'aiguille se dressa au-dessus de moi, tout disparut, les douze coups retentirent, on entendit dans la rue : « Vive la nouvelle année ! »

[120] CONCERTS ET THÉÂTRE PENDANT L'HIVER 1864-1865 A BONN

Pietra von Mosenthal. Madame Niemann-Seebach
La flûte enchantée
Ondine
Freischütz
Wallenstein. Karl Devrient
Les huguenots. Madame Bürde-Ney
Fidélio. Madame Bürde-Ney
Déserteur
Obéron
Les Niebelungen. Madame Niemann-Seebach
Joseph en Egypte de Méhul
La mégère apprivoisée. Frédéricke Gossmann
Feu dans l'école de jeunes filles. Elle a découvert mon cœur. Frédéricke Gossmann.
Le grillon. Frédéricke Gossmann

Judas Macchabée
L'hymne de Mendelsohn et autres
Wallenstein, dans un concerto en *sol* mineur et une fantaisie

chorale de Beethoven. La valse de Faust, une berceuse. Ossian de Gade.

La grande symphonie de Schubert
Symphonie d'Emmanuel Bach
Sol mineur de Mozart
L'ouverture de Dionysos de N. Bretymüller
L'ouverture de la comédie de Brambach et Rietz
Les Hébrides
Ruy Blas
Rosamunde
Pierrabras Ouvertures
Alfonso et Estrella
Grande sonate pour deux flûtes de Mozart (Madame Clara Schumann)
[121] Nocturne en *sol* mineur de Chopin
Scherzo Caprioccioso de Mendelsohn
Symphonie en *ré* mineur de Schumann
O pleure sa perte ! de Hiller
Le chant du printemps de Gade
« Rempli de joie et de peine » Madame Wiesemann
Les plaintes de la jeune fille

Concert de Patti

L'air de Purit
L'air des ombres Chanté par Carlotta Patti
La tarentelle Ferranti
Le barbier de Séville
L'air de Titus Madame Edelsberg
Le promeneur
Brassin et Vieutemps. La sonate à Kreuzer
Niemann-Seebach La Cloche

DE L'ANNÉE 1866

1860

4 juillet, Miserere à cinq voix

1861

25 mars, ouverture de l'Annonciation
juin, ouverture pour la troisième scène
juillet, « Le chemin »

1861

Vacances d'été à Plauen seconde inférieure
La douleur est le ton dominant
Michel
La Serbie

1860

Vacances d'été à Gorensen troisième supérieure

1859

Vacances d'été à Iéna troisième inférieure

[122] DE L'ANNÉE 1866

1862

A l'école de Pforta
Vacances d'été à Gorensen
Puis, jusqu'à la Saint-Michel, maux de tête
Ensuite entrée en première
Avant les vacances de Pâques : le poème *Ermanarich*
Pendant les vacances de Pâques : l'essai, *Fatum et histoire*
Du mois de janvier jusqu'au 2 février : Esquisses hongroises :
« La brasserie païenne »
« Marche triomphale »
« Rêves sauvages »

Le 22 juin
« Danse tsigane »
« Marche hongroise »
Jusqu'à Pâques « les plaintes du héros »
Pendant les vacances d'été :
« Il coule un ruisseau »
« Des années d'enfance »
Le 5 novembre : deux mazurkas
A la Saint-Michel : *Ermanarich,* poème symphonique

Poèmes de mars à octobre
De nuit
Quatre chants
Jeune femme à la pêche
« Errances, ô errances »
De la grande époque : quatre poèmes
« O puissé-je m'élancer »
Esquisses hongroises : trois poèmes

De l'automne : sept chants d'automne
Le 10 novembre : Sur le Karzer, trois poèmes
Avant la Toussaint : Epilogue

1863

A l'école de Pforta
Vacances de Pâques à Naumburg
Vacances d'été à Plauen et Fichtelgebirge
[123] Noël à Gorensen
Pendant les fêtes de Pâques : sur le démoniaque dans la musique I, II (entre les mains de P. Deussen)
Pendant la Saint-Michel : remarques sur le chant des Niebelungen
Plus tard à Pforta :
Dissertation sur Ermanarich
Primum Oedipodis regis carmen choricum
La dissertation est entre les mains des étudiants
En janvier : « Dans une terre froide » mélodramatique

Pendant les vacances d'été
« Ris encore une fois » de Klaus Groth
Une sonate que je n'ai pas écrite
Pendant les vacances de Noël, du 29 décembre au 2 janvier 1864 : « Une nuit de la Saint-Sylvestre », pour piano et violon

Poèmes

Amour infidèle
Devant le crucifix
Sur la plage
Un son au loin
Au-dessus des tombes
Maintenant et jadis
} (entre les mains de G. Meyer)
Maintenant et naguère
Rhapsodie
Retour, cinq chants (entre les mains de P. Deussen)
Prélude
Sur un pétale de rose
Le vieil hongrois
Avant cinquante ans
La mort de Beethoven

1864

Le 4 janvier à Gorensen, mariage de l'oncle Edmund
Du 4 janvier au 7 septembre, Pforta
Vacances d'été à Naumburg
Du 7 septembre au 1er octobre, à Naumburg
Du 1er octobre au 16 octobre, séjour à Oberdreiss chez P. Deussen
[124] Du 16 octobre jusqu'à la fin du mois, séjour à Bonn, Bonngasse 518, chez Oldag
Vacances d'été :
« De Theognide poeta Megarensi »
Du mois de novembre jusqu'au 13 décembre :

1. Invocation à Pouchkine
2. Nuit d'hiver de Pouchkine

3. La chaîne de Petöfi
4. Je voudrais laisser
5. Sérénade
6. Infini
7. Fané
8. Où es-tu ?
9. Orage
10. Avec plaisir et encore plus
11. Poème à la chandelle
12. « Il pèse et penche » de moi

Les poèmes 1, 4, 6, 10 à Marie Deussen

Les poèmes 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12 à maman et ma sœur pour Noël

Avant les vacances de Pâques : Dédicace à Anna Redtel « Poèmes rhapsodiques »

Avant Noël

Poème à un ami

1865

Jusqu'au 9 août, Bonn
Pâques à Naumburg
Du 9 août au 1er octobre, Naumburg
Petit voyage à Gorensen, etc.
Du 1er au 17 octobre, séjour à Berlin chez le lieutenant Mushacke
Du 17 octobre au 22 décembre, séjour à Leipzig, au 4 Blumengasse
Du 22 décembre au 6 janvier 1866, Naumburg
Pâques : « Simondis lamentatio Danae »
Pendant les grandes vacances : études sur Theognis
Le 11 juin : « La jeune fille à la pêche », chant
En décembre : « O pleure sa perte » de Byron, chant

[125] 1866

Le 3 janvier, j'ai fini « La dernière rédaction de Theognis »
Le 23 janvier « Kyrie » pour chœur et orchestre, partition pour piano

DE L'ANNÉE 1867

Messieurs, il convient aujourd'hui, alors que nous entrons dans le quatrième semestre de notre association[37], de jeter un regard en avant et en arrière, en arrière afin de tirer les leçons du passé, en avant afin de prendre conscience des buts que nous souhaitons nous efforcer d'atteindre dans la période à venir. Notre association a prouvé jusqu'à présent qu'elle était viable : c'est déjà beaucoup mais c'est encore insuffisant. Elle est sortie de l'enfance. Comme ses premières expériences encore hésitantes ont été concluantes, elle peut à présent passer au stade supérieur. Un certain nombre de philologues zélés, qui s'est encore accru depuis les débuts de l'association, se réunit chaque semaine afin que tous s'encouragent et s'instruisent mutuellement, conscients que le contrôle que de jeunes esprits exercent les uns sur les autres est un des moyens les plus efficaces de leur formation. L'efficacité de l'association est incontestable. Nous assistons à des débats extrêmement vivants et y sommes habitués. Nous écoutons des conférences sur les multiples domaines et questions de la philologie. Oui, nous ne pouvons méconnaître que l'association défend en général l'intérêt de tous, sans imposer d'inclination dans un domaine restreint : autant les violons d'Ingres sont une nécessité pour l'individu, autant

ils sont nuisibles à une association. Jusque-là nous pouvons louer l'association. Mais il est nécessaire sur deux points de mettre au jour les manques dont elle souffre encore. Il nous arrive encore d'entendre des conférences dont les présupposés ne sont pas connus dans le cercle de l'association et qui, pour cette raison, sont exposés *ad acta* sans entraîner les débats souhaitables. Nous devons assurément en blâmer ces conférenciers. Trop souvent ils ont choisi leur thème avec peu de bonheur, ou cherché à embrasser des thèmes trop vastes sans circonscrire leur sujet au temps imparti, à moins qu'ils n'aient supposé acquises trop de connaissances et qu'ils aient compté sur elles. [126] Mais je crois que pour l'essentiel les conférenciers sont moins à blâmer que les auditeurs. Il ne s'agit pas pour moi de faire la critique des autres membres et de leur préparation, mais la mienne propre. J'avoue ne pas m'être toujours familiarisé à l'avance avec la matière de la conférence. Or il est impossible d'examiner et de juger une conférence, la sûreté de ses prémisses, la progression tortueuse de la déduction logique, ses éventuelles omissions volontaires ou involontaires et ses défauts, quand on est à son sujet une véritable *tabula rasa*. Tout en me risquant à formuler le vœu que chacun de nous, autant que possible, se rende utile à l'association en se préparant suffisamment à nos soirées, ma dernière requête sera que tous ceux qui s'apprêtent à tenir une conférence s'engagent à indiquer deux, trois, quatre semaines à l'avance leur thème et la littérature qui le concerne.

L'efficacité de l'association peut encore être augmentée à l'intérieur comme elle l'a toujours été jusqu'à présent. Son efficacité à l'extérieur, son influence sur l'ensemble des étudiants de philologie, sont plus difficiles. Il y a encore quelques semestres, c'était une chose entendue que pour l'essentiel les étudiants de philologie de Leipzig n'avaient d'autre intérêt qu'utilitaire et que la maigre charge de maître d'études était pour la plupart d'entre eux le but de leurs études. Il n'en sera plus longtemps ainsi. Les intentions de notre association se trouvent aux antipodes. Car il se trouve que nous tous, qui sommes ici rassemblés, avons en partage un penchant prononcé pour la science. Loin de moi l'idée d'attribuer à ce penchant une supériorité éthique sur les raisons utilitaires : le penchant est besoin et le besoin contrainte. Il n'y

a pas de supériorité éthique à faire quelque chose quand on y est contraint, pas plus qu'à manger quand on a faim. Mais il y a ou il y a eu, ici à Leipzig, beaucoup d'étudiants qui n'ont aucune faim pour la science. Ce sont les utilitaristes. A quoi sert-il de leur donner de la nourriture ? Avec ceux-là, je n'ai en principe rien à faire. Il en va tout autrement avec la foule des natures encore indécises qui cherchent encore un appui, à défaut d'en être un elles-mêmes, et, s'abandonnant facilement à un courant, [127] se laissent sans peine déterminer par l'esprit dominant de l'université. C'est là que commence notre mission. Ces natures dont je parle sont nécessairement l'élément constituant de notre association. Ils doivent engendrer une nouvelle génération de membres. Nous devons les aider à assister à nos sessions. Nous devons les entraîner dans le sillage de la philologie. En bref, nous voulons compter dans notre association davantage d'auditeurs recrutés parmi les plus jeunes élèves.

J'ai montré les points sur lesquels repose un accroissement de l'efficacité interne et externe de notre association. Nous connaissons par là notre prochain but. Je déclare ouvert par là le quatrième semestre de notre association.

REGARD EN ARRIÈRE SUR MES DEUX ANNÉES PASSÉES A LEIPZIG DU 17 OCTOBRE 1865 AU 10 AOÛT 1867

Mon avenir m'apparaît très sombre, sans pour autant me causer du souci. Je me comporte de la même façon avec mon passé. En général, je l'oublie très vite et c'est seulement les transformations et la stabilisation de mon caractère qui me montrent ce passé. En vivant de cette façon, on est surpris des progrès de sa propre formation, sans les comprendre. Par ailleurs, je n'ignore pas qu'un tel mode de vie présente des avantages, dans la mesure où la considération et l'examen continuel de soi nuisent ordinairement aux expressions naïves du caractère et font facilement obstacle à son développement. A vrai dire, il me semble parfois qu'une telle survie du passé dans la conscience n'est qu'apparence et qu'elle n'agit négativement qu'un temps. On pense à un fantassin qui craint d'oublier d'abord comment on marche en apprenant à lever le pied avec conscience, sans perdre de vue la faute possible. En réalité, il s'agit seulement de se forger une seconde nature. Après quoi, il marche aussi librement qu'auparavant. Il est très facile de trouver la morale de cette fable et je compte montrer dans les pages suivantes que je l'ai trouvée. Je veux me prendre comme sujet d'examen et, afin de n'avoir pas à commencer par un « aujourd'hui » immédiat, je considérerai préalablement [128] les deux dernières

années passées. Deux années ! A cet âge ! Avec tout ce qui ronge un jeune être, tout ce que ses griffes serrent tendrement !

Je quittai Bonn[38] comme un fugitif. Tandis qu'aux environs de minuit, mon ami Mushacke m'accompagnait sur la rive du Rhin, pour attendre le bateau à vapeur en provenance de Cologne, je n'éprouvais aucune nostalgie à devoir laisser une aussi belle contrée et un paysage aussi fleuri et à me séparer d'une foule de jeunes compagnons. Tout au contraire, ce sont eux qui me chassaient. Je ne veux pas être une fois de plus injuste avec ces bonnes gens, comme je l'ai été trop souvent auparavant, mais ma nature ne trouvait aucune satisfaction au milieu d'eux. J'étais encore trop sauvage et replié sur moi-même, pour avoir la force de jouer un rôle au milieu de tous les instincts qui régnaient là-bas. Tout m'était obligation et je n'entendais pas être le maître de tout ce qui m'entourait. Dans les premiers temps, je fis des efforts pour entrer dans le moule et devenir ce qu'on appelle un étudiant à l'aise. Mais dès lors que, de plus en plus, ce fut sans succès, et que le souffle de la poésie qui apaisait ordinairement ces instincts s'était évanoui pour moi, dès lors que la seule chose qui ressortait de ces excès de beuverie, de bruit et de ces endettements, était la grossièreté d'une façon de penser toute béotienne, il se fit en moi tout un remue-ménage, je me détachai toujours plus de ces distractions creuses pour rechercher les paisibles plaisirs de la nature et des études artistiques. Je me sentis de plus en plus étranger dans ces cercles auxquels il était pourtant impossible d'échapper. A cela s'ajoutèrent des rhumatismes persistants et, tout aussi douloureux, le sentiment d'avoir contracté des dettes considérables qui ne profitèrent pas à la science, encore moins à la vie. Tout ceci me donna le sentiment d'une fuite, tandis que je passais à bord du bateau à vapeur une nuit pluvieuse et humide et que je voyais lentement disparaître les quelques lumières qui signalaient Bonn sur la rive.

Je subis pendant les vacances le contrecoup de ces mauvaises dispositions. J'eus le plaisir de passer les quatorze derniers jours chez mon ami Mushacke dans la maison de ses parents. C'est à cette époque que je jouai à Berlin le jeu de l'insatisfait : [129] le passé était encore si

présent à mes yeux, son fardeau pesait encore si lourd sur mes épaules, que je dus fatiguer mon ami avec mes éternelles lamentations. Naturellement je ne manquais pas de généraliser le malaise que me procurait le comportement des étudiants de Bonn, et de l'étendre à toute la corporation des étudiants allemands. Le fait de devoir assister à un concert de Liebig en compagnie de gens de cette race était pour moi une véritable torture et j'étais suffisamment impoli et peu respectueux des salutations d'usage pour passer toute une soirée assis à côté d'eux, sans dire un mot. Lorsque l'un d'entre eux m'invitait tout de même par devoir à l'une de leurs beuveries, je m'y rendais pour faire plaisir à mon ami Mushacke mais restais tout aussi muet et inabordable qu'à notre première rencontre. Je pouvais ainsi me faire avec profit une idée de mes aptitudes et de mon mode de vie, d'autant plus que je buvais très peu de bière et ne fumais pas du tout. Je ne me forçai pas à voir et apprécier Berlin sans préjugé : au contraire, Sans Souci et les environs de Postdam, parés du costume bigarré de l'automne, s'accordaient avec mon état tourmenté et insatisfait et agissaient sur moi puissamment. Je me souviens encore très bien des jardins du théâtre Victoria, toute verdure absente, des arbres dénudés comme des queues de rat, des bancs et des chaises entassés en désordre, des faibles rayons du soleil d'automne au-dessus de pignons des maisons environnantes et du ciel bleu pâle que pénètrent les toits pentus. Nos conversations aussi nourrissaient mon amertume. C'étaient alors les sarcasmes de l'excellent Mushacke, ses aperçus sur l'administration scolaire, sa colère contre le Berlin juif, ses souvenirs de l'époque des jeunes hégéliens, en bref le pessimisme ambiant d'un homme qui a beaucoup regardé derrière les coulisses. C'est tout cela qui alimentait mon état d'âme. J'apprenais alors à voir tout en noir, après que, malgré moi à ce qui me semblait, tout était devenu noir pour moi.

C'est le 17 octobre 1865 que j'arrivai à Leipzig à la gare de Berlin, en compagnie de mon ami Mushacke. Avant toute chose nous pénétrâmes à l'intérieur de la ville, sans but précis. Nous nous réjouissions des hautes maisons à plusieurs étages, des rues animées, du mouvement. A midi nous fîmes halte [130] dans un buffet pour nous restaurer. Nous le trouvâmes supportable, quoique ce cercle fumeux ne soit pas exempt d'adolescents noirs, rouge et or. C'est ici que je commençai mon étude du journal quotidien, que par la suite je pris l'habitude de lire tous les midis. Ce jour-là, nous nous inscrivîmes pour un logement, une de ces pièces de nuit avec « cabinet » correctes, voire même « élégantes ». Là-dessus, nous nous mîmes en devoir de visiter les splendeurs qu'on nous avait indiquées et de monter et descendre les rues, les escaliers ! En moyenne, nous les trouvâmes affreuses au-delà de toute mesure. Quelles odeurs nous accueillirent ! On s'était mépris sur nos exigences de propreté. Assez ! Nous devînmes bientôt irrités et méfiants au plus haut point et finîmes par suivre, sans hésitation, un antiquaire qui avait un logement à louer susceptible de nous convenir. Le chemin était long et nous étions fatigués déjà, lorsqu'il fit halte dans une ruelle transversale qui portait le nom de « Blumengasse » et nous conduisit, en traversant une rue, à un petit jardin. Là, il nous indiqua dans l'édifice attenant un petit salon et une chambre qui nous firent une très bonne impression et pouvaient très bien convenir à un savant. Cela suffisait et nous nous mîmes d'accord. De ce jour-là, j'habitai chez l'antiquaire Rohn, au n° 4 de la Blumengasse. Mon ami Mushacke trouva à se loger dans la maison d'à côté. Je n'eus pas à regretter d'avoir fait ce choix, comme je me le dis souvent par la suite. Ce jour-là, après avoir liquidé cette affaire, nous allâmes au café voisin et bûmes notre chocolat de l'après-midi, à l'air libre en dépit de la fraîcheur automnale, le cœur impatient de connaître tout ce qu'apporterait ce nouveau lieu de notre existence.

Le lendemain j'allai me faire connaître à l'administration universitaire. On célébrait justement, par un discours solennel et la nomination de plusieurs docteurs, le jour où, cent ans plus tôt, Goethe s'était inscrit dans ce même registre[39]. Je ne saurais dire combien cette coïncidence me mit du baume au cœur. C'était certainement, et l'avenir devait me confirmer que je ne me trompais pas, de bon augure pour mon séjour à Leipzig. Le recteur Kahnis s'efforça d'expliquer au cercle des nouveaux venus [131] que nous formions combien un génie suit ses voies propres et, qu'en aucun cas, nous ne devions prendre pour exemple la vie d'étudiant de Goethe. Nous répondîmes au dis-

cours de ce bonhomme rond et agité par un sourire dissimulé et, conformément à la tradition, nous allâmes tous lui serrer la main. C'est ainsi que tout le cercle défila devant ce petit point noir. Puis nous reçûmes nos papiers.

Le premier événement heureux pour moi fut l'entrée en scène de Ritschl[40], heureusement parvenu sur ces nouveaux rivages. Selon la coutume académique, il lui fallait maintenant tenir dans l'aula[41] sa leçon inaugurale. Tout le monde attendait avec impatience l'apparition de cet homme célèbre, dont les affaires de Bonn avaient mis le nom dans les journaux et sur toutes les lèvres. La bourgeoisie académique s'était rassemblée au grand complet pour l'occasion, mais il y avait aussi dans les rangs du fond de nombreuses personnes étrangères à l'université. Enfin, il se glissa dans la salle, chaussé de ses grandes pantoufles de feutre mais vêtu d'un habit de cérémonie irréprochable avec un faux-col blanc. Avec entrain et gaieté, il fit du regard le tour de ce nouveau monde et ne tarda pas à reconnaître des visages qui ne lui étaient pas étrangers. Tandis qu'il traînait au fond de la salle, il s'écria : « Tiens ! Mais c'est M. Nietzsche qui est là-bas. » Et il me fit avec vivacité un signe de la main. Bientôt, il rassembla autour de lui tout un cercle d'étudiants de Bonn, avec lesquels il bavarda très simplement, tandis que la salle se remplissait toujours plus et que les dignitaires de l'académie faisaient leur apparition. L'ayant remarqué, il monta en chaire avec entrain et naturel et prononça un superbe discours en latin sur la dignité et l'utilité de la philologie. Son regard libre, l'énergique jeunesse de ses propos, ses mimiques enflammées suscitèrent visiblement un grand étonnement. J'entendis à la fin la réflexion d'un bon vieux saxon : « Eh bien, quel feu il a le vieil homme ! » Pour sa première leçon dans l'amphithéâtre n° 1, la foule aussi se pressait. Il commença son exposé sur la tragédie d'Eschyle : *Les sept contre Thèbes,* dont j'ai écouté et noté la plus grande part.

[132] Ici, je veux faire une remarque sur ma fréquentation des cours. Le fait est que je ne possède aucun cahier de cours complet mais seulement de pauvres fragments. Ce manque de régularité ne manquait pas de me causer de l'inquiétude et du souci mais je finis encore une fois par trouver la formule salutaire. Au fond, dans la plupart des cours ce n'était pas la matière du savoir qui m'intéressait, mais seulement la forme sous laquelle le professeur communiquait son savoir aux autres. C'est pour la méthode que je me passionnais. Je voyais en effet combien il y avait peu à apprendre de la matière universitaire, en quelle haute estime pourtant on la tenait en général. Ainsi il devint de plus en plus clair pour moi que l'excellence de la méthode, la façon de traiter les textes, etc., étaient la raison déterminante de cet effet. Aussi me bornai-je à observer comment on enseigne, comment la méthode d'une science peut pénétrer de jeunes esprits. Je me mettais toujours à la place d'un professeur d'académie et c'est de ce point de vue que je jugeais en bien ou en mal les professeurs que je connaissais. C'est ainsi que je me suis davantage appliqué à apprendre ce qui fait un professeur que les contenus ordinairement dispensés dans une université. Il est vrai que je gardais toujours conscience que je ne serais jamais en manque des connaissances qu'on exige d'un académicien et que je faisais confiance à ma nature propre pour ramener d'instinct, et selon son système spécifique, tout ce qui est digne d'être su. Mon expérience a jusqu'à présent bien profité de cette confiance. J'ai l'intention d'avoir pour but de devenir un professeur vraiment pratique et surtout d'éveiller chez les jeunes gens les nécessaires capacités de réflexion et de jugement personnel, afin qu'ils aient toujours sous les yeux le pourquoi, le quoi et le comment de leur science.

On ne niera pas que cette façon de considérer les choses comporte un élément philosophique ; le jeune homme doit d'abord tomber dans cet état d'étonnement qu'on a appelé φιλόσοφον πάθος καὶ ἐξοχήν[42].

Après que la vie s'est résolue devant lui en énigme, il doit consciemment, mais non sans résignation, s'en tenir strictement à ce qu'il est possible de connaître et faire dans ce grand domaine son choix en fonction de ses capacités. [133] Pour l'instant je veux raconter comment j'en suis arrivé là. En effet, c'est ici qu'apparaît pour la première fois dans ces feuilles le nom de Schopenhauer.

Les contrariétés et les chagrins personnels prennent aisément chez les jeunes hommes un caractère plus général, pour peu que ceux-là soient seulement inclinés à la δυσκολία[43]. Quelques expériences doulou-

reuses et des désillusions cruelles m'avaient laissé alors à la dérive, seul, sans principe, sans espoir et sans souvenir amical. Du matin jusqu'au soir, mon seul désir était de me charpenter une vie qui me fût adaptée. Aussi brisai-je la dernière des attaches qui m'enchaînait à mon passé de Bonn, je coupai tous les ponts avec cette relation. Dans la solitude heureuse de mon logis, je parvins à me rassembler moi-même et, si je rencontrais des amis, c'étaient Mushacke et von Gersdorff qui se trouvaient de leur côté dans le même état d'esprit que moi. On se représente l'effet qu'en de telles circonstances, la lecture de l'œuvre maîtresse de Schopenhauer devait avoir sur moi[44]. Un jour, en effet, je trouvai ce livre dans la boutique d'antiquité du vieux Rohn. Alors qu'il m'était complètement étranger, je le pris entre mes mains et le feuilletai. Je ne sais quel démon me souffla : « Emporte ce livre chez toi ! » C'est en tout cas ce qui se produisit, contrairement à mon habitude d'être très prudent dans mes achats de livres. Rentré chez moi, je me jetai sur le coin du sofa avec le trésor que je venais d'acquérir et commençai à laisser agir sur moi l'énergie de cet ardent génie. Dans ce livre, chaque ligne criait le renoncement, la négation, la résignation. Ici, je trouvai un miroir dans lequel je pouvais voir se refléter, avec une épouvantable grandeur, le monde, la vie et mon propre cœur. Ici, l'art me regardait de son œil solaire désintéressé. J'y découvris la maladie et la guérison, l'exil et le refuge, l'enfer et le paradis. Le besoin de me connaître moi-même, de me ronger me saisit puissamment. On trouverait un témoignage de cette révolution dans les pages tourmentées, douloureuses de mon journal de cette époque, pleines des inutiles reproches que je m'adressais à moi-même et de mon désir sans espoir d'une humanité sauvée et transformée. Tandis que je portais toutes mes qualités et mes efforts devant le tribunal de mon propre mépris, j'étais devenu la proie d'une haine amère, injuste et sans limite à mon propre égard. [134] Je ne négligeais pas non plus les tortures corporelles. Deux semaines d'affilée, je me contraignis à ne pas me coucher avant deux heures du matin, tout en me levant à six heures. Une grande excitation nerveuse s'empara de moi et qui sait quel degré de folie elle aurait atteint, si les séductions de la vie, de l'orgueil, et la contrainte d'études régulières ne s'y étaient opposées[45].

C'est à cette époque que fut fondée l'association philologique. Un soir comme j'étais invité chez Ritschl avec plusieurs anciens étudiants de Bonn, notre hôte plein de vie nous suggéra l'idée qui s'est trouvée à l'origine de l'association philologique. Les femmes se trouvaient dans la pièce à côté. Aussi rien ne troublait les effusions des hommes qui pouvaient parler d'expérience de l'efficacité et de l'influence d'une telle association. L'idée prit en nous une quadruple racine, à savoir Wisser, Roscher, Arnold et moi. Nous fîmes le tour de nos connaissances et invitâmes ceux dont le nom fut retenu à une soirée à la taverne allemande pour constituer ensemble une association. Huit jours plus tard se tint la première de nos assemblées régulières. Les six premiers mois nous nous passâmes de président et en désignions un au début de chaque séance. Quelle agitation, quelle démesure il y eut dans les débats ! Comme il était difficile au milieu du brouhaha général de sauver quelque chose comme l'idée d'une association commune ! C'est le 18 janvier 1866 que je prononçai ma première conférence et, en un certain sens, que je fis mes débuts dans le monde de la philologie. J'avais annoncé que, dans le restaurant de Löwe sur la Nikolaïstrasse, je parlerais de la dernière rédaction de l'œuvre de Theognis[46]. Dans cette salle voûtée, je pus, une fois surmontée ma timidité, me montrer éloquent et vigoureux et remporter un fier succès dont mes amis témoignèrent, en exprimant un grand respect pour ce qu'ils avaient entendu. Etonnamment requinqué, je rentrai chez moi tard dans la nuit, je m'assis à mon pupitre et écrivis dans *Le livre des considérations*[47] d'amères paroles, pour effacer du tableau de ma conscience la vanité à laquelle j'avais pris tant de plaisir.

[135] Ce succès favorable m'encouragea à faire parvenir mon travail, dans l'état où il était, annoté surtout dans les marges, à Ristchl, par l'intermédiaire de Wilhelm Dindorf à qui je l'avais confié timidement. Je découvris par la suite combien une telle audace était importune et désagréable à Ristchl. Quoi qu'il en fût, il accepta le travail, peut-être influencé par la présence de Dindorf. Quelques jours plus tard, je fus appelé chez lui. Il me regarda attentivement et me fit prendre place. « Quelle destination réservez-vous à ce travail ? », me

demanda-t-il. Je répondis la première chose qui se présentait à mon esprit, à savoir que destiné à une conférence de notre association, il avait déjà rempli son but. Il m'interrogea ensuite sur mon âge, mes études, etc., et, après que je lui aie donné réponse, me dit qu'il n'avait encore rien trouvé de semblable de la part d'un étudiant de troisième semestre. Il était frappé par la rigueur méthodique et la sûreté de combinaisons. Là-dessus, il m'incita vivement à retravailler cet essai, en vue d'en faire un petit livre. Il me promit de m'aider en me procurant quelques collections de manuscrits. Après une telle scène, le sentiment de ma propre valeur monta en flèche. A midi, nous partîmes, mes amis et moi, nous promener du côté de Gohlis. Il faisait un temps superbe, ensoleillé, et mes lèvres tremblaient de bonheur. Lorsque enfin nous fûmes attablés dans un restaurant, je n'y tins plus et racontai à mes amis, étonnés, sans être jaloux, ce qui m'arrivait. Les jours qui suivirent, j'en étais encore tout enivré. C'est à cette époque que je naquis à la philologie. Je ressentis l'aiguillon des succès que je pouvais récolter dans cette voie.

Il y a un membre de mon entourage à qui cette expérience en imposa particulièrement. Il s'agit de Gottfried Kinkel, avec qui j'eus dès ce moment des contacts plus étroits. J'aimerais dire quelques mots de cet étrange hulot. C'était un petit homme maigrichon, pourvu d'un visage glabre et vieilli. Avec cela, une certaine souplesse dans les mouvements qui suggère de nombreux contacts avec les femmes. Un flegme britannique et une apathie à l'encontre de ce qu'il ne voulait pas remarquer. Le plus étonnant est qu'il se livrait comme philologue à des travaux semi-mécaniques et que sa vie était peu mouvementée, alors qu'il regardait toute chose avec des verres grossissants, [136] en particulier ses amis. Quand il commençait à décrire l'un d'entre nous, nous riions de nous voir transformés en êtres hyperboliques. Il est assez vraisemblable qu'il s'exposait lui-même à l'éclat de soleils qu'il avait personnellement créés. Nous nous invitions souvent l'un l'autre. Nous faisions de la musique ensemble et nous dialoguions sur les buts de la philologie. Lui, qui gardait toujours à l'esprit les principes politiques de son père et donnait parfois des conférences aux associations ouvrières, voulait à tout prix qu'on maintienne à l'arrière-plan des

principes politiques. Pour ma part, je défendais à ma façon la dignité désintéressée de la science. Brusquement il changeait d'avis, se levait, saisissait ma main droite et jurait de ne plus vivre que selon mes principes. Notre attitude à son égard était faite de respect, de compassion et d'étonnement. Il avait l'habitude de conserver pour l'impression ses minces travaux scientifiques, quoiqu'ils fussent totalement dépourvus de valeur, parce qu'ils les concevait comme des fragments de maître. Il composait aussi des poèmes, à ce que je savais, qu'il m'aurait volontiers lus si je n'avais exprimé avec fermeté mon aversion pour les poésies de jeune homme et fait savoir que selon moi un jeune homme commence à se connaître le jour où il offre ses poèmes en sacrifice, comme je le fis moi-même à Leipzig selon mes principes. Paix à leurs cendres !

A cette époque, je mangeais avec mes amis chez Mann, au grand Blumenberg, non loin du théâtre. De là, nous avions l'habitude de nous rendre au café Kintschy qui présentait pour moi certains avantages. Il était exclusivement fréquenté par un cercle d'habitués, au nombre desquels se trouvait le Pr Wenzel que nous appelions « le matou », un homme que caractérisaient son opiniâtreté, sa vivacité et sa longue chevelure blanche. Il était en outre le rédacteur du Signal de Leipzig, et, bien innocemment, nous en faisions, avant de le connaître, l'objet de remarques malicieuses. Nous avions beaucoup de sympathie pour notre ami suisse Kintschy, un homme bienveillant et cultivé qui se souvenait volontiers de ses premiers clients : Stallbaum, Herlossohn et Stolle dont les portraits ornaient les vieux murs bruns. Dans cette salle voûtée, on n'avait pas le droit de fumer. [137] Cela m'était très agréable. Le soir, en particulier le samedi, on pouvait nous trouver à la taverne nouvelle de Simmer. On y voyait mon ami Mushacke et mon ami Gersdorff, avec qui j'avais beaucoup à échanger, après qu'il avait fait à Göttingen une expérience comparable à la mienne à Bonn et enduré les mêmes choses. Ces deux amis furent les premiers sur lesquels je dirigeai les pleins feux d'une batterie schopenhauerienne, car je pouvais juger qu'ils seraient réceptifs à de telles visions. Dès lors, nous nous sentîmes profondément unis

dans la magie de ce seul nom. En même temps, nous recherchions activement quels autres esprits nous pourrions prendre dans les mêmes filets. L'un d'eux fut Romundt, originaire de Stade dans le Hanovre, qui valait la peine qu'on le remarque. Comme il était affecté d'une vois criarde et désagréable, les gens commençaient à s'écarter de lui. Il en fut de même pour moi jusqu'à ce que je m'habitue à l'écouter, en faisant abstraction de cette impression auditive. Il se trouvait dans une situation malheureuse. Sa nature douée l'empêchait de se fixer, de quelque côté que ce fût, un but à atteindre. Comme il avait à la fois pour son malheur les caractéristiques d'un chercheur, d'un poète et d'un philosophe, il se consumait dans une éternelle insatisfaction. On comprendra aisément que, dans de telles circonstances, il ait été aussi fasciné par le nom de Schopenhauer, après que je lui en aie dit quelques mots. Mes tentatives de conversion auprès des autres furent un échec complet. Par exemple Wisser, en qui j'avais d'abord cru remarquer un allié potentiel. Il lui manquait principalement le goût de l'approfondissement philosophique et la formation préparatoire nécessaire. Il se distinguait avant tout par son ambition infatigable et toujours active qui, comme elle restait insatisfaite, mettait son être tout entier et en particulier son système nerveux dans un état d'extrême agitation. Il aspirait à faire quelque découverte significative dans son domaine et avait la chance de faire parfois une soi-disant trouvaille, tandis que nous autres ne découvrions que des clopinettes, en dépit de toute notre minutie. Outre cela, on pouvait aimer chez lui son contact avec les enfants et les vieillards. Il trouvait son bonheur dans des relations simples avec les villageois, lesquels avaient pour lui de la considération. Il nous assommait, tantôt avec une nouvelle division du prologue de Jean, tantôt avec des travaux sur Tibulle, et pouvait même devenir méchant quand nous lui disions que ses efforts étaient vains et [138] manquaient de méthode. Espérons que les choses s'amélioreront pour cette nature exaltée, pleine de bonté !

J'utilise cette occasion pour insérer quelques mots sur les autres personnes qui eurent alors des contacts avec moi. Et d'abord Hüffer

qui taquinait et collait en permanence nos deux connaissances Romundt et Wisser et s'attira à la longue l'hostilité de Wisser et l'amitié de Romundt. C'était un homme plein de talents, que la nature avait pourvu d'une grande taille. Il pratiquait avec beaucoup de zèle les beaux-arts, en particulier la musique. Il faisait d'adroites traductions du français et, comme il avait de la fortune, s'imaginait tranquillement emporté par le courant de la vie littéraire. Nous nous crêpions le chignon sur des questions musicales, en particulier nous ne pouvions accorder nos voix et notre bile sur la signification de Wagner. Je dois avouer aujourd'hui que ses jugements sur la musique étaient plus fins et mieux éduqués que les miens. A cette époque, je ne voulais pas le reconnaître, et ses oppositions sans ménagement m'étaient très douloureuses. D'une façon générale, il choquait par son sans-gêne. Un jour que nous étions invités ensemble par la famille Ritschl, il affala sa forte stature sur un fauteuil, et, comme celui-ci craquait sous ce poids inhabituel, il s'écria : « En voilà un qui n'est pas casher ! », une parole que Mme Ritschl, juive convertie, ne pouvait que trouver blessante. Il en fut de même un jour que nous nous trouvions au premier rang d'un théâtre de Leipzig et discutions librement d'une chanteuse qui s'était produite la veille. Nous louions d'autant plus son chant que cela nous permettait de dénigrer son visage étonnamment laid, dont Hüffer fit le portrait bizarre à haute et intelligible voix. Quelle ne fut pas notre honte lorsqu'une dame assise trois pas devant nous se retourna calmement et nous offrit son regard désapprobateur, le regard précisément de ce visage étonnamment laid. Furieux d'avoir blessé quelqu'un gratuitement, nous n'améliorâmes pas notre cas lorsque, une fois la représentation finie, nous envoyâmes un bouquet avec la dédicace suivante : « La rose au rossignol ». Nous payâmes un serviteur qui nous divertit, tandis que nous dînions au jardin italien, en nous décrivant [139] comment il avait assisté à une halte momentanée de la dame concernée.

Depuis le jour où Ritschl avait accueilli favorablement mon papier sur Theognis, nous entretenions des relations plus étroites. Deux fois par semaine, j'allais le retrouver à l'heure de midi et je le trouvais toujours prêt à nouer le dialogue sur un sujet sérieux ou plaisant. En

général, il était assis dans son fauteuil, avec le journal de Cologne qu'il lisait, en plus du journal de Bonn, par fidélité. Sur sa table il y avait toujours, au milieu d'un amas de papiers, un verre de vin rouge. Quand il travaillait, il se servait d'un fauteuil qu'il avait lui-même tapissé. Il ôtait le coussin brodé qu'on lui avait offert et restait cloué sur un maigre tabouret de bois, sans dossier. Il parlait sans retenue. Sa colère contre ses ennemis, son insatisfaction des circonstances présentes, à savoir le délabrement de l'université, les caprices des professeurs, tout cela jaillissait de lui qui témoignait par là d'une nature opposée aux compromis diplomatiques. Il ne s'épargnait pas lui-même et se moquait par exemple de son sens étroit de l'économie qui lui faisait cacher dans des livres des billets de 10, 20, 50 et 100 thalers, pour avoir ensuite la joie de les retrouver. Que le prêt de ses livres l'ait mis pour cette raison dans d'étranges situations, que maint étudiant pauvre se soit montré extrêmement surpris de ce don au point de ne pas savoir comment dire merci, sa femme nous le raconta volontiers, et le père Ritschl ne put que le confirmer avec des mines honteuses. En fait le zèle qu'il mettait à aider les autres était vraiment extraordinaire. Il en résulte que de nombreux jeunes philologues, outre les encouragements dont ils lui sont redevables dans leur domaine scientifique, lui sont aussi personnellement attachés. Il avait une très haute estime, presque excessive, pour sa discipline et, pour cette raison, n'appréciait pas trop que les philologues se mêlent de philosophie. Il cherchait au contraire à ce que ses élèves se rendent le plus tôt possible utiles à leur science. Aussi avait-il quelque peu tendance à surexploiter la veine productrice de chacun. A côté de cela, il était libre de tout credo envers la science. Il n'était pas spécialement heureux des sacrifices inconditionnels et sans appel qu'il consentait à ses résultats.

[140] En la personne de Wilhelm Dindorf[48], je fis la connaissance d'un être complètement différent. Un jour Ritschl me demanda si je serais prêt à entreprendre un travail rémunéré qui était du plus haut intérêt pour la science. Je répondis que je n'avais rien contre si j'y trouvais mon compte et pouvais par là enrichir mes connaissances. Il me confia alors que le P[r] Dindorf préparait un nouvel index des œuvres d'Eschyle et souhaitait en parler avec moi. En fait, pour la

première fois de ma vie, on m'exposait à un grand péril, en me témoignant de la bienveillance. Je me rendis un soir chez Dindorf. Après qu'on eut voulu m'éconduire ne me disant que le professeur n'était pas à la maison, je laissai mon nom et m'apprêtais à partir, quand un homme m'ouvrit et me conduisit dans une pièce de style franconien, un homme d'une courtoisie très formelle, avec une mine de parchemin, une personnalité qui donnait une impression de démodé mais dont les yeux vous scrutaient, tout en semblant immobiles, et vous incitaient à rester sur vos gardes. Nous tâchâmes de nous entendre sur le travail qu'il attendait de moi. Il souhaitait de ma part un spécimen que je lui promis. Au cours des visites suivantes, après qu'il eut pris connaissance de mon opuscule sur Theognis, il me fut extrêmement suspect, car il se répandit en louanges à mon égard, tandis qu'avec une rare impudence ses opinions trahissaient des doutes solides à ce sujet. Par ailleurs, il respirait l'égoïsme mercantile le plus fâcheux. Sa façon de marchander toute amélioration de ses travaux, de se vendre au meilleur prix aux libraires allemands et anglais, son goût pour le poète Simonide dont la mauvaise réputation n'est plus à faire, tout cela finit par m'inquiéter de plus en plus si bien que je me rétractai et laissai tomber toutes ses propositions. Ce faisant, je suivais aussi les conseils de Ritschl qui, à maintes reprises, avait eu à souffrir des prétendues obligeances de Dindorf.

Plus tard, je fis la connaissance de l'ennemi juré de Dindorf, le P[r] Tischendorf de renommée internationale. On me confia certains parchemins de différentes époques puis un palimpseste issu des archives du P[r] Keil, [141] dont je devais estimer la valeur éventuelle dans l'intérêt de sa veuve. J'utilisai cette occasion pour m'introduire chez un homme qui était parvenu à se faire passer pour un représentant spécifique de la science allemande et avait perdu de cette façon sa réputation dans le cercle étroit de savants allemands. Je savais à qui j'avais à faire quand je me rendis chez lui un soir, dans une jolie rue calme et éloignée. Le « conseiller à la cour » était absent et j'aurais été éconduit si je n'avais fait comprendre à son serviteur et à son épouse qu'il pouvait rentrer d'un moment à l'autre. Je gagnai son bureau qui n'avait rien de savant : des enveloppes et des textes bibliques grecs

entassés ici et là. On parle néanmoins d'un casier dans lequel on trouverait les *opera omnia* du grand homme, et d'une armoire gardienne des innombrables décorations et distinctions dont les princes et les académies ont honoré l'heureux chercheur. Quand apparut le petit homme bossu, au visage rougeaud et à la chevelure noire crépue, je lui exposai l'objet de ma requête qu'il traita à juste titre comme de la bagatelle, tout en trahissant deux traits de son caractère. A peine avait-il jeté un coup d'œil sur une feuille datée du XI[e] siècle, possédant un échantillon d'une belle écriture cursive grecque, qu'il affirma, sans en apporter la moindre preuve, qu'il possédait l'ensemble auquel appartenait ce fragment. Comme je lui montrai l'écriture presque entièrement effacée d'une autre feuille où l'œil le plus persévérant n'aurait pu voir rien d'autre que quelques lettres éparses, il déchiffra avec autant de vitesse que de témérité, à un endroit où je ne voyais presque rien, un mot qui n'apparaîtrait que dans l'évangile de Marc et devait apporter la preuve que nous avions à faire à un fragment de cet évangile. Je me réjouis de ce tour de prestidigitateur, comme il devait se réjouir de son côté d'avoir donné un aussi éclatant *specimen ingenii*. Rendu plus confiant, il commença à me montrer un grand nombre de manuscrits superbes, pour m'inciter à suivre un cours de paléographie qu'il avait annoncé. [142] De fait, c'est celui que j'ai suivi avec le plus d'assiduité et d'application quoi qu'il ne m'ait rien apporté sur la méthode et l'exposition. On pouvait hésiter sur le titre qu'il convenait de donner à ce cours : une paléographie ou « souvenirs et expériences de Tischendorf ». Un des points principaux était l'exposition et la mise au jour par Tischendorf des escroqueries de Simonide, dans tous leurs détails jusqu'aux plus malpropres. Même si ses conférences manquaient de principe, elles étaient émaillées de remarques et de considérations du plus haut intérêt pour les amis de la paléographie car, quoi qu'on en dise, il n'y avait personne qui pût comme Tischendorf considérer d'un œil exercé deux cents manuscrits grecs, leur attribuer pour la première fois une date et les étudier dans l'intérêt de la paléographie. En même temps, il possédait tous les échantillons précieux et les documents nécessaires à n'importe quel travail sur la graphie. Il savait en outre exciter notre curiosité en nous signalant des trésors cachés encore

intacts, dont la découverte était en sommeil. Il nous séduisit ainsi avec un précieux papyrus couvert de larges fragments d'Homère, qui se trouvait à Alexandrie entre les mains d'un Anglais qui le remettrait seulement à celui qui se fiancerait avec sa sœur, une femme brune plus trop jeune. Il nous parla encore d'un palimpseste qui se trouvait à Naples et n'avait encore jamais été utilisé. Par son intermédiaire, l'université me permit de consulter des palimpsestes qui n'avaient jamais été lus et, sous une écriture syrienne, laissaient paraître les caractères du XVII[e] siècle. Dans une trentaine de pages sommeillaient les restes d'un Περὶ ὀρθογραφίας[49] écrit par un grammairien grec. Je puis encore ajouter que j'identifiai un fragment de Hésiode de trois mots :

.Ι]. ΜΕΡΟΕΝΤΑ ΜΕΤΕΙΧΕ...[50]
ΜΗΔΕΑ ΩΣ ΗΖΙΟΔΟΣ

En privé, sa tranquille et naïve vanité vouait Tischendorf à d'inépuisables éclats. Il était fier avant tout que Cobet, grand pourfendeur d'Allemands, eût trouvé du plaisir à le lire. Il aurait dit : « Les philologues allemands ne comprennent rien à rien, [143] toi seul es un sacré type. » Du jour où Hermann attendit quelque chose de lui, Cobet ne lui répondit plus. Quant à moi, Tischendorf m'adressa des lettres pleines d'affection. Dans ce genre, il parlait beaucoup de ses amis, tout en sachant à l'occasion se moquer de leur ignorance dans le domaine de la paléographie. Si la vanité de Tischendorf avait quelque chose de blessant et de nauséabond, on se rendait compte pourtant au bout de deux minutes passées avec lui, qu'on se trouvait là devant un problème psychologique. Le portrait de cet homme comportait de nombreux traits disparates. Extérieurement, il se montrait intelligent et habile, diplomate et adroit, enthousiaste, frivole. Il était perspicace dans son domaine, pointilleux dans ses publications, d'un orgueil naïf et démesuré. Il était avare, courtisan et marchandait avec les libraires. Voilà au menu quelles étaient ses qualités propres. Le portrait est coloré. En tout cas, c'était une ψυχη ποικιλη[51].

Durant le deuxième hiver que je passai à Leipzig, je m'occupai intensivement d'études paléographiques. Grâce à Ristchl, j'avais un accès presque sans limite aux trésors manuscrits de la bibliothèque de

Leipzig où je profitai pour le mieux de l'obligeance du bibliothécaire. Dans la grande salle de cet édifice, je restais assis pendant des heures l'après-midi, à une longue table verte, avec devant moi un manuscrit latin de Terence, de Statius ou d'Orosius. Je n'étais pas moins attiré par les énigmes d'Aldhelmus dont je découvris de nombreuses variantes très précieuses. Dans un codex d'Orosius[52] datant du XI^e siècle, je découvris une sorte de registre de mots qui y était accroché. Il appartenait au même siècle et comportait ici et là des mots allemands épars, comme par exemple : steofvater, frosco snebal, rocchen (colo), etc. Dans la masse très riche des impressions les plus anciennes, je tombai sur un Walter Burley, que les registres bibliographiques ne mentionnaient pas : le *De vita philosophorum* de Walter Burley[53], à la bibliothèque de la cour de Leipzig, rangé sous la cote HL$\varphi^{\alpha\alpha 22}$, sans nom d'auteur et sans date. Sept pages de registre sur deux colonnes. Cinquante pages de texte, sur deux colonnes avec à la droite de chacune, une colonne en écriture gothique.

Le filigrane suivant :

[144] C'est ici le lieu de remercier aussi les agents de la bibliothèque municipale pour les prévenances qu'ils ont toujours eues à mon égard. Leur comportement était digne de cette politesse saxonne et de cette obligeance qui sont célèbres, sans en avoir les mauvais côtés. Ces hommes excellents, me consacrant leur temps et leurs efforts, accédaient à tous mes désirs de livres. Ils n'ont jamais donné le moindre signe de mauvaise humeur devant la fréquence de mes apparitions et mes trop nombreuses exigences. Je peux nommer avec une reconnaissance particulière le P^r Pückert.

Pour le compte de notre association philologique, j'ai prononcé quatre conférences importantes.

La dernière rédaction de l'œuvre de Theognis
Les sources biographiques du lexique de Suidas[54]
Les Πίναχες des écrits aristotéliciens[55]
Le combat des aèdes dans l'île d'Eubée

Ces thèmes renvoient à peu près aux directions principales de mes études. Là-dessus, je dois ajouter que j'ai construit, en arrière-fond, la critique des sources de Diogène Laerte[57]. Depuis le début de mes études, j'étais attiré par ce travail. Dès mon premier semestre à Leipzig, je récoltai de nombreuses choses concernant ce sujet. J'en parlai aussi à Ritschl, à maintes reprises. Et finalement, il arriva un jour qu'il me demanda d'un air très mystérieux si j'étais prêt à entreprendre une recherche sur les sources de Laerte, à supposer que j'y sois incité par quelque stimulation. Je me torturai longtemps pour comprendre ces paroles, jusqu'au moment où elles s'éclairèrent. Sa question avait pour objet le prochain prix de dissertation sur thèmes, attribué par l'université. Le matin où fut publiée la liste des thèmes, je me précipitai chez Kintschy et m'emparai tout excité des *Nouvelles* de Leipzig. Mes yeux tombèrent aussitôt sur les mots tant désirés : *De fontibus Diogénis Laertii.* Dans les temps qui suivirent, les problèmes se rapportant à ce thème me préoccupèrent jour et nuit. Les combinaisons succédaient aux combinaisons et ce n'est qu'aux vacances de Noël, alors que je faisais le bilan des résultats acquis, que la lumière jaillit. Je découvris qu'il y avait un lien certain entre le Suidas et les questions de Laerte. [145] Le soir où je fis cette découverte, je m'émerveillai de la circonstance heureuse qui m'avait fait chercher, comme poussé par un sûr instinct, les sources du Suidas puis celles de Laerte et me faisait trouver le fil conducteur commun aux deux questions. Autant avec cette combinaison, je progressais rapidement et de jour en jour, autant la mise au point de mes résultats m'était difficile. Mais le temps me pressait terriblement. Pourtant je passai l'été à me divertir, en compagnie de mon ami Rohde. Puis de nouveaux intérêts commencèrent à me tourmenter et exiger de moi une continuelle réflexion. En particulier, la question homérique vers laquelle ma dernière conférence à l'association me fit cingler à pleines voiles. Finalement, comme je n'avais plus

de temps à perdre, je me remis au travail sur Laerte et j'écrivis aussi simplement et modestement mes résultats. Vint enfin le dernier jour de juin que je redoutais. Je mis un coup de collier avec toute l'énergie dont j'étais capable, et réussis à tout terminer vers dix heures. Je me rendis alors, manuscrit en main, chez Rohde, par une nuit sombre et pluvieuse. Mon ami m'attendait avec une bouteille de vin et des verres pour me réconforter.

Dans une lettre qu'il m'a adressée, Rohde[5b] a utilisé l'image suivante. Selon lui, au cours du semestre précédent, nous nous serions assis sur un tabouret isolant. Ceci est entièrement juste mais je ne m'en aperçus qu'une fois le trimestre écoulé. Sans le faire vraiment exprès, mais conduits par un instinct très sûr, nous passions la plus grande partie de la journée ensemble. On ne peut pas dire, au sens étroit du terme, que nous ayons beaucoup travaillé et pourtant nous nous comptions chaque jour perdu pour le gain final. C'était la première fois que je nouais des liens d'amitié dont l'arrière-fond était éthico-philosophique. En général, cela advient à des gens qui suivent le même chemin dans le cours de leurs études. En ce qui nous concerne, nos domaines scientifiques étaient assez éloignés l'un de l'autre mais nous nous retrouvions dans la dérision et la moquerie dont nous faisions preuve à l'encontre des tics des philologues et de leur vanité. Il n'était pas rare que nous nous crépions le chignon, car il y avait une foule de sujets sur lesquels nous n'étions pas d'accord. Mais dès que nous approfondissions la discussion, [146] nos divergences d'opinion s'estompaient au profit d'un plein et paisible accord. Pourtant, n'est-ce pas pour de nombreux jeunes gens l'objet douloureux de maintes désillusions ? Aujourd'hui, c'est avec plaisir que je pense à cette époque et que j'évoque les nuits passées à la société de tir, les heures de détente que nous nous accordions dans un coin tranquille et dont nous profitions en artistes, débarrassés des bousculades et des contraintes de la vie matérielle et libres pour une pure contemplation. Je me rends compte que j'ai décrit ces deux années passées à Leipzig, sans suivre de plan précis, et que les personnes et les semestres se chevauchent. Pour ma propre orientation, je noterai ici, sous forme de registre, les points marquants de chaque semestre.

Semestre I - du 1er octobre 1865 à Pâques 1866

Hiver. Installation chez Rohn, au n° 4 de la Blumengasse, dans le jardin.

Découverte de Schopenhauer.

Composition du « Kyrie ».

Le « *Livre des considérations* ».

Fondation de l'association.

Conférence sur Theognis.

Fait la connaissance de Ritschl.

Fréquentation de Mushacke, V. Gersdorff.

Le cousin Schenkel.

Association de Riedel : La passion selon saint Jean, la grand-messe.

Th. V. Arnold. Les matinées musicales de l'avenir.

Le roi de Saxe à Leipzig.

Beuveries avec les étudiants de Leipzig.

Vacances de Pâques laborieuses.

[147] *Semestre II - de Pâques 1866 à octobre 1866*

Eté — Installation chez Riedig, au n° 7 de l'Elisenstrasse, au rez-de-chaussée.

Agitation politique.

Contestation de Bismarck à Leipzig.

La guerre allemande.

Entrée des prussiens à Leipzig.

Retournement de la situation politique.

Conférence sur les sources du Suidas.

Mise au point du Theognis pour le « Reinische Muséum », pendant la semaine de Sadowa.

Hedwig Raabe à Leipzig.

Fréquentation de Romundt, Windisch, Roscher, Hüffer, Kleinpaul.

Partie de canotage.

Proposition de Dindorf.
Vacances à Mösen, pour fuir le choléra.
Etudes lexicales.
Recherche d'un système des interférences sur les tragiques grecs.

Semestre III

Début du *De fontibus Laertii.*
A Noël, découverte des résultats.
Traité sur les Πίναχες aristotéliciens.
Comparaison des index à la bibliothèque de la cour.
Fait la connaissance de Tischendorf.
Président de l'association philologique.
Membre de la société de philologie.

Semestre IV - De Pâques 1867 à l'automne 1867

Eté — Installation au n° 59 de la Weststrasse.
Nuits à la société de tir.
Fréquentation de Rohde et Kleinpaul.
[148] Achèvement du travail sur Laerte.
Conférence sur le combat des aèdes dans l'île d'Eubée.
Soirée de conjectures chez Simmer.
Heures d'équitation avec Rohde chez Bieler.
Ultimes beuveries.
La belle Hélène d'Offenbach.
Les dernières semaines, j'ai habité dans les jardins italiens, un étage au-dessus de Rohde.
Dernière invitation des amis chez nous.
Fin des études.
Joies de la nature. « Nirvâna. »
Fait mes adieux à Ritschl.
Voyage dans la forêt bavaroise avec Rohde.

Semestre V - du 5 octobre 1867 à Pâques 1868

Fêtes de la philologie à Halle.
Voyage à Berlin.
Vie de soldat.
Etude de Démocrite.
Mon travail sur Laerte a été primé.
Plans et projets. Histoire des études littéraires.
De Homero Hesiodoque aequalibus. Mise au point de ma conférence sur Schopenhauer comme écrivain[59].

DE L'ANNÉE 1868/1869

Ce que je redoute, ce n'est pas la forme épouvantable qui se tient derrière une chaise mais sa voix : ce ne sont pas les mots mais le ton affreusement inarticulé, inhumain de cette forme. Si encore elle parlait comme parlent les hommes.

Une chaîne d'événements, d'efforts, où l'on croit trouver les hasards du destin extérieur ou ses caprices baroques, [149] apparaît plus tard comme une voie découverte à tâtons par la main sûre de l'instinct.

Pforta. La contrainte uniformisante dans le partage du temps.

Réaction dans la négligence manifeste de certains domaines dans les études artistiques.

La sobriété propre à la philologie et ses contraintes auraient pu me dégoûter mais l'image d'une personnalité que stimule un intérêt universel et qui rend vie à sa discipline philologique constituait pour moi une pierre de touche solide. Corssen, en ennemi naturel du philistinisme, déployant pourtant une activité scientifique extrêmement solide.

L'image qu'on se fait d'un métier dépend en général de la personnalité des professeurs les plus proches.

C'est une gravité philosophique indéniable qui m'a préservé du gaspillage de mes talents dans de multiples directions. Une gravité qui, comme face à la vérité nue, n'était jamais satisfaite. C'est aussi l'intrépidité, oui l'attachement aux conséquences dures et mauvaises. Le sentiment de ne pas accéder au fondement de l'universalité me précipita dans les bras de la science rigoureuse.

Puis le désir de trouver son salut dans le port de l'objectivité, d'échapper à la valse sentimentale des différentes inclinations artistiques. On est honnête avec soi-même par honte ou par orgueil.

Il m'a toujours semblé digne d'intérêt d'examiner par quelles voies individuelles quelqu'un pouvait en venir aujourd'hui à étudier la philologie classique. C'est une chose connue que d'autres sciences, dans l'éclat florissant de leur jeunesse et la stupeur de leur puissance créatrice, auraient davantage le droit de mobiliser les forces nouvelles de jeunes talents ambitieux que notre philologie qui progresse encore d'un pas vigoureux mais trahit ici et là les traits fanés de sa vieillesse. Je ne parle pas des êtres que le seul souci de leur gagne-pain précipite dans cette voie et aussi de ceux que dressent les professeurs de philologie pour qu'il exercent un jour sans résistance le même métier. Il y en a beaucoup qu'attire [150] une authentique vocation pédagogique. Pour ceux-là aussi, la science n'est rien d'autre qu'un outil efficace et non le but le plus grave de leur existence où convergent tous leurs désirs. Il existe une petite communauté qui trouve son plaisir artistique dans les formes de la Grèce antique et une autre, plus étroite encore, pour laquelle les penseurs de l'Antiquité n'ont pas été jusqu'au bout de leur pensée et n'ont pas été pensés à fond. En ce qui me concerne, je n'ai aucun droit à me ranger exclusivement dans l'une ou l'autre de ces catégories. Car le chemin qui m'a conduit à la philologie se trouve à égale distance de l'intelligence pratique, du vil égoïsme et de la route qu'éclaire le flambeau d'une passion pour l'Antiquité. Il m'est difficile de l'avouer mais c'est honnête.

Peut-être n'appartiens-je pas du tout au nombre des vrais philologues, de ceux à qui la nature a gravé sur le front : « Voici un philologue. » Peut-être ne suis-je pas de ceux qui suivent sans interruption,

avec une naïveté d'enfant, la voie qu'on leur a tracée. Il arrive que l'on croise, ici et là, de tels demi-dieux de la philologie. On remarque alors quelle différence fondamentale existe entre tout ce que créent l'instinct et la puissance de la nature[60] et ce que produisent la culture, la réflexion et peut-être même la résignation.

Je ne veux pas dire que je me compte uniquement au nombre des philologues par résignation mais, quand je jette un regard en arrière et que j'observe mon passage de l'art à la philosophie, de la philosophie à la science, et de celle-ci à des domaines encore plus restreints, cela ressemble tout de même à un renoncement délibéré.

Je devrais me dire qu'à vingt-quatre ans un homme a déjà derrière lui la partie la plus importante de sa vie, même si c'est seulement plus tard qu'il met au jour les raisons qui la rendent digne d'être vécue. Jusqu'à cet âge environ, la jeune âme extrait, de tous les événements et de toutes les expériences que lui apporte la vie ou la pensée, des types fondamentaux. Ces types forment alors un monde dont elle ne sortira plus jamais. Lorsque plus tard nous perdons ce regard qui idéalise, nous sommes déjà sous l'empire de ce monde archétypal qui nous revient comme le testament de notre jeunesse.

Une autre question est de savoir si nous serons capables, une fois atteinte la limite d'âge...

[151] A moi qui ai dépassé la limite d'âge, il est permis...

On me laissa pour l'essentiel le soin de mon éducation. Mon père un pasteur protestant de Thuringe mourut très tôt. Il me manqua la conduite rigoureuse et supérieure d'une intelligence virile. Lorsque enfant j'entrai à l'école de Pforta, je ne connus qu'un succédané d'éducation paternelle, la discipline uniformisante d'un règlement scolaire. Mais cette contrainte presque militaire qui, comme elle devait agir sur la masse, traitait l'individu avec froideur et superficiellement, eut pour effet de me replier sur moi-même. Je préservai de cette loi uniforme mes goûts et mes aspirations, je vouai en cachette un culte à certains arts. A la recherche fervente d'une jouissance et d'un savoir universel, je m'efforçai de briser le carcan légal du partage et de l'utilisation du temps imposés[61]. Les circonstances extérieures ne s'y prêtèrent pas,

sans quoi je me serais risqué à devenir musicien. De fait, dès ma neuvième année je ressentis pour la musique une attirance plus forte que tout. Dans cet état heureux qui consiste à n'avoir pas encore éprouvé la limite de ses talents et à croire accessible tout ce qu'on aime, j'ai écrit d'innombrables compositions et je suis devenu, dans la connaissance de la théorie musicale, un peu plus qu'un amateur. C'est seulement dans les derniers temps de ma scolarité à Pforta que, me connaissant davantage, je laissai tomber tous mes plans de carrière artistique. La place fut libre pour la philologie.

Je souhaitais précisément opposer un contrepoids à mes inclinations changeantes et inquiètes, trouver une science qui exigerait de moi de la prudence, une froideur logique, un travail régulier et dont les résultats m'iraient droit au cœur. C'est tout cela que je croyais trouver dans la philologie. Les conditions nécessaires à ces études faisaient partie du bagage d'un élève de Pforta. On nous imposait dans cette institution quelques exercices philologiques spécifiques, par exemple le commentaire critique des chœurs dans les tragédies de Sophocle et d'Eschyle. C'est d'ailleurs une des priorités à Pforta [152] que d'être profitable aux futurs philologues, au point que, même parmi les élèves, il est de bon ton de faire une lecture intense et diversifiée des écrivains grecs et romains. Il reste que j'eus la chance d'avoir en philologie des professeurs excellents dont la personnalité influença favorablement mon jugement sur leur science. Si j'avais eu des professeurs tels qu'on en trouvait alors dans les lycées, des pinailleurs au cœur étroit et au sangfroid qui ne connaissaient de leur science qu'une poussière d'érudition, j'aurais rejeté loin de moi l'idée d'appartenir à une science servie par de tels trafiquants. Mais j'eus sous les yeux des philologues comme Steinhardt, Keil, Corssen, Peter, Männer, des hommes au regards vif et au caractère libre qui parfois m'offrirent en plus leur affection. Le hasard voulut qu'à la fin de ma scolarité à Pforta, je m'occupai pour mon propre compte de deux travaux de philologie. Dans l'un je cherchai à exposer la légende du roi ostrogoth Ermanarich et son désespoir, d'après les sources (Jordanes, Edda, etc.). Dans l'autre, je montrai une forme particulière de tyrannie, celle des tyrans de Mégare. Il est de coutume à Pforta de laisser à

son départ quelque témoignage écrit. C'est à cela qu'était destiné le deuxième travail qui prit entre mes mains la forme d'un portrait de Theognis de Mégare.

Après avoir dit adieu à l'école de Pforta, comme à une institutrice sévère mais utile, au terme de six années d'études, je me rendis à Bonn. Arrivé à l'université, j'eus les mêmes surprises qu'un prince écolier auquel on a enseigné beaucoup de choses et qu'on a pourtant bien mal éduqué. Il s'est fait une foule d'opinions et il lui manque le talent de les exprimer. Il n'a pas encore éprouvé l'influence formatrice des femmes. Il croit connaître la vie d'après les livres et les traditions et, pourtant, tout lui est étranger et désagréable. C'est ce qui m'arriva à Bonn. Les moyens que j'employai pour supprimer ces inconvénients ne furent pas toujours bien choisis. Ils firent de moi un être d'humeur chagrine, d'une fréquentation difficile et me couvrirent de dettes.

[153] Fils d'un pasteur de village, je naquis le 15 octobre 1844, dans le village de Röcken non loin de Merseburg, et c'est là que je passai les quatre premières années de ma vie. Mais lorsque la mort inattendue de mon père nous contraignit de quitter notre patrie, j'allai vivre à Naumburg, ville sur laquelle s'était porté le choix de notre mère. C'est ici que, dans un institut privé, je fus préparé à entrer au lycée de la ville, auquel je n'appartins plus tard que très peu de temps. En effet, l'occasion se présenta d'être reçu au collège de Pforta, non loin de là. Les conditions de l'étude de la philologie faisaient partie du bagage qu'on nous donnait à Pforta. On nous imposait quelques exercices philologiques spécifiques, par exemple le commentaire critique des chœurs dans les tragédies de Sophocle et d'Eschyle. Une des caractéristiques de Pforta était d'ailleurs qu'il était de bon ton de faire une lecture intensive et diversifiée des écrivains grecs et romains. Il reste que j'eus la chance d'avoir en philologie des professeurs excellents, des hommes comme Steinhardt, Corssen, Koberstein, Keil, Peter qui parfois m'offrirent en plus leur amitié.

Après avoir dit adieu à l'école de Pforta, comme à une institutrice sévère mais utile, au terme de six années d'études, je me rendis à

Bonn. Un moment, mon travail à l'université se porta vers la critique des Evangiles du point de vue de la philologie et la recherche des sources de l'Ancien Testament. Outre ces excursions dans la théologie, je participai aussi aux séminaires de philologie et d'archéologie. Je vénérais de loin la personnalité de Friedrich Ritschl. Aussi trouvais-je tout naturel de quitter Bonn en même temps que lui et de choisir Leipzig comme nouvelle patrie académique.

Je m'y sentis très bien. En premier lieu, je trouvai quelques camarades, auxquels je me liai, en fondant une association philologique. J'ai tenu dans son cadre cinq conférences dont je puis énumérer les titres : *La dernière rédaction de l'œuvre de Theognis, Les sources biographiques du lexique de Suidas, Les répertoires des écrits d'Aristote, La contemporanéité de Homère et de Hésiode, Le cynique Ménippe et les satires de Varron.* [154] A l'instigation de Ritschl, j'envoyai ensuite plusieurs essais au Reinische Muséum : *Sur l'histoire du recueil de sentences de Théognis, Le chant des Danaïdes de Simonide, De Laertii Diogenis fontibus.* Pendant l'année 1866, je me mis en devoir de concourir pour un prix proposé par la faculté de philosophie. J'appris à Naumburg la nouvelle de mon succès. Pendant l'été 1867, je quittai l'université, car entre-temps j'avais été jugé apte pour le service militaire. En tant qu'artilleur dans la cavalerie, j'eus beaucoup à travailler et à apprendre. Mais, en raison d'une mauvaise chute je tombai gravement malade, ce qui eut au moins l'avantage de me ramener à mes études plus tôt que ne le prévoyait le règlement militaire. En 1868, je quittai Naumburg complètement guéri, pour me préparer à passer mon doctorat et à recevoir l'habilitation. Mon intention était d'obtenir les deux documents en même temps. Mais, selon le règlement académique en vigueur il ne m'était pas permis d'obtenir l'habilitation avant Pâques 1869.

Friedrich Wilhelm Nietzsche.

Notes

1. Le village de Röcken se trouve dans cette région de la Thuringe qui fut détachée du royaume de Saxe en 1815 et rattachée à la Prusse.

2. Il s'agit d'une part de la victoire de Gustave II Adolphe, roi de Suède (1611-1632) contre Wallenstein en 1632, d'autre part de la victoire de Napoléon sur les Russes et les Prussiens, le 2 mai 1813.

3. Il est significatif de voir à quel point, dans toutes les pages de ce journal, les lieux sont identifiés par les hommes illustres qui y ont attaché leur nom, qu'ils y soient nés ou en aient fait leur patrie. Chaque fois qu'il le peut, Nietzsche ne manque pas de rappeler leur passage, comme si leurs traces servaient de guide dans les villes. (Cf. plus loin le récit de la visite de Leipzig.)

Cette fascination pour les grands hommes sera encore renforcée par la lecture d'Emerson, dont c'est un thème majeur (cf. *Les représentants de l'humanité* et surtout l'essai *Destin*, que Nietzsche connaissait bien).

Dans le cas présent, il s'agit de Seume (1763-1810), écrivain mineur qui, après une jeunesse mouvementée, entreprit des études de droit et de philosophie à Leipzig (1787), obtint une charge d'officier en Russie et passa sa vie en voyages à Syracuse, en Russie, en Finlande et en Suède. Il est surtout connu pour son *Voyage à Syracuse* (3 vol., 1803).

4. Nietzsche fait allusion aux révolutions qui secouèrent l'Europe de février à mai-juin 1848.

5. Dans le premier volume de la biographie de Nietzsche, sa sœur Elisabeth falsifia ce texte, cherchant à faire accroire la thèse selon laquelle leur père serait décédé d'une chute dans l'escalier. Elle craignait qu'il ne fût fait un rapprochement entre la maladie de son frère et celle de son père, et que l'idée d'un mal héréditaire ne fût

accréditée. Il est vrai que celle-ci est sans fondement, mais, pour autant, la cause de la mort du père ne fait aucun doute. Outre le témoignage des notes autobiographiques de Nietzsche, rétablies dans leur intégrité, le ramollissement cérébral est confirmé par plusieurs récits contemporains, dont celui de la mère de Nietzsche qui fait état de crises de nerf fréquentes avant la maladie, et celui du supérieur hiérachique de Ludwig Nietzsche, le surintendant Wilke, qui parle d'une paralysie nerveuse et d'une affection cérébrale ayant précédé cette phase finale.

6. Il s'agit du mari de Friederike Nietzsche (1793-1873), sœur aînée de Ludwig Nietzsche (née du premier mariage de son père). Il était secrétaire du tribunal de district de Naumburg.

7. Le parti pris de Nietzsche en faveur des Russes dans la guerre de Crimée est conforme à la position qui fut celle de la Prusse pendant le conflit. On sait que contrairement aux vœux de l'Autriche qui conclut un traité d'alliance avec la France et l'Angleterre, la Prusse refusa de mobiliser ses troupes et obligea l'Autriche à renoncer à son intervention. Dans la famille de Nietzsche, dévouée à la monarchie prussienne, il était donc naturel de prendre fait et cause en faveur de la Russie.

8. La famille de Nietzsche (notamment ses grands-parents) est si présente dans les pages de ce journal, et souvent de façon très allusive, qu'il est utile de resituer dans sa nombreuse parenté tous les oncles et tantes qui sont mentionnés.

Le grand-père paternel de Nietzsche, Friedrich August Ludwig (1756-1826), pasteur à Wollmirstedt, puis surintendant à Eilenburg, fut marié deux fois et eut douze enfants, neuf d'un premier lit et trois de son second mariage avec Erdmuthe Krause (1778-1856) : Rosalie (1811-1867), Karl Ludwig (10 octobre 1813 - 30 juillet 1849), le père de Friedrich Nietzsche, marié à Franziska Oehler (2 février 1826 - 20 avril 1897), et Augusta (décédée le 2 août 1855).

Le grand-père maternel de Nietzsche, David Ernst Oehler (1787-1859), était pasteur du village de Poblès, près de Weissenfels, marié à Johanne Elisabeth Wilhelmine Hahn (1794-1876), il eut onze enfants : Adele (1813-1853), Cecilie (1818-1870), Sidonie (1819-1860), Detlev (1821-?), Feodor (1823-1888), Franziska, la mère de Nietzsche, Theobald (1828-1881), Adalbert (1830-1902), Edmund (1832-1891), pasteur à Gorensen (l'oncle le plus proche de Nietzsche), Ida (1833-?) et Oscar (1839-1901).

9. Le thème de l'amitié occupe dans ce volume une place considérable. Gustav Krug et Wilhelm Pinder sont pendant toutes les années d'enfance et d'adolescence les confidents privilégiés des ambitions littéraires, mais aussi des inquiétudes de Nietzsche. Ils étaient tous les deux les petits-fils de « Mme la conseillère Pinder », l'une des femmes les plus influentes et les plus en vue de la ville, elle-même amie d'enfance de la grand-mère de Nietzsche. Par eux, Nietzsche se trouvait donc en relation directe avec les notabilités les plus importantes de Naumburg. Le portrait que Nietzsche dresse de ces amis témoigne de la fascination que leur famille commune et le milieu dans lequel ils évoluaient exerça sur lui. Dès les années universitaires, cette amitié se distendra : Gustav Krug et Wilhelm Pinder suivront la voie tracée par leur père, une voie pour laquelle Nietzsche manifestera une réserve croissante. Il en restera seulement le souvenir de la Germanie et de ses multiples défis créatifs.

10. La ville de Naumburg était entourée de remparts et d'un fossé profond, que cinq ponts-levis qu'on relevait la nuit permettaient de franchir dans la journée.

11. Lorsqu'on sait les jugements plutôt élogieux que Nietzsche portera plus tard sur Napoléon (cf., par exemple, *Fragments posthumes*, printemps 1884, 25 (110), Gallimard, t. X, p. 52), ces remarques ironiques sont assez significatives. Elles sont le reflet d'une époque et d'un milieu (ce qu'on pouvait dire de Napoléon pour montrer qu'on a de l'esprit). Elles appartiennent à cette série de jugements dont Nietzsche n'aura de cesse de se défaire.

12. Sur les premières œuvres musicales de Nietzsche, nous renvoyons à l'ouvrage de référence suivant : Curt Paul Janz : *Friedrich Nietzsche. Der musikalische Nachlass* (Bâle et Kassel, Bärenreiter, 1976). Selon cet ouvrage, il faudrait distinguer deux périodes dans la production musicale de Nietzsche, entre 1859 et les dernières pages de ce volume. Jusqu'en 1861, la quasi-totalité des compositions musicales de Nietzsche consiste en œuvres à caractère religieux. La plus importante d'entre elles est un oratorio de Noël auquel il consacre par ailleurs un véritable essai, sous la forme d'une longue lettre adressée à ses amis le 14 janvier 1861. De cette passion pour la musique sacrée, le court essai sur la musique intégré dans ce volume témoigne amplement. A partir des années 1861-1862, Nietzsche semble se détourner de toute thématique religieuse. L'année 1862 est aussi celle où il rédige l'essai *Fatum et histoire.*

13. L'enseignement secondaire allemand comporte neuf classes qui vont de la sixième à la première supérieure. A partir de la troisième, toutes les classes sont dédoublées en classe inférieure et classe supérieure. On obtient ainsi la série suivante : sixième, cinquième, quatrième, troisième inférieure, troisième supérieure, seconde inférieure, seconde supérieure, première inférieure, première supérieure. L'enseignement à Pforta débutait avec la classe de troisième inférieure. Dans le cas présent, il s'agit de la cinquième.

14. Ce court essai sur la musique est à rapprocher de la lettre que Nietzsche adresse à Gustav Krug et Wilhelm Pinder, de Pforta, le 14 janvier 1861. Elle traite de l'oratorio est constitue la meilleure preuve de la préférence durable de Nietzsche (trois années séparent les deux textes) pour la musique sacrée. Nietzsche y affirme en effet, contre l'avis de Gustav Krug (qui, le premier, fera connaître à ses amis la musique de Wagner), la prééminence de l'oratorio sur l'opéra. Comme dans l'essai sur la musique, il déplore que désormais la musique sacrée soit souvent mêlée d'éléments profanes (notamment dans les récitatifs), et lui impose cette exigence : « L'oratorio doit être strictement religieux et capable d'élever l'âme. » Il doit « porter en toutes ses parties la marque évidente du sacré, du divin ». (Lettre 203, p. 157.)

15. On appelle porte du Ciel le lieu que j'habite à présent. Situé dans une région agréable et entourée de montagnes, remarquable à bien des égards, je l'ai aimé dans mon enfance. Mais les temps changent. Ce que je désirais est devenu réalité et, dans cette région que je connaissais seulement par son aspect, s'écoule lentement ma seizième année.

16. Il s'agit des préliminaires de Villafranca qui accompagnèrent l'armistice signé le 8 juillet 1859 entre Napoléon III et l'empereur d'Autriche François-Joseph, après la campagne d'Italie et les victoires franco-sardes de Magenta et Solferino. Ils préparaient le traité de paix de Zürich et prévoyaient la formation d'une confédération ita-

lienne sous la présidence honoraire du pape. Il est interessant de noter que sur le plan des relations internationales, l'enfance et l'adolescence de Nietzsche furent rythmées par les aventures du Second Empire.

17. Almrich est le nom que les élèves de Pforta donnaient au village d'Altenburg, situé à mi-chemin entre Naumburg et le collège. Les élèves originaires de Naumburg pouvaient y rencontrer leur famille, à l'occasion des visites du dimanche. Son journal témoigne de l'importance que Nietzsche y accordait.

18. Les chambrées à Pforta étaient de douze à seize élèves qui disposaient de trois à quatre tables de travail. Autour de chaque table étaient réunis un élève de première, un élève de seconde et deux élèves de troisième. Le plus agé était chargé de faire travailler les trois autres, de leur faire apprendre leurs leçons et préparer leurs exercices. Ils avaient coutume de l'appeler leur mentor.

19. Gloire à toi, Trinité
Déité une et égale
Et avant tous les siècles
Et maintenant et à jamais.

20. Ludwig Rellstab (1799-1860). Critique musical et compositeur, lié à Weber, Tieck, Jean-Paul, Goethe, Arndt et Beethoven. Auteur d'un roman historique : *Der Wildschütz* et de nombreux écrits sur la musique. Une édition complète de ses œuvres en 20 volumes parut entre 1843 et 1848.

21. Franz von Gaudy (1800-1840). Officier prussien d'origine écossaise, il est l'auteur de poèmes écrits en l'honneur de Napoléon, de nouvelles et de récits de voyage en Italie. Nietzsche fait part à Wilhelm Pinder dans une lettre écrite de Pforta (début avril 1869) de son souhait d'obtenir pour Noël son ouvrage le plus connu : *Les expéditions romaines* (*Mein Römerzug* , Berlin, 1836).

22. Dans les conférences *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, Nietzsche déplorera qu'on accorde aussi peu d'importance à l'école et au collège à une bonne maîtrise écrite de la langue, au moyen d'exercices rigoureux. Il y verra la raison principale du divorce entre les institutions d'enseignement et ce qui devrait être leur fonction : le progrès de la culture.

23. Ce sont de telles pages, au rythme extrêmement travaillé, qui nous font écrire de ce volume qu'il se présente comme un véritable laboratoire du style de Nietzsche.

24. Cet intéressant récit de la commémoration du centenaire de Schiller est d'autant plus significatif qu'on le compare avec les jugements sévères que Nietzsche portera quelques années plus tard, notamment dans les conférences *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement* et dans les *Considérations inactuelles* sur ce type de célébrations. Autant le ton est encore enthousiaste dans ce texte de jeunesse, autant il dénoncera alors l'hypocrisie avec laquelle une institution, une ville ou un pays rendent hommage à celui ou ceux qu'en leur temps ils ont souvent ignoré et parfois brisé : la récupération et le gauchissement de la révolte au profit d'un conservatisme bien installé est une des ruses les plus habiles du philistinisme.

25. Cet épilogue de Goethe est un texte que Nietzsche cite souvent. Il sert toujours à désigner la résistance que rencontre tout créateur de génie dans la société de son temps, « la résistance du monde stupide ». Ainsi dans la quatrième des conférences *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement* : « Pour tous, vous avez été jusqu'à

maintenant "la résistance du monde stupide", comme Goethe dans son épilogue à *La Cloche* l'appelle par son nom, pour tous vous avez été les imbéciles renfrognés ou les envieux au cœur étroit ou les égoïstes méchants. C'est malgré vous qu'ils ont créé leurs œuvres, c'est contre vous qu'ils ont dirigé leurs attaques, c'est grace à vous qu'ils sont morts trop tôt, leur tâche inachevée, brisés et assourdis par les combats » (trad. Jean-Louis Backes, Paris, Gallimard, 1975, p. 140).

26. Il s'agit d'une citation des *Amours* d'Ovide (II, 6, 14) : « Et jusqu'à la fin demeure, longue et tenace, la foi. » On trouvera une autre traduction de ce long poème dans l'édition francaise de la correspondance de Nietzsche (Gallimard, t. I, lettre 132, p. 113). Le destinataire de cette lettre poème n'est pas connu.

27. Le nom de Hölderlin traverse toute l'œuvre de Nietzsche, comme s'il pressentait à l'avance dans son œuvre et sa vie un destin similaire. Outre les textes qu'on trouvera cités dans la postface et qui appartiennent plutôt aux premières œuvres de Nietzsche, il est encore très présent dans les textes posthumes des dernières années. C'est ainsi que dans les fragments posthumes de l'année 1888, il rejoint encore une fois celui de Kleist dans le commun miroir du jugement de Goethe : « On remarquera que dans leurs aversions, les natures délicates *grossissent* et que, dans les leurs, les fortes natures *s'amenuisent*, s'attendrissent, deviennent maladives — par exemple Goethe envers Kleist, envers Hölderlin » (Gallimard, t. XIV, p. 214).

Mais c'est surtout dans la mise au jour des rapports complexes de l'apollinien et du dyonisiaque, ainsi que le rappelait Heidegger dans son cours sur Nietzsche, que la parenté des deux penseurs est le plus manifeste. Elle n'apparait nulle part plus clairement que dans un fragment posthume de 1888, dans lequel Nietzsche revient sur la signification de *La naissance de la tragédie*, en parlant de lui à la troisième personne : « Au fond, Nietzsche n'a rien tenté d'autre que de deviner pourquoi précisément l'apollinisme grec devait nécessairement naître du soubassement dionysien : (pourquoi) le grec dionysien avait besoin de devenir appolinien, c'est-à-dire de briser sa "volonté" de monstrueux, de multiple, de hasardeux et de bouleversant contre une "volonté" de mesure, de simplicité, d'intégration harmonieuse dans une règle et une conception. Le démesuré, le sauvage, l' "asiatique" est le fond de son caractère : la bravoure du grec réside dans son combat contre ce qu'il a d'asiatique : la beauté ne lui a pas été donnée, pas plus que la logique, l'évidence naturelle de la morale — elle a été conquise, voulue, arrachée de haute lutte, elle est sa victoire... » (*op. cit.*, p. 31). Il est difficile à la lecture de ces quelques lignes de ne pas faire le rapprochement avec la lettre de Hölderlin du 4 décembre 1801, adressée à Böhlendorff. Elles témoignent, à tout le moins, par delà la fascination de Nietzsche pour Hölderlin d'affinités profondes qui nécessiteraient une étude à part. (Sur ce point, cf. *Nietzsche, Hölderlin et la Grèce,* Actes du colloque de Nice, février 1985, *Publications de la Faculté des lettres et sciences humaines de Nice,* n° 34.)

28. La constitution de la Germanie, son organisation et son fonctionnement ont constitué pendant toutes les années de collège un dérivatif précieux au rythme contraignant de la vie à Pforta. Un signe de leur importance est la mention qu'en fera Nietzsche dans les conférences *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*. Le projet conçu par Nietzsche et Pinder portait d'abord exclusivement sur des travaux poétiques et scientifiques. C'est seulement au retour à Naumburg, lorsqu'ils y inclu-

rent Gustav Krug, qu'il s'étendit à la musique. L'intérêt de ces « Chroniques de la Germanie » est d'abord qu'elles placent d'entrée de jeu le souci de la création sous le signe de la contrainte. Ensuite, elles sont la preuve la plus manifeste d'un rapport durable entre temps et création. Seule l'écriture ou la composition semblent pouvoir certifier qu'il n'a pas passé en vain. Déjà se fait jour l'idée que seule une œuvre en cours, au-delà des exercices scolaires, peut remplir le temps (non pas l'occuper, mais lui donner un sens). Enfin, l'obligation des échanges (dont ces chroniques font l'objet essentiel) montre à quel point Nietzsche place l'amitié sous le signe de l'effort créatif partagé, de l'encouragement mutuel à surmonter la paresse et la facilité, une amitié exigeante et difficile.

Quel fut le destin de la Germanie? Elle fonctionna assez bien jusqu'en 1862, chacun s'acquitta de ses obligations avec une certaine régularité. Mais dès l'année 1863, il semble que seul Nietzsche prit encore le temps de s'astreindre à son rythme de composition et de rédaction. Faute d'écho, l'association fut dissoute pendant l'été 1863.

Notons enfin que le récit de la fondation de la Germanie constitue le point de départ des *Conférences sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, et qu'il est transporté à Rolandseck, sur les rives du Rhin.

29. C'est d'abord un véritable travail de philologue que Nietzsche consacra à la légende d'Ermanarich. Il en rechercha les sources : Jornandes, Saxo, Grammaticus, les *Chroniques*, l'*Edda*. Le 3 juillet 1861, il consacra au sujet une première dissertation basée sur l'*Edda*. Pendant les années 1861-1862, il hésita longtemps sur la forme créative que pourrait prendre son travail : poésie ou poème symphonique. En octobre 1863, il reprend l'étude philologique des sources. En 1865, il ébauche sur ce sujet un scénario d'opéra. Sur les différentes étapes de ce travail, cf Curt Paul Janz : *Nietzsche. Biographie* (Gallimard, t. I, p. 80-83). Pour les éditions allemandes des textes sur la légende d'Ermanarich, ainsi que de tous les textes philologiques de Nietzsche, cf. note 59.

30. On trouvera une traduction de cet essai déterminant par Max Marcuzzi dans le n° 32 de la revue *Philosophie*. Il est à ce point marqué par la pensée d'Emerson que cette traduction a été reprise en appendice au livre de Stanley Cavell : *Statuts d'Emerson, constitution, philosophie, politique,* et à la traduction de l'essai d'Emerson *Destin* qui lui fait suite (Combas, Ed. de l'Eclat, 1992).

31. Emerson fut certainement avant Schopenhauer le philosophe dont la lecture exerça sur Nietzsche la plus grande influence. C'est ainsi qu'il le cite dans les deux essais écrits à Pforta pendant l'année 1862 : *Fatum et histoire* et *Liberté de la volonté et fatum*. Nous savons, grace à l'inventaire de sa bibliothèque qu'il possédait la traduction allemande de *Conduct of life* (1860), les *Essays, first series* (1856), ainsi que les *Essays, second series* (1876). C'est dire que son intérêt pour la pensée d'Emerson ne s'est pas limité à ces années de collège.

De fait, son nom jalonne l'œuvre. C'est ainsi que, dans le fragment 92 du *Gai Savoir*, il rejoint ceux de Giacomo Leopardi, Prosper Mérimée et Walter Savage Landor dans la série des rares écrivains du siècle qui peuvent être appelés des « maîtres de la prose ». C'est dire que ce n'est pas seulement la pensée d'Emerson qui séduisit Nietzsche, mais aussi son écriture très particulière, dans la mesure où elle vit d'une tension extrême entre prose et poésie. Une écriture qui devait, comme ce fut longtemps le cas de Nietzsche, inciter une critique aveugle à lui dénier le nom de philosophe.

Mais c'est surtout dans la section du *Crépuscule des idoles* intitulée « divagations d'un inactuel » que l'attachement durable de Nietzsche à Emerson est visible. Un paragraphe entier lui est consacré qui rappelle le raffinement de son style et le bonheur de son écriture : « Emerson a cette gaîté bienveillante et pleine d'esprit qui désarme le sérieux (...) Son esprit trouve toujours des raisons d'être satisfait et reconnaissant » (*Le crépuscule des idoles*, trad. Jean-Claude Hémery, Paris, Gallimard, 1974, t. VIII, p. 116).

32. L'intérêt de Nietzsche pour le matérialisme ne le quitte guère durant toutes ces études. Il est marqué quelques années plus tard (1866) par la lecture d'un livre dont il considère lui-même qu'il est l'ouvrage de philosophie le plus important des dernières années : *L'histoire du matérialisme* de Friedrich Albert Lange (*Geschichte des Materialismus,* Leipzig, Brandstetts).

33. Il est significatif de noter que déjà Nietzsche considère les Ecritures en philologue plus qu'en théologien.

34. Nous traduisons par « disposition » le terme allemand de *Stimmung*.

35. Il s'agit de Pforta.

36. Dans une lettre datée de la fin 1864, contemporaine de ce rêve, Nietzsche fait part à sa mère et à sa sœur de sa fascination pour les nuits de la Saint-Sylvestre, ainsi que pour les anniversaires : « A ces heures-là naissent des propos décisifs. Mon habitude alors est toujours de relire les manuscrits et les lettres de l'année écoulée et de prendre, ce faisant, quelques notes. Pour un moment l'on domine le temps et l'on échappe presque à son propre développement. On se garantit et s'authentifie son passé et l'on trouve courage et résolution pour avancer sur sa route » (Nietzsche, *Correspondance*, Gallimard, p. 344). Dominer le temps, garantir et authentifier le passé, autant d'expressions qui constituent à elles seules la principale raison de l'écriture autobiographique comme tentative de justification de l'existence. Mais ces textes témoignent aussi d'une sensibilité profonde à l'existence et la répétition des cycles, aux dates qui ponctuent le temps et se répètent, à l'essence du devenir comme revenir.

Enfin, il est difficile de na pas faire le rapprochement entre ce texte et le fameux songe de Jean-Paul, intitulé *Discours du Christ mort du haut de l'édifice du monde, qu'il n'y a pas de Dieu*. On sait la passion de Nietzsche pour l'œuvre de Jean-Paul, et il n'est pas interdit de voir ici une tentative de sa part d'égaler son style à celui d'un de ses écrivains préférés.

37. Il s'agit de l'association philologique créée par Nietzsche et quelques amis philologues à l'instigation de Ritschl, le 4 décembre 1865. Son but était de permettre aux étudiants d'approfondir, de façon personnelle, les sujets qui les intéressaient et de soumettre leurs résultats, en marge de l'institution scolaire, à des condisciples particulièrement motivés. Un tel projet correspondait amplement aux exigences nietzschéennes concernant l'amitié et offrait tout le contraste souhaité avec les expériences malheureuses de Bonn. Nietzsche se chargea de la deuxième conférence qu'il prononça le 18 juin 1866 et consacra à « La dernière rédaction de l'œuvre de Theognis ».

38. Après avoir quitté Pforta, Nietzsche avait pris la décision, suivant le vœu de sa mère, de poursuivre ses études à Bonn, à la faculté de théologie. Le

23 octobre 1864, il adhéra à une des nombreuses associations d'étudiants qui organisaient la vie estudiantine : la Franconia. Elle présentait à ses yeux l'immense avantage de compter dans ses rangs de nombreux philologues dont plusieurs étaient des anciens de Pforta. Du commencement, il participa à ses activités avec un certain enthousiasme, il apporta même sa contribution à la rédaction de la gazette de l'association, pour laquelle il écrivit des textes poétiques et musicaux. Mais il entra rapidement en désaccord avec les prises de position politiques de l'association en faveur des idées démocratiques, ainsi qu'avec le comportement général des étudiants, leur « matérialisme de brasserie » (cf. lettre 467 à Carl von Gersdorff du 25 mai 1865). Par ailleurs, l'adhésion à une association était l'occasion de nombreuses dépenses auxquelles Nietzsche eut du mal à faire face (ainsi qu'en témoignent les nombreuses réclamations qui jalonnent sa correspondance, sa pension était nettement insuffisante). Ce séjour fut donc un échec et, chaque fois que Nietzsche l'évoque, c'est en des termes particulièrement amers (cf. lettre 478 à Hermann Mushacke du 30 août 1865 et lettre à Granier du 13 septembre 1865). Quant à ces études de théologie, Nietzsche rappelle, notamment dans sa correspondance, qu'il n'en a retenu que l'aspect philologique qui l'interessait : la critique des Evangiles et l'étude des sources du Nouveau Testament. C'est à la fin janvier de l'année 1865 qu'il annonce à sa mère que sa décision est enfin prise : il abandonne définitivement la théologie pour se consacrer exclusivement à la philologie.

39. C'est le 19 octobre 1765, au moment de la foire de Leipzig, que Goethe, conformément aux exigences de son père et contrairement à sa volonté, s'inscrivit à l'université de Leipzig pour y étudier le droit. Il se lassa vite des cours et y accumula suffisamment de déceptions pour la quitter précipitamment le 28 août 1768.

40. Ritschl est incontestablement le seul maître que se reconnut Nietzsche pendant toutes ces années d'études universitaires, et certainement celui qui exerça sur lui l'influence la plus durable. Il eut une grande part dans sa décision de se consacrer exclusivement à la philologie. Il était, comme Schopenhauer ou Emerson, fascinant autant par sa pensée que par sa vie. La rigueur de sa méthode scientifique lui avait acquis une solide réputation, mais aussi quelques ennemis (Otto Jahn) dont la jalousie et les ruses lui firent quitter Bonn la même année que Nietzsche. Il se distinguait de ses collègues à plus d'un titre. Son existence elle-même était à elle seule un enseignement. Atteint de névralgies spasmodiques, la souffrance ne le quittait jamais et chaque cours, avec toute l'énergie qu'il y mettait, était une leçon de courage. Ses talents d'organisateur et de stimulateur faisaient naître partout où il passait non seulement des vocations mais aussi des associations, des sociétés susceptibles de les encadrer. Il mettait un soin particulier à canaliser les énergies de ses élèves les plus doués, à éviter qu'elles ne se dispersent inutilement. Quand on sait comment ses études furent pour Nietzsche l'occasion de réfléchir sur les moyens de transmettre un savoir et sur la signification même de cette transmission, on imagine aisément l'impression que pouvait faire sur lui cette figure exemplaire.

Entre le maître et l'élève, des liens d'amitié se créèrent dont témoigne amplement la correspondance (cf. lettre 539 : « Tu ne peux imaginer comme cet homme prend soin de chacun de ceux qu'il aime, comme il leur consacre pensée et travail, comme il s'entend à exaucer mes désirs, ceux que j'ose à peine formuler, et comme en revanche

son commerce est exempt de cette morgue pédante et de cette prudente réserve qui caractérisent tant de savants. ») Ritschl suivit avec attention les travaux de Nietzsche tant sur Théognis de Mégare que sur Diogène Laerte, vers lequel il l'orienta.

Cette amitié respectueuse fut-elle durable ? Autant que la figure de Ritschl appartienne à l'opposition au fatum (il aida Nietzsche à trouver sa voie et à refuser ce qui lui était imposé), il lui fallut pourtant se défaire aussi de son emprise : la violence des propos de Nietzsche contre l'exclusivisme de la philologie savante est proportionnelle à l'attachement que Ritschl lui donna pour cette science.

41. Salle d'honneur de l'université.

42. La passion philosophique ou encore l'excellence.

43. Morosité.

44. La première lecture de l'œuvre de Schopenhauer remonte précisément à la fin du mois d'octobre et aux premiers jours de novembre 1865. Outre le présent récit, l'effet de cette lecture est particulièrement sensible dans la lettre que Nietzsche adresse à sa sœur et à sa mère, le 5 novembre 1865. Elle fait état d'une réflexion inquiéte sur l'absence de signification d'une vie qui se contente de se conformer au devoir et se laisse conditionner par les circonstances. Remplir les multiples obligations que la société nous impose n'est pas la meilleure façon de rendre la vie supportable. A cette règle de vie s'oppose celle dont *Le monde comme volonté et représentation* porte le message et dont cette lettre se fait l'écho : « En réalité, la vie est-elle supportable ? Oui, parce que son faix s'allège toujours plus et qu'il n'est plus de liens pour nous y enchaîner ; elle est supportable parce que sans douleur alors on la peut rejeter. »

Cette lecture de Schopenhauer ne se limita pas à l'œuvre maîtresse. Dès les vacances de Noël, Nietzsche demande à sa mère qu'elle lui offre pour ses étrennes les *Parerga et paralipomena*. Aussi peut-on dire que plusieurs mois durant, sa vie fut véritablement imprégnée de cette lecture. L'ascèse douloureuse qu'il s'imposa à cause d'elle, comme pour mieux en vérifier la leçon, suffirait à en apporter la preuve. Elle explique aussi *a posteriori* le caractère implacable que prendra quelques années plus tard la rupture avec la pensée de Schopenhauer et les modèles de vie qu'elle propose.

45. Ce court récit d'une lecture décisive doit être rapproché de celui qu'en propose Nietzsche dans la troisième des *Considérations intempestives*. La rencontre du livre de Schopenhauer est décrite comme une épreuve et un péril qui rappellent le récit que fait Nietzsche dans « Schopenhauer éducateur » de la lecture kleistienne de Kant.

46. Nietzsche commenca à s'intéresser à Theognis de Mégare pendant sa dernière année de travail au collège de Pforta. Il lui consacra alors son mémoire de fin d'études : il s'agissait de retrouver, à partir des jugements de l'histoire littéraire postérieure, la signification originelle de Theognis. Tout porte à croire que déjà l'intérêt de Nietzsche pour ce poète élégiaque du VI^e^ siècle, aristocrate pessimiste, envoyé en exil par le parti démocratique, ne fut pas seulement d'ordre philologique. On a souvent fait le rapprochement entre ses prises de position en faveur de la noblesse et son mépris de la plèbe et la critique nietzschéenne ultérieure des soi-disant vertus populaires.

Mais ce texte est surtout le premier travail philologique de Nietzsche, d'une grande ampleur, si on excepte les recherches sur la légende d'Ermanarich. Il en fit l'objet de la première conférence qu'il prononca à l'association philologique, sous le

titre « La dernière rédaction de l'œuvre de Theognis ». C'est aussi le travail qu'il fit remettre à Ritschl et qui permit à ce dernier de le distinguer. C'est enfin la première publication de Nietzsche, puisque l'article parut effectivement dans le *Rheinisches Museum für Philologie* pendant l'année 1867, sous le titre « Contribution à l'histoire du recueil des œuvres gnomiques de Theognis » (cf. note 59).

On trouve dans la Correspondance de Nietzsche de nombreuses précisions sur ce travail, sa propre méthode et ses exigences de lecture. (Cf. la lettre 426 à G. Krug et W. Pinder, et surtout la lettre 434 à Paul Deussen, dans laquelle Nietzsche annonce qu'il vient d'achever la première rédaction du travail sur Theognis et renseigne son ami sur la progression de la rédaction, le nombre de pages écrites chaque jour et le plan de son essai.) Elles témoignent aussi du sérieux et de l'enthousiasme avec lesquels Nietzsche s'est engagé dans ce travail de recherche, notamment à Leipzig, et de son goût provisoire pour l'érudition (cf. lettre 497 à Hermann Mushacke).

Nous disposons enfin d'une lettre très technique dans laquelle Nietzsche résume son travail de façon savante (lettre 499 à Carl Dilthey, du 2 avril 1866).

47. Il s'agit du journal que Nietzsche tenait à cette époque. Selon Curt Paul Janz, il n'aurait pas été conservé.

48. Le travail que Nietzsche consacra à Eschyle, à la demande de Dindorff, fut déterminant pour sa connaissance précise de la tragédie grecque. Il s'en servit par ailleurs pour un cours sur « Les choéphores », qu'il prononca à Bâle en 1869. Nous sommes renseignés sur l'intérêt qu'il prit à la rédaction de ce lexique par la lettre 515, du 15 août 1866, adressée à Carl von Gersdorff. Elle apporte une preuve supplémentaire de cette soif d'apprendre qui est alors la sienne : « Composer des lexiques n'a rien d'une partie de plaisir, mais songe à tout ce qu'il est possible d'apprendre en lisant Eschyle comme on est forcé de le faire pour établir un immense et très solide apparat critique ? »

49. *Traité de l'orthographe.*

50. Médée partageait sa part, comme dit Hésiode.

51. Ame bigarrée.

52. Orosius : historien et apologiste chrétien du IV^e^ siècle qui vécut longtemps à Hippone aux côtés de saint Augustin. Auteur d'une *Histoire contre les païens* en sept livres. Cette remarque, outre l'immense curiosité intellectuelle dont elle témoigne, apporte la preuve que les études et les intérêts philologiques de Nietzsche ne se limitèrent pas à l'Antiquité grecque.

53. Walter Burley (Burlaeus), 1275-1345. *Doctor planus et perspicuus.* Elève de Duns Scott, qui enseigna à Oxford, à Paris et à Toulouse. Il écrivit plusieurs commentaires des œuvres d'Aristote. Mais son œuvre la plus connue reste le *Liber de vita et moribus philosophorum et poetarum.*

54. Le lexique de Suidas porte le nom de son auteur présumé, compilateur byzantin du X^e^ siècle apr. J.-C. Selon Nietzsche, bien que de mille cinq cents ans postérieur à la période de la littérature grecque classique, il constitue notre plus sûr témoin de cette littérature, en raison de l'abondance de renseignements lexicographiques, de notices bibliographiques et de fragments d'œuvres disparues qu'il comporte (cf. note 59).

55. Il s'agit de la troisième conférence que Nietzsche prononca à l'association philologique. Il y traite du problème des Πίναχες aristotéliciennes, c'est-à-dire des catalogues anciens des œuvres d'Aristote. Il lui fut suggéré par la lecture du livre de Valentin Rose, consacré à Aristote, un livre dont la lecture aura été déterminante pour toutes les études philologiques de Nietzsche (cf. note 59).

56. Durant toutes ces années d'études, Nietzsche ne cessa d'approfondir la lecture d'Homère. En juillet 1867, son travail se concrétisa sous la forme d'une conférence sur « Le combat des aèdes dans l'île d'Eubée ». Nietzsche s'appuyait sur un document de l'époque de l'empereur Hadrien relatant une joute dans laquelle se seraient affrontés Homère et Hésiode pour montrer qu'Homère s'impose comme le créateur du genre épique. Par ailleurs, cette conférence était riche d'une intuition appelée à une grande postérité : la rivalité *(l'âgon)* est un des traits fondamentaux de la culture grecque (cf. note 59).

57. Dans le travail sur les sources de Diogène Laerte, la recherche de Nietzsche consistait à retrouver le fil des traditions qui ont fourni à l'écrivain le matériau de ses compilations (cf. note 59).

C'est en exergue à ce travail sur Diogène que Nietzsche recopia la citation suivante de Pindare (*Pythiques*, II, 23) : « Deviens celui que tu es ! »

58. Erwin Rhode fut incontestablement l'un des amis les plus proches de Nietzsche pendant toutes ces années d'études à Leipzig. Fils d'un médecin de Hambourg, ancien élève du collège Saint-Jean de Hambourg, il partageait avec Nietzsche une vocation profonde pour la philologie et une véritable passion pour la musique qui leur rendit précieux à l'un comme à l'autre le fait d'habiter la même maison en 1867. Selon Curt Paul Janz, il avait avec Nietzsche plusieurs traits communs : solitaire et taciturne, il était par ailleurs doué d'une grande curiosité et d'un appétit intellectuel qui lui faisaient ressentir douloureusement les limites de la philologie.

59. Au terme de ce dernier bilan de l'activité littéraire et surtout philologique de Nietzsche, à la veille de son départ à Bâle, il nous a semblé utile d'apporter quelques précisions sur l'édition des œuvres citées dans ce volume. Il n'en existe à ce jour aucune traduction française, puisque les éditions Gallimard n'ont malheureusement pas tenu bon de traduire les volumes de l'édition Colli-Montinari, notamment le t. II, 1, qui leur sont consacrés (*Werke-Kritische Gesamt ausgabe*, hsg. von Giorgio Colli und Mazzino Montinari, Berlin, W. de Gruyter und Co., 1967 pour le vol. II, 1).

Outre cette édition, l'édition la plus complète de tous ces textes de jeunesse (notamment des poèmes très nombreux, mais aussi de tous les essais philologiques écrits à Pforta, Bonn et Leipzig) reste celle de Hans Joachim Mette et Karl Schlechta (pour les vol. 3, 4 et 5) : *Historisch-kritische Gesamtausgabe,* Becksche Verlagsbuchhandlung, München, 1934-1940.

En ce qui concerne les écrits philologiques, on trouvera dans le deuxième volume : *Jugendschriften 1861-1864* (Hans Joachim Mette, 1934) tous les travaux consacrés à la légende d'Ermanarich. Le troisième volume (Karl Schlechta, 1935), très riche, comporte les différentes versions du travail sur Theognis de Mégare, mais aussi les premiers travaux sur Démocrite, le *Simonidis lamentatio Danae,* ainsi que les conférences sur les Πίναχες des écrits aristotéliciens et sur le combat des aèdes dans l'île d'Eubée. C'est dans le quatrième volume (Karl Schlechta, 1937) qu'on trouvera les deux versions (allemande et latine) du *De Laertii Diogenis Fontibus,* et dans le cinquième volume (Karl Schlechta, 1940) l'essai sur les sources du Suidas.

60. Cette remarque, à bien des égards prémonitoire, doit être rapprochée de ce que Nietzsche écrit un peu plus tard à Rhode dans une lettre datée du 3 avril 1868 : « Cher ami, tu as écrit une phrase qui correspond à ce que je sens : l'instinct est le meilleur de l'intelligence. »

61. On notera le changement de ton pour parler de Pforta. C'est à partir de cette époque que la réflexion de Nietzsche sur les institutions d'enseignement prend un tour critique qui ne cessera de s'accentuer. Pour ce qui est de Pforta, Nietzsche restera néanmoins toujours reconnaissant au collège de l'avoir correctement initié à la philologie.

FATUM ET HISTOIRE

LIBERTÉ DE LA VOLONTÉ ET FATUM

FATUM ET HISTOIRE[1]

Pensées

[54] Si nous pouvions envisager la doctrine chrétienne et l'histoire de l'Eglise d'un regard libre et sans prévention, il nous faudrait exprimer quelques vues allant à l'encontre des idées communes. Mais, comme nous sommes à l'étroit sous le joug de l'habitude et des préjugés dès nos premiers jours, comme le développement naturel de notre esprit est inhibé et que nous sommes déterminés dans la formation de notre tempérament par les impressions de notre enfance, nous croyons presque devoir considérer comme un délit de choisir un point de vue plus libre d'où l'on puisse porter sur la religion et le christianisme un jugement impartial et adapté à l'époque.

Une pareille tentative n'est pas l'œuvre de quelques semaines, mais d'une vie.

Car comment des cogitations juvéniles pourraient-elles anéantir l'autorité de deux millénaires et la caution des hommes les plus spirituels de tous les temps, comment serait-il possible que des rêveries

1. *F. Nietzsche Werke, Historisch-Kritische Gesamtausgabe,* hrg. J. Mette, Munich, 1934, Bd. II, p. 54 et 62. Voir la Notice philologique, p. 7.

fantasques et des idées immatures nous permettent de négliger les souffrances et les bénédictions du développement d'une religion ?

Il est véritablement présomptueux de vouloir résoudre des problèmes philosophiques sur lesquels les opinions se sont combattues pendant des siècles ; de renverser des points de vue par lesquels seulement, à ce que pensent les hommes les plus spirituels, l'homme s'élève vers l'homme véritable ; de réunir la science de la nature et la philosophie sans connaître leurs principaux résultats respectifs ; enfin, d'édifier à partir de la science de la nature et de l'histoire un système du réel alors que l'esprit n'a pas encore vu se manifester l'unité de l'histoire du monde ni celle des fondements les plus essentiels.

[55] S'aventurer dans la mer du doute sans compas ni guide est folie et destruction pour les têtes qui ne sont pas encore développées ; la plupart d'entre elles sont renversées par des tempêtes ; très peu seulement découvrent de nouvelles terres.

Au milieu de l'incommensurable océan des idées, on a souvent alors la nostalgie de la terre ferme : en combien de spéculations stériles ne fus-je saisi par la nostalgie de l'histoire et des sciences de la nature !

L'histoire et les sciences de la nature, héritages merveilleux de tout notre passé, annonciatrices de notre avenir, sont les seules fondations assurées sur lesquelles nous puissions construire l'édifice de notre spéculation.

Combien souvent toute la philosophie que nous avons eue jusqu'à présent m'est-elle apparue comme la construction d'une tour babylonienne ; atteindre le ciel est le but de toutes les grandes entreprises ; c'est presque pareil que le royaume des cieux sur terre.

Le résultat fatal en est une confusion infinie des pensées dans le peuple ; de grands bouleversements sont encore à attendre le jour où les masses auront compris que le christianisme tout entier est fondé sur de simples conjectures ; l'existence de Dieu, l'immortalité, l'autorité de la Bible, l'inspiration, etc., resteront toujours des problèmes. J'ai essayé de tout nier : oh, détruire est facile, mais construire ! Or même détruire semble plus facile que ce ne l'est réellement. Nous sommes déterminés par les impressions de notre enfance, par les influences de nos parents et par notre éducation d'une manière tellement intime que ces préjugés aux

racines profondes ne se laissent pas arracher si facilement par des motifs rationnels ou par la seule volonté. La puissance de l'habitude, le besoin de quelque chose de plus élevé, la rupture avec tout ce qui est établi, la dissolution de toutes les formes de la société, le doute quant à savoir si deux mille ans n'ont pas conduit l'humanité dans l'errance par une image fallacieuse, le sentiment de sa propre présomption et témérité : tout cela est aux prises dans un combat à l'issue incertaine, jusqu'à ce qu'enfin des expériences douloureuses et de tristes événements reconduisent notre cœur [56] à la vieille foi de notre enfance. Mais observer l'impression que de tels doutes produisent sur l'esprit doit être pour chacun une contribution à sa propre histoire culturelle. Ceci ne peut pas se comprendre autrement que par le fait que quelque chose reste, un résultat pour toutes ces spéculations, qui n'est pas toujours un savoir mais parfois aussi une croyance, et qui parfois éveille ou réprime un sentiment moral.

De même que les mœurs sont là comme le produit d'un temps, d'un peuple ou d'une orientation spirituelle, la morale est aussi le résultat du développement général de l'humanité. Elle est la somme de tout ce qui est vrai pour notre monde. Il est possible qu'elle n'ait pas davantage de signification dans l'univers infini que celle d'être le résultat d'une orientation spirituelle dans notre monde ; il est possible aussi que les résultats des vérités de chaque monde particulier se développent ensuite dans une vérité universelle.

Mais nous ignorons presque si l'humanité n'est pas elle-même seulement une étape, une période dans l'universel, dans le devenir ; si elle n'est pas qu'une apparition arbitraire de Dieu. L'homme ne pourrait-il pas être seulement le développement de la pierre à travers le médium de la plante et de l'animal ? Aurions-nous alors déjà atteint ici la perfection, n'y aurait-il pas ici aussi une histoire ? Ce devenir éternel ne prend-il jamais fin ? Quels sont les ressorts de cette grande horloge ? Ils sont cachés, mais ce sont les mêmes dans la grande horloge que nous appelons histoire. Le cadran qui porte les chiffres, ce sont les événements. La grande aiguille avance d'heure en heure et reprend sa course après minuit ; une nouvelle période du monde s'inaugure.

Ne pourrait-on prendre l'humanité immanente en guise de tels res-

sorts ? (Alors les deux points de vue seraient liés.) Ou bien sont-ce des égards et des plans supérieurs qui gouvernent le tout ? L'homme n'est-il que moyen, ou bien est-il fin ?

C'est pour nous en tant que fin, c'est pour nous qu'a lieu le changement, c'est pour nous qu'il existe des époques et des périodes. Comment pourrions-nous, aussi, voir des plans supérieurs ? Nous ne voyons que la manière dont les idées se forment à partir d'une même source, à partir de l'humanité, sous les pressions extérieures ; [57] la manière dont elles acquièrent vie et forme ; dont elles deviennent le bien commun de tous, conscience, sentiment du devoir ; la manière dont la pulsion productrice éternelle les travaille pour en faire le matériau de nouvelles idées ; comment dans leur lutte elles prennent des éléments venant des autres, et comment de ce mélange proviennent de nouvelles configurations. C'est une lutte et un bouillonnement de courants divers, avec flux et reflux, coulant vers l'océan éternel.

Tout se meut en cercles effroyables qui s'élargissent autour de chacun ; l'homme est un des cercles les plus intérieurs. S'il veut mesurer les ondes des cercles les plus extérieurs, il lui faut faire abstraction de lui-même et des cercles prochains pour aller vers des cercles encore plus englobants. Ces cercles plus lointains sont l'histoire des peuples, de la société et de l'humanité. Chercher le centre commun de toutes les oscillations, le cercle infiniment petit, est le devoir des sciences de la nature. Maintenant que l'homme cherche ce centre à la fois en lui et pour lui, nous apprenons quelle est l'unique signification que doivent avoir pour nous l'histoire et les sciences de la nature.

Mais, dans la mesure où l'homme est emporté lui aussi dans les cercles de l'histoire du monde, apparaît la lutte de la volonté particulière contre la volonté générale. Ici s'annonce un problème dont l'importance est infinie, la question de la justification de l'individu par rapport au peuple, du peuple par rapport à l'humanité, de l'humanité par rapport au monde ; ici s'annonce aussi la relation fondamentale entre *fatum* et *histoire.*

Avoir la conception la plus haute de l'histoire universelle est impossible pour l'homme. Mais le grand historien devient prophète comme le grand philosophe. Car l'un et l'autre abstraient des cercles

intérieurs vers les cercles extérieurs. Mais le *fatum* n'a pas encore de place assurée. Jetons encore un coup d'œil sur la vie humaine pour apprendre quelle est sa justification dans le particulier et ainsi également dans le tout.

Qu'es-ce qui détermine le bonheur de notre vie ? Le devons-nous aux événements qui nous emportent dans leur tourbillon ? N'est-ce pas plutôt notre tempérament [58] lui qui est comme la couleur de tous les événements ? Est-ce que tout ne nous renvoie pas de manière spéculaire à notre propre personnalité ? Et les événements ne nous donnent-ils pas pour ainsi dire seulement la tonalité de notre destin, alors que la force et la faiblesse avec lesquelles ce destin nous touche dépendent uniquement de notre tempérament ? Demandez aux médecins spirituels, dit Emerson, combien de choses sont déterminées par le tempérament, et ce qu'en fait il ne détermine pas.

Mais notre tempérament n'est rien d'autre que notre esprit sur lequel se sont imprimés nos relations et les événements qui nous concernent. Qu'est-ce donc qui rabaisse avec tant de force l'âme de si nombreuses personnes vers la banalité, et rend si difficile un envol vers des idées plus élevées ? La fatalité de la forme d'un crâne ou de la colonne vertébrale, l'état ou la nature de leurs parents, le quotidien de leurs relations, le commun de leur environnement, et même la monotonie de leur patrie. Nous avons subi des influences sans avoir en nous la force pour réagir contre elles, et nous ne savons même pas que nous avons été influencés. C'est un sentiment douloureux que d'avoir abandonné son indépendance lors de la réception inconsciente d'impressions extérieures, d'avoir laissé les capacités de l'âme étouffer sous la puissance de l'habitude, et d'avoir contre sa volonté planté dans l'âme les germes de l'égarement.

Nous retrouvons tout ceci à plus grande échelle dans l'histoire des peuples. Beaucoup de peuples qui ont vécu les mêmes événements ont pourtant réagi de manières extrêmement diverses.

Pour cette raison, c'est faire preuve d'étroitesse d'esprit que de vouloir imposer à l'humanité tout entière une forme spéciale d'Etat ou de société d'une manière pour ainsi dire stéréotypée. Les idées sociales et communistes pâtissent de cette erreur. En effet, l'homme ne rede-

vient jamais ce qu'il a été ; mais s'il était possible qu'une forte volonté renverse tout le passé du monde, nous accéderions aussitôt au rang de dieux indépendants, et alors l'histoire du monde ne serait rien d'autre pour nous qu'une auto-aliénation onirique. Le [59] rideau tombe et l'homme se retrouve à jouer avec des mondes comme un enfant, comme un enfant qui se réveille dans l'incandescence du matin et qui, d'une caresse, chasse en riant ses rêves effrayants.

Le libre arbitre apparaît comme absence d'entrave, comme arbitraire ; c'est la liberté infinie, la flânerie, l'esprit. Mais le *fatum* est une nécessité, si nous ne voulons pas croire que l'histoire du monde est l'errance d'un rêve, que les souffrances indicibles de l'humanité sont fictives et que nous-mêmes ne sommes que des balles mises en jeu par notre imagination. Le *fatum* est la force infinie qui s'oppose au libre arbitre ; le libre arbitre sans le *fatum* est aussi peu pensable que l'esprit sans bien et mal réel. Car les propriétés n'existent que par la contradiction.

Le *fatum* prêche toujours le même principe : « Les événements déterminent les événements. » Si ceci était le seul principe véritable, l'homme serait le jouet de forces obscurément actives, il serait irresponsable devant ses fautes, totalement libre face aux différences morales, il serait le membre nécessaire d'une chaîne. Et bien heureux s'il ne découvre pas sa situation, s'il ne se met pas à ruer convulsivement dans les liens qui l'enserrent, s'il n'essaye pas avec un plaisir dément de perturber le monde et ses mécanismes !

Peut-être que, de même que l'esprit n'est que la substance la plus infiniment petite, et que le bien pourrait n'être que le développement le plus subtil du mal, de même le libre arbitre pourrait n'être que la plus haute puissance du *fatum*. L'histoire du monde est alors l'histoire de la matière, si l'on prend le mot dans une acception infiniment large. Car il doit exister des principes encore supérieurs devant lesquels toutes les différences se rassemblent en une grande unanimité, devant lesquels tout est développement, suite d'étapes, et s'écoule vers un océan immense où tous les leviers du développement du monde se retrouvent, unifiés, fondus ensemble, tout un.

Pâques 1862.

[60] LIBERTÉ DE LA VOLONTÉ ET FATUM

La *liberté de la volonté,* qui n'est en soi rien d'autre que la liberté de la pensée, est limitée de la même manière que la liberté de penser. La pensée ne peut pas franchir le domaine du cercle de l'idée ; mais le cercle de l'idée repose sur les intuitions acquises et peut s'élargir et s'intensifier avec l'accroissement de celles-ci, sans sortir pour autant des limites déterminées par la constitution du cerveau. La liberté de la volonté est également capable de s'intensifier jusqu'au même point, mais à l'intérieur de ces bornes elle est illimitée. Mettre la volonté en marche est quelque chose de tout différent ; ce pouvoir est fatalement à notre mesure.

Etant donné que le *fatum* apparaît à l'homme dans le miroir de sa propre personnalité, la liberté de la volonté individuelle et le *fatum* individuel sont deux adversaires de même force. Nous voyons que les peuples qui croient à un *fatum* se distinguent par leur force et la fermeté de leur volonté ; en revanche, les femmes et les hommes qui laissent les choses aller comme elles vont, sur fond de maximes chrétiennes mal comprises parce que « Dieu a tout fait pour le mieux », se laissent mener par les circonstances d'une manière dégradante. En fait, « s'en remettre à la volonté de Dieu » et « humilité » ne sont souvent

que des manières de cacher une lâche pusillanimité lorsqu'il faudrait faire face résolument au destin. Mais, si le *fatum* apparaît comme plus puissant que la libre volonté pour déterminer les bornes, nous ne devons pas oublier deux choses ; d'abord que le *fatum* n'est qu'un concept abstrait, une puissance sans matière, et qu'il n'existe pour l'individu qu'un *fatum* individuel ; que le *fatum* n'est qu'une chaîne d'événements ; que l'homme, sitôt qu'il agit et crée de ce fait ses propres événements, détermine son propre *fatum* ; que les événements sont consciemment ou inconsciemment provoqués par l'homme lui-même dans leur manière de le toucher, et doivent lui convenir. Mais l'activité [61] de l'homme ne commence pas seulement avec la naissance ; elle commence déjà dans l'embryon et peut-être — qui peut en décider ? — déjà dans les parents et les grands-parents. Vous tous qui croyez à l'immortalité de l'âme devriez croire aussi à la préexistence de l'âme, si vous ne voulez pas que quelque chose d'immortel puisse se développer à partir de quelque chose de mortel ; vous devez croire aussi à ce mode d'existence de l'âme si vous ne voulez pas laisser l'âme voleter en l'air jusqu'à ce qu'elle soit enfin fourrée dans un corps. L'Hindou dit : Le *fatum* n'est rien d'autre que les actions que nous avons commises dans un état antérieur de notre être.

A partir de quoi réfuter que l'on n'a pas agi consciemment de toute éternité ? A partir de l'absence totale de développement de la conscience chez l'enfant ? Ne devons-nous pas plutôt affirmer que nos actions sont toujours en rapport avec notre conscience ? Emerson dit aussi que :

> Toujours la pensée est unie
> A la chose qui apparaît comme son expression.

Un ton peut-il seulement nous toucher s'il n'y a pas une corde qui lui corresponde en nous ? Ou bien, pour le dire autrement, pouvons-nous accueillir une impression dans notre cerveau si notre cerveau ne possède pas une capacité d'accueil pour cela ?

La libre volonté n'est pareillement qu'une abstraction et signifie la capacité d'agir consciemment, alors que dans *fatum* nous comprenons le principe qui nous guide dans nos actions inconscientes. En soi et

pour soi, agir exprime toujours aussi une activité de l'esprit, une direction de la volonté que nous n'avons pas encore à considérer comme objet. Nous pouvons tout autant nous laisser guider par des impressions dans l'action consciente que dans l'action inconsciente, mais tout aussi peu également. Souvent on dit pour une action heureuse : je l'ai fait ainsi par hasard. Ce n'est pas toujours vrai. L'activité de l'esprit perdure et [62] garde sa force même lorsque nous ne la contemplons pas avec nos yeux spirituels.

De même, lorsque dans la claire lumière du soleil nous gardons les yeux clos, nous pensons souvent que le soleil ne brille pas pour nous. Pourtant ses effets sur nous, l'action tonifiante de sa lumière, sa douce chaleur ne cessent pas, même si nous ne les percevons plus par les sens.

Plus les choses s'éloignent de l'inorganique et plus elles sont développées ; de même, à mesure que l'individualité prend le devant, ses propriétés deviennent plus variées. La force intérieure qui agit par elle-même et les impressions extérieures, les leviers de son développement, que sont-ils d'autre que la liberté de la volonté et le *fatum* ?

Dans la liberté de la volonté gît pour l'individu le principe du détachement, la séparation du tout, l'absence absolue de limites ; le *fatum*, par contre, situe à nouveau l'homme en liaison organique avec le développement total et l'oblige, en cherchant à le dominer, à lui opposer le développement d'une force libre ; une liberté de la volonté absolue et sans *fatum* ferait de l'homme un dieu ; le principe de la fatalité en ferait un automate.

Pforta, 27 avril 1862.

Amitié, lecture et écriture

par Marc Crépon

Pour Serge Boucheron.

Pour peu qu'on se souvienne des réflexions que Nietzsche consacre au rapport de l'enfance à l'histoire dans la seconde des *Considérations inactuelles*, ces textes autobiographiques, écrits entre douze et vingt-cinq ans, ont de quoi surprendre. Dans cet essai de 1873, que quatre années seulement séparent donc des pages les plus tardives de ce volume, l'enfant se trouve auréolé du privilège heureux de n'avoir pas encore de « passé à nier ». Contrairement à l'adulte dont l'existence se conjugue à l'imparfait, il est censé pouvoir jouir pleinement du présent, sans se soucier ni de son propre passé ni de l'héritage dont il porte le fardeau. L'histoire, comme obsession du regard en arrière, n'a pas de prise sur lui : « Il joue, aveugle et comblé, entre les barrières du passé et de l'avenir. » Ce serait même la raison inavouée de la nostalgie que chacun peut avoir de son enfance, comme d'un temps où, si tout est déjà comptable, rien encore n'incite à compter, à dresser le bilan de ce qui a été appris, vécu, assimilé. La rumination du passé lui est étrangère, le mot « c'était » n'a pas de sens pour lui, ce mot qui, selon Nietzsche, arrache l'enfant à son enfance, dès qu'il en prend conscience, et le « livre aux combats, à la souffrance et au dégoût », en lui rappelant que « son existence n'est au fond rien d'autre qu'un éternel imparfait ».

Aussi séduisante qu'elle soit, rien ne semble autant démentir cette vision de l'enfance (à moins qu'elle ne soit réservée aux toutes premières années de la vie) que ces récits autobiographiques commencés à l'âge de douze ans. Les pages rassemblées dans ce volume sont en effet de trois natures différentes.

Certaines relèvent du journal, écrites au jour le jour, comme les toutes premières datées de 1856, ou la plupart des récits de la vie quotidienne à Pforta, des excursions, des voyages et des vacances en famille. Il ne se passe alors jamais plus de quelques jours entre la date de l'événement et le temps de la narration. D'autres tiennent de l'essai ou de l'exercice d'écriture, insérés dans le récit au titre d'un témoignage de l'activité littéraire en cours. Ils constituent dans le fil du journal le dépôt d'un événement à l'état brut, un événement qui, dès l'enfance, tend à occuper dans la vie une place de plus en plus importante : l'écriture d'un texte. Entre ces deux premières catégories, la frontière n'est pas toujours nette, tant, à l'occasion de tel ou tel récit, la page de journal se transforme en véritable exercice de style, à la limite de la rédaction scolaire. Enfin (et ce sont peut-être les passages les plus saisissants de cet ensemble), ces récits autobiographiques, ces pages de journal sont ponctués régulièrement de bilans dont la répétition, la récurrence obsédante, la réécriture des mêmes phrases, à quelques années de distance, au prix de quelques variations toujours significatives, ne constituent pas l'un des aspects les moins déroutants de ce volume. Ils prennent deux formes différentes, selon l'expérience dont l'écriture fait le compte. La première consiste dans de courts récits autobiographiques intitulés *Ma vie* et suivis d'une date, dont le but est toujours de retrouver et réinscrire en quelques pages, pour en saisir la trace comme on prend une empreinte, les éléments déterminants de la formation du caractère. C'est ainsi qu'au fil de ces pages réapparaissent régulièrement, d'une année à l'autre, ces événements traumatisants que sont la mort et le deuil du père, le départ du village natal. Il ne faut pas se méprendre sur cette forme de narration, moins originale qu'il n'y paraît. Dans la première des cinq conférences intitulées *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement*, Nietzsche rappelle qu'elle constitue l'un des exercices les plus préjudiciables à la formation du caractère et à l'apprentissage de la langue que les gymnases allemands ont coutume d'exiger de leurs élèves.

> Déjà dans les plus petites classes on propose un sujet en soi antipédagogique qui invite l'élève à décrire sa propre vie, son propre développement. Il suffit de lire une seule fois la liste de ces sujets donnés dans la majorité des gymnases pour en venir à la conviction que vraisemblablement la plupart des élèves ont pour toute leur vie, et sans qu'il y aille de leur faute, à souffrir de ces travaux sur la personnalité que l'on a trop tôt exigés d'eux, de cet enfantement de pensées alors qu'ils ne sont pas mûrs[1].

Et pourtant, leur intérêt dépasse largement celui de simples exercices d'écoliers. Outre qu'elles n'ont pas toutes été exigées par l'institution scolaire, mais plus souvent délibérément voulues par Nietzsche lui-même, nous

1. Nietzsche, *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement,* Paris, Gallimard, 1975, trad. Jean-Louis Backes, t. I, p. 103.

aurons amplement l'occasion de montrer qu'elles sont dans tous les cas l'occasion d'une interrogation sur la vie et le destin dont l'inquiétude excède souvent les limites de la contrainte.

La seconde forme de bilan tient davantage de l'inventaire. Il se présente alors comme la longue liste des œuvres lues et entendues, écrites et composées. Il condense les étapes de la formation intellectuelle en quelques noms et quelques titres dont certains résonneront dans toute l'œuvre. Comme pour mieux en garder la mémoire et s'assurer aussi que le temps n'a pas fui, que les années n'ont pas passé en vain, il instaure une autre forme de comptabilité du temps, complémentaire du récit.

Sans qu'on doive y chercher nécessairement le pressentiment de l'œuvre à venir et sans vouloir ramener les coups d'éclat de la maturité à une intuition originaire qui trouverait sa source dans l'enfance et l'adolescence, l'ensemble de ces textes présente l'originalité de placer le souci de soi et la connaissance de soi sous le double signe de la compréhension du destin et de l'exigence d'écrire, de faire œuvre, de laisser sa marque dans la culture de son temps, fût-ce contre elle. Se connaître soi-même, savoir d'où l'on vient et ce qu'on est appelé à devenir sont ici indissociables du désir partout manifeste de devenir écrivain et musicien.

Durant ces années d'université, la devise de Nietzsche qu'il partageait avec ses amis et mettait en exergue à ses travaux de philologie était : « Deviens celui que tu es ! ». Mais comment devient-on celui qu'on est ? Comment s'affranchit-on des obstacles qui obstruent et oblitèrent ce devenir, qui nous orientent sur une mauvaise voie et nous font être malgré nous autre chose que ce que nous sommes ? Quelles sont la part de l'écriture et de l'apprentissage d'un style dans la délivrance du temps et de l'histoire ? Telles sont quelques-unes des questions que ces pages posent et aident à poser, tant dans leur forme que leur contenu. Elles sont à la fois un document qui complète, fût-ce de façon anecdotique, notre connaissance de Nietzsche et le foyer d'une interrogation plus essentielle sur la place de la genèse d'un style dans l'ouverture d'un destin.

I

Il faut de la patience pour lire les premières pages de ce journal, tant elles semblent non seulement banales et anecdotiques, mais aussi pleines d'une déférence, d'un respect à l'égard d'autorités et d'institutions dont toute l'œuvre ultérieure semble au contraire défaire le joug. Des récits de voyage à l'évocation des êtres familiers (maîtres et parents), de la restitution des prê-

ches à celle des propos édifiants, Nietzsche donne à lire sa vie comme l'existence d'un élève modèle, d'un enfant attentif et appliqué, soucieux de retenir les précieuses leçons dont les autorités instituées (famille et corps enseignant) transmettent l'héritage avec bienveillance.

Mais cette façade lisse et exemplaire ne manque pas de se lézarder au fil du texte et des années. Dans un court essai écrit à Pforta et daté de l'année 1862 : *Fatum et histoire*, un essai qu'il mentionne dans son journal et ne reniera jamais, Nietzsche écrit ces quelques lignes fracassantes dans lesquelles s'annonce déjà le ton des livres à venir :

> De grands bouleversements sont encore à attendre le jour où les masses auront compris que le christianisme tout entier est fondé sur de simples conjectures ; l'existence de dieu, l'immortalité, l'autorité de la Bible, l'inspiration, etc., resteront toujours des problèmes. J'ai essayé de tout nier : oh, détruire est facile, mais construire ! Or même détruire semble plus facile que ce ne l'est réellement. Nous sommes déterminés par les impressions de notre enfance, par les influences de nos parents et par notre éducation d'une manière tellement intime que ces préjugés aux racines profondes ne se laissent pas arracher si facilement par des motifs rationnels ou par la seule volonté[1].

« J'ai essayé de tout nier », écrit l'élève de Pforta. Mais qu'y avait-il au juste à détruire ? D'où venait Nietzsche pour qu'une telle volonté de destruction se manifeste encore sourdement au collège et à l'université, puis, dès les premiers livres écrits à Bâle, avec une force et un éclat sans commune mesure ? Ce n'est pas le moindre intérêt de ces pages que de le donner à comprendre.

Elles reproduisent spontanément l'écheveau de tous les liens, de toutes les attaches et les affections (des noms, des lieux et des dates) dans lesquels l'œuvre ultérieure — mais déjà aussi les passages les plus mûrs de ces écrits autobiographiques et de la correspondance de cette époque — dénonceront des chaînes, des anneaux qu'il est nécessaire de rompre. Chacune de ces pages, mais surtout les premières d'entre elles, gagne ainsi à être lue en perspective, dans le miroir des destructions ultérieures. Elles prennent tout leur sens, dès qu'on les compare aux différentes condamnations que l'œuvre enchaîne et articule de façon méthodique, celle de la morale chrétienne, bien sûr, mais aussi de la prétendue culture allemande.

Pour ne citer qu'un exemple parmi tous ceux que chaque lecteur attentif de Nietzsche peut retrouver, entre ces textes de jeunesse et les œuvres de la période de Bâle le regard sur l'architecture des villes allemandes et ce qu'elle laisse deviner de leur climat moral se modifie considérablement. Autant la description qu'en donne Nietzsche dans son journal (qu'il s'agisse de Leipzig ou plus encore de Naumburg) est enthousiaste et émerveillée, autant les quelques

1. *Supra,* p. 190.

phrases qu'il leur consacre, par exemple, au début de la troisième des *Considérations inactuelles* intitulée « Schopenhauer éducateur » ne laissent subsister aucune illusion sur leur conformisme étouffant. Dans l'étonnante visite guidée de Naumburg qu'il propose dans son journal, tout est conventionnel, le ton et le style qui imitent ceux des récits de voyage, mais aussi l'admiration manifeste des institutions et des titres. Aucune des notabilités de la ville ne nous est épargnée. Leurs demeures sont à leur image, imposantes et massives, et l'importance que Nietzsche leur donne dans sa description est proportionnelle à la reconnaissance et à la considération qu'on lui a appris à avoir pour eux. Mais qui sont ces personnages puissants qui construisent les villes selon leur goût et leur convenance ? Ceux-là même que Nietzsche ne cessera de pourfendre quelques années plus tard, notamment dans les quatre *Considérations inactuelles*, sous le nom de « philistins ». Le jugement sera alors sec et sans appel.

> Quand je parcours les nouvelles rues de nos villes, je me prends à penser que dans un siècle plus rien ne restera debout de ces affreuses maisons que s'est construite la race des conformistes de l'opinion et qu'alors les opinions de ces bâtisseurs se seront effondrées elles aussi[1].

Mais ce n'est pas seulement avec les grands livres de la maturité que ces pages doivent être comparées. Si tel était le cas, leur lecture serait malgré tout monotone, et elles n'échapperaient pas à leur caractère anecdotique. Les propositions fracassantes de l'essai *Fatum et histoire* nous l'ont déjà laissé entendre : c'est au cœur même de ces textes de jeunesse, dans ces tentatives d'autobiographie et ces courts essais, arrachés à l'emploi du temps pesant et uniformisant de Pforta que se met en branle l'œuvre de destruction. Il en résulte une tension considérable entre le poids des mœurs, de la culture, l'héritage de croyances et d'habitudes sans autre fondement que leur transmission héréditaire (au nombre desquelles les « conjectures » du christianisme occupent une place prépondérante) et la volonté de s'en affranchir.

Celle-ci n'a pourtant rien d'évident, et ne se manifeste pas nécessairement à la première lecture. Elle n'apparaît qu'à la condition de répondre préalablement à la question : « Comment détruit-on ? » Est-ce une activité solitaire qui s'accomplit dans le secret de la conscience ? La solitude est-elle supportable lorsque la tâche est si lourde ? Et dans le cas contraire, qui nous aide à détruire, à nier, à lever le poids de ce qui s'impose à nous malgré nous ?

De la première à la dernière ligne, ces pages sont placées sous le signe de l'amitié, de sa recherche, de son désir et de ses exigences. Les noms des amis

1. *Considérations inactuelles*, III, Paris, Gallimard, 1988, trad. Henri-Alexis Baatsch, t. II, p. 18.

y circulent comme autant de repères dans les lieux visités et dans les œuvres partagées et adressées : Gustav Krug, Wilhelm Pinder, Carl von Gersdorff, Hermann Mushacke, Erwin Rohde. Mais les espérances mises dans l'amitié sont inséparables de l'expérience de la solitude dont, dès les premiers récits intitulés *Ma vie*, Nietzsche rappelle qu'elle fait partie intégrante de son caractère. Ce n'est pas le moindre paradoxe de ces pages que le besoin d'amitié s'accentue à mesure que s'approfondit le goût de la solitude et que Nietzsche prend de la distance par rapport à son entourage familial et à ces institutions qui enserrent la vie dans un carcan rigide. C'est parce que progressivement les pensées les plus intimes, ces doutes et ces inquiétudes qu'évoque l'essai *Fatum et histoire*, ne suscitent, en dépit de quelques tentatives épistolières, aucun écho chez les êtres les plus proches (sa mère, sa sœur, ses oncles et tantes), parce qu'elles dérangent leurs certitudes et sont autant de signes de rupture, parce qu'elles n'ont pas leur place dans des exercices scolaires toujours convenus que les réflexions de Nietzsche consacrées à l'amitié sont à ce point empreintes de gravité. Les pratiques et les rites de l'amitié, ses échanges et ses règles, qui devaient si souvent rendre les jugements et les exigences de Nietzsche difficiles à ceux-là même dont il s'était rapproché, sont une affaire d'autant plus sérieuse (ainsi que le montre, par exemple, l'organisation de la Germania) qu'ils doivent soutenir l'entreprise de destruction.

Rien ne l'atteste davantage que le ralliement obligé des amis les plus chers sous la bannière de Schopenhauer pendant les années d'université et inversement la blessure que Nietzsche gardera longtemps de son adhésion à la Franconia (à Bonn) et de la réduction de l'amitié à une participation oisive à des beuveries et des bagarres communes. Loin de la famille et des institutions, l'ami sera toujours pour Nietzsche (dès ces années et jusqu'aux dernières œuvres) cet être indispensable à qui il est demandé de partager le défi d'une position de plus en plus singulière dans la culture du temps. De cette étrange frontière dans les affections (la famille d'un côté et les amis de l'autre) les secrets équilibres de la correspondance et leurs déplacements (ce que Nietzsche écrit selon les années et à qui il l'écrit) apportent une preuve supplémentaire : toute réflexion disparaît progressivement des lettres qu'il adresse à sa mère et à sa sœur au profit des détails de la vie domestique et d'informations sur son état de santé, tandis que ses pensées les plus intimes, ses doutes sur son avenir, son travail et surtout son refus du christianisme et de tout ce qui en porte la marque prennent une place capitale dans celles que ses amis reçoivent.

Mais si l'on se doit d'insister aussi longuement sur la signification du besoin vital d'amitié dont ces pages portent le souffle, ce n'est pas seulement parce qu'il est un thème récurrent de l'œuvre et de la correspondance, mais

aussi parce que la figure de l'ami constitue l'exact pendant d'une autre figure, obsédante du début à la fin, douloureuse, une figure qui détermine l'œuvre tant dans son ton que dans sa configuration et ses motifs majeurs, une figure à laquelle Schopenhauer, le premier, dans les *Aphorismes sur la sagesse dans la vie* a donné la dignité d'une catégorie philosophique : le philistin.

Si la recherche d'un ami, une recherche que ses exigences lient ici au besoin de philosophie, est à ce point rattachée à l'expérience de la solitude, c'est qu'elle croît à mesure que ses contemporains apparaissent à Nietzsche sous le jour cruel du philistinisme. De ce terme étrange, d'origine estudiantine, Schopenhauer donnait la définition suivante qui sera reprise presque mot à mot par Nietzsche dans la première des *Considérations inactuelles.*

> Je tiens à mentionner ici ce que l'on désigne plus particulièrement par un mot exclusivement propre à la langue allemande, celui de « philistin ». C'est précisément l'homme qui, par suite de la mesure étroite et strictement suffisante de ses forces intellectuelles, n'a pas de besoins spirituels : cette expression appartient à la vie d'étudiants et a été employée plus tard dans une acception plus élevée, mais analogue encore à son sens primitif, pour qualifier celui qui est l'opposé d'un « fils des muses »[1].

Le philistinisme, en ce sens, n'est rien d'autre que la satisfaction béate, la confiance aveugle dans des valeurs héritées de longue date, la certitude de n'avoir rien à nier et tout à conserver. C'est encore, sous cette forme retorse que Nietzsche dénoncera dans les quatre *Considérations inactuelles*, l'identification de la culture à l'éloge sans réserve des traditions nationales les moins interrogées. Détruire et nier reviennent alors à prendre conscience que les hommes qu'on admirait, les propos et les conseils qu'on écoutait avec vénération, loin de favoriser le développement des forces morales et spirituelles, les étouffent au contraire sous le poids d'un conservatisme opposé à toute forme nouvelle d'art et de pensée. Dans ce réveil douloureux, rien n'est plus précieux qu'un ami pour se défendre de la solitude.

Mais s'il fallait encore une preuve du caractère décisif de ce couple de figures opposées pour la compréhension de cette œuvre de destruction, à laquelle *Fatum et histoire* renvoie de façon si énigmatique, c'est dans les premières pages de la troisième considération inactuelle qu'on la trouverait. Avec le présent volume, elles ont en commun de placer la tragédie d'une vie en mal d'amitié et l'opposition destructrice à une société et une culture philistine sous le signe d'un nom qui devient, avant Schopenhauer et Wagner, au même titre qu'eux mais de façon moins visible, l'espérance d'un ralliement : Hölderlin. Il suffit à lui seul à jeter un pont, par delà la découverte du *Monde*

1. Schopenhauer, *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, trad de J. A Catacuzène, revue par Richard Roos, PUF, 1943, p. 28.

comme volonté et représentation entre les écrits de Pforta et les œuvres de la maturité, car la perception de l'œuvre et du destin du poète de Tübingen est identique ainsi que le ton grave et enflammé qui s'impose pour en parler. Dans les *Considérations inactuelles*, il rejoint une constellation à laquelle appartiennent les noms de Kleist et de Schopenhauer, et dans laquelle l'opposition à la culture allemande, aux traditions et aux autorités qui les incarnent, l'impératif de la négation et de la destruction réservent à chacun des destins différents. Leurs noms se croisent et se répondent, mais tous ont en commun d'éprouver le besoin d'amitié de façon d'autant plus douloureuse que la société et la culture philistine se font plus oppressantes.

Nos Hölderlin, nos Kleist, et combien d'autres ont dépéri du fait de leur caractère insolite et ils n'ont pu supporter le climat de la prétendue culture allemande (....)

De tels solitaires ont justement besoin d'amour, ils ont besoin de compagnons avec qui ils puissent se montrer ouverts et francs comme envers eux-mêmes, et en présence de qui cesse la crispation du silence et de la dissimulation. Otez-leur ces compagnons et vous provoquerez un péril croissant. Heinrich von Kleist est mort de cette absence d'amour et le plus terrible remède à appliquer aux hommes d'exception est de les refouler si profondément en eux-mêmes que chacune de leurs échappées prend l'allure d'une éruption volcanique[1].

Dans la dissertation de Pforta intitulée « Lettre à mon ami dans laquelle je lui recommande la lecture de mon poète préféré », il est dit d'Hölderlin qu' « il détestait dans l'allemand le spécialiste borné, le philistin ». Ainsi apparaît dès les années de collège un des motifs déterminants de l'œuvre ultérieure : elle ne se déploie que dans l'opposition et la résistance à ce qui la menace d'être reconduite dans le rang des opinions communes, convenues et sans péril. A travers la lecture de Hölderlin, se manifeste très tôt la conscience que la culture ambiante ne se préserve et ne s'impose qu'à la condition de rejeter dans l'abîme de l'oubli, d'ignorer et de condamner au silence tout ce qui s'oppose à elle. Ce n'est pas l'un des aspects les moins troublants de ce texte que de voir Nietzsche, dès l'âge de dix-huit ans, analyser le destin de Hölderlin dans les termes mêmes qu'il utilisera dans *Ecce Homo* pour décrire le silence pesant avec lequel l'Allemagne accueille la parution de ses œuvres. Dès lors la recherche désespérée d'une amitié solide et confiante, prête à partager toutes les audaces de la pensée, prend un caractère tragique qui, de ces textes d'adolescent à l'autobiographie finale, ne cesse de s'accentuer. Qui pouvait suivre Nietzsche dans cette entreprise de destruction dont il dira lui-même qu'elle s'élargit à chacune de ses œuvres, qui pouvait l'accompagner jusqu'à accepter les conséquences ultimes de la pensée la plus lourde, ce fardeau dont la charge portée, disent les dernières lettres, doit couper l'histoire de l'humanité en deux. En filigrane du besoin d'amitié s'affirme l'idée que la pensée ne peut pas être autre chose. L'une et l'autre ont en commun de ne s'accommoder d'aucun compromis.

1. Nietzsche, *Considérations inactuelles*, III, p. 30.

C'est pourquoi la vie de Nietzsche est tissée de ces amitiés qui se sont brisées ou distendues faute de n'avoir pu assumer l'ensemble des négations sans lesquelles il n'est pas d'affirmation de la vie. Dès les premières lettres, les premiers échanges dont le journal porte témoignage, ce qu'elles offrent est incommensurable avec ce que Nietzsche en attend. Autant qu'il cherche à la partager, celui qu'habite la volonté de nier et de rompre se trouve toujours reconduit à son destin solitaire, et personne ne peut le suivre là où il se risque. Aussi l'œuvre de destruction est-elle toujours suspendue au danger de la capitulation.

La puissance de l'habitude, le besoin de quelque chose de plus élevé, la rupture avec tout ce qui est établi, la dissolution de toutes les formes de la société, le doute quant à savoir si deux mille ans n'ont pas conduit l'humanité dans l'errance par une image fallacieuse, le sentiment de sa propre présomption et témérité : tout cela est aux prises dans un combat à l'issue incertaine, jusqu'à ce qu'enfin des expériences douloureuses et de tristes événements reconduisent notre cœur à la vieille foi de notre enfance[1].

Rien ne dit davantage que cet aveu d'une reconduction possible les tensions qui habitent les pages de ce volume. On ne se défait pas aisément des marques de son éducation, on ne rompt pas sans péril avec la foi de son enfance et les conventions qui l'accompagnent quand elles ont des racines aussi profondes que dans la famille Nietzsche et déterminent chaque moment de l'existence. Si l'amitié est un motif aussi important de l'œuvre tout entière, c'est que la vie a pour essence une lutte incessante entre des forces contraires. Des dispositions incompatibles font du caractère un champ de bataille qui livre chacun à sa solitude dans l'attente d'un ami. Si tel n'était pas le cas, si la vie ne s'exposait pas à autant de doutes et de contradictions, comme la culture du philistin tend à le faire accroire, l'amitié se réduirait au partage des plaisirs, des certitudes et des intérêts.

II

Mais comment détruit-on ? Où trouve-t-on la force de se défaire de ces habitudes pesantes, de briser le carcan des opinions reçues ? Si l'héritage est si lourd (et personne plus que Nietzsche n'eût conscience des marques multiples et diverses, héréditaires et acquises qu'il lui devait) que peut-on lui oppo-

1. Nietzsche, *Fatum et histoire, supra,* p. 191.

ser ? La première réponse est simple et provisoire. Qui connaît un peu l'œuvre de Nietzsche et notamment ses derniers écrits sait qu'elle n'a qu'un temps et qu'elle est fragile. Pourtant, elle occupe dans ces pages une place déterminante, elle constitue à bien des égards un souci permanent et fait l'objet de nombreuses requêtes familiales : la lecture.

Qu'il s'agisse des lettres écrites de Pforta et Leipzig ou de ces textes autobiographiques, les livres désirés, réclamés, lus et recommandés, plus rarement commentés ponctuent les années. De ces lectures, Nietzsche tient alors une comptabilité précise, autant qu'il les programme méthodiquement, parfois longtemps à l'avance. Le temps des vacances, quand il ne passe pas en excursions, leur est tout entier consacré. L'achat de chaque volume d'une bibliothèque à laquelle il apporte le plus grand soin, est mûrement réfléchi. A l'occasion de chacun de ses anniversaires et de chaque fête de Noël, la demande de tel ou tel livre n'intervient qu'après de longues hésitations, dont les lettres adressées à sa mère autant que les billets destinés à son tuteur à Pforta égrènent le témoignage. Aussi n'est-ce pas le moindre intérêt anecdotique de ce volume que de nous renseigner sur ses préférences (Eschyle et Sophocle, Hölderlin, Kleist et Jean-Paul, Cervantes et Sterne, mais aussi la légende des Niebelungen). De Pforta datent les premières lectures philosophiques : Platon et Emerson, tandis que les années passées à Leipzig, outre les auteurs grecs et latins, sont dominées par la figure imposante de Schopenhauer. Elles sont d'autant plus significatives que les goûts de Nietzsche sont durables, et (même si certains de ses jugements se modifient, voire s'inversent), tant que les livres ont encore une place dans sa vie, c'est toujours ces lectures de jeunesse qui répercutent leur écho dans les ramifications de l'œuvre.

Sans doute, la lecture a ses pièges dont les risques d'une érudition desséchante autant que d'un encyclopédisme étouffant (évoqués par Nietzsche à maintes reprises) ne recouvrent qu'un aspect. Au contact des étudiants et des professeurs d'université, Nietzsche en prend conscience et, dès les années passées à Bonn et à Leipzig, ces pièges font partie de la réflexion qu'il consacre à la lecture. Lire n'est pas une chose facile, une activité mécanique et ordinaire, et les pages de ce volume en apportent la preuve : la spécialisation bornée autant que l'éclectisme démesuré, à l'image de ces « listes d'intérêts » dressées dans le journal, sont autant de menaces de voir les livres remplir la fonction inverse de celle qui ne se découvre que tardivement (trop tard aux yeux de Nietzsche), et que ni le collège ni l'université ne savent mettre en évidence.

De fait, ce n'est pas un hasard si, dans les récits intitulés *Ma vie*, le manque du père est évoqué comme l'absence d'un guide, d'un conseiller pour

le diriger dans les différents domaines du savoir, et si les amitiés de Nietzsche n'ont de cesse de se placer sous le signe de lectures partagées, de livres conseillés et échangés. Le monde des livres n'est pas aussi ouvert qu'il y paraît, et il est difficile de savoir s'y orienter. Dans les conférences *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement,* Nietzsche déplorera encore qu'au nom du dogme de l'autonomie et de l'épanouissement libre de la personnalité, non seulement on ne discipline pas le goût de la lecture, mais encore on l'affadisse et la banalise, on la désamorce ; que, par exemple, la lecture des auteurs de l'Antiquité perde toute possibilité d'influer sur le renouveau de la culture allemande et se trouve ainsi vidée de toute signification.

C'est que la lecture est une affaire sérieuse qui peut changer la vie, mais aussi, comme le souligneront avec vigueur les *Considérations inactuelles,* éteindre tout désir de mouvement, de changement ou de rupture et conforter chacun, au prix du silence, de l'ignorance ou de l'oubli de ce qui le dérange, dans ses certitudes. Si la devise choisie à Leipzig : « Deviens celui que tu es ! », est un impératif, on doit prendre conscience que les livres peuvent autant décider de ce devenir, lui donner force et mouvement, que le figer dans un immobilisme contraire.

Mais alors comment lire et que lire ? Il n'est pas exagéré de dire que, de ces textes autobiographiques aux premières œuvres (philologiques et philosophiques), cette question constitue une dimension incontournable de la réflexion nietzschéenne. « J'ai essayé de tout nier », écrit Nietzsche dans *Fatum et histoire.* Or cette négation ne peut avoir de sens qu'à la condition de savoir se placer par rapport à la culture de son temps. Il existe plusieurs façons de lire, et l'une d'entre elles, au moins, tombe encore sous le coup de l'accusation de philistinisme. C'est l'acceptation aveugle de ce qui est convenu, l'absence de tout jugement critique, de toute réflexion sur la forme et le contenu (sinon sous des formes très conventionnelles), pour peu qu'on y retrouve quelques opinions bien établies. C'est par exemple, l'éloge confortable et rassurante du livre de David Strauss *L'ancienne et la nouvelle foi.* C'est enfin tout ce que Nietzsche désignera ultérieurement, notamment à Bâle, sous le nom de journalisme.

Or la lecture est d'abord une école de patience. Elle est contraire à la culture philistine, parce qu'elle demande qu'on lui consacre du temps, qu'on la laisse suspendre le temps à ses propres exigences d'arrêts, de détours, de retours en arrière. Son rythme ne se programme pas. Autant qu'il ait pu par la suite en critiquer la méthode et les rites universitaires, autant que ses résultats aient pu lui paraître vains au regard de l'œuvre de destruction à accomplir, Nietzsche, toute sa vie, restera reconnaissant à la philologie de lui avoir

appris cette rigueur. C'est d'abord comme un instrument de lecture qu'il la cultive et qu'il en retient les leçons. Savoir questionner les livres qu'on lit, interroger et soupçonner les phrases, c'est apprendre à juger, à évaluer. L'interprétation philologique, la lecture patiente et critique des textes prépare à celle des phénomènes historiques, des traditions et des morales sédimentées. Ecole de la patience, elle se transforme ainsi en école de vigilance.

Tel est l'enjeu de la lecture. Elle livre à celui qui sait y consacrer ses forces et sa passion l'instrument de destruction qui lui est nécessaire. En ce sens, ainsi que l'explique une page de l'avant-propos d'*Aurore,* d'une rare densité, elle prépare aussi à l'écriture.

> Ne plus jamais rien écrire qui n'accule au désespoir toutes les sortes d'hommes « pressés ». La philologie, effectivement, est cet art vénérable qui exige avant tout de son admirateur une chose : se tenir à l'écart, prendre son temps, devenir silencieux, devenir lent — comme un art, une connaissance d'orfèvre appliquée au mot, un art qui n'a à exécuter que du travail subtil et précautionneux et n'arrive à rien s'il n'y arrive lento. C'est en cela précisément qu'elle est aujourd'hui plus nécessaire que jamais, c'est par là qu'elle nous attire et nous charme le plus fortement au sein d'un âge de « travail », autrement dit : de hâte, de précipitation indécente et suante qui veut tout de suite « en avoir fini » avec tout, sans excepter les livres anciens et modernes : quant à elle, elle n'en a pas si aisément fini avec quoi que ce soit, elle enseigne à bien lire, c'est-à-dire à lire lentement, profondément, en regardant prudemment derrière et devant soi, avec des arrières pensées, avec des portes ouvertes, avec des doigts et des yeux subtils... O, mes amis patients, ce livre souhaite seulement des lecteurs et des philologues parfaits : apprenez à bien me lire[1] !

Mais l'expérience de la lecture ne se limite pas à l'apprentissage formel de la critique et du jugement. Elle est aussi la découverte de contenus, de pensées dont la puissance d'ébranlement est sans commune mesure avec les vertus, aussi efficaces soient-elles, d'une méthode d'interrogation. Lire, c'est avant tout s'exposer, c'est accepter de prendre le risque qu'une fois le livre fermé, plus rien ne soit comme avant. La lecture devient alors une épreuve dont les traces se répercutent, par cercles concentriques, et atteignent avec plus ou moins de violence toutes les relations dont est faite l'existence.

L'œuvre de Nietzsche présente la singularité de s'être développée autour du témoignage réfléchi, ressassé, ruminé de semblables bouleversements. Si certains sont à peine déclarés, mais circulent sourdement à travers toute l'œuvre, (Hölderlin, Kleist, Leopardi), d'autres ne cessent de la hanter, de façon plus explicite, des *Considérations inactuelles* à *Ecce Homo* : Schopenhauer et Wagner. C'est que lire, c'est se déprendre, en reprenant à son compte, par un phénomène d'osmose dont le secret nous échappe, l'affranchissement, la destruction dont

1. Nietzsche, *Aurore*, Paris, Gallimard, 1980, trad. Julien Hervier, p. 18.

telle ou telle existence singulière, au prix de sa raison (Hölderlin), de sa vie (Kleist) ou d'une solitude extrême (Schopenhauer) a assumé la souffrance. En ce sens, la lecture n'offre pas seulement une méthode, mais aussi les moyens concrets de résister à tous les héritages conscients ou inconscients dont les anneaux nous enserrent : les traditions familiales, la morale, Dieu.

Dans l'essai *Fatum et histoire,* Nietzsche écrit à propos des doutes qui s'emparent de chacun lorsque retentit en lui l'appel de la négation, la volonté de détruire tout ce qui apparaît sans fondement et repose sur de simples conjectures, qu'ils sont autant de contributions à son « histoire culturelle ». Mais de quoi celle-ci est-elle faite ? En quoi consiste notre histoire culturelle ? Les nombreux textes intitulés « Ma vie » n'ont d'autre raison d'être que de répondre à cette question. La réponse s'affine au fil des années, c'est-à-dire aussi au gré des lectures éprouvées. Car cette histoire est le lieu même de la tension jamais atténuée, de la discorde jamais apaisée entre un héritage dont les traces sont toujours plus profondes, plus insaisissables qu'il n'y paraît (ce que Nietzsche appelle dans ce texte de jeunesse le fatum) et les forces que nous lui opposons. Faire de la lecture une affaire grave et sérieuse, c'est donner aux livres la dimension de cette force.

Mieux encore que la correspondance, le présent volume nous donne la possibilité de suivre Nietzsche dans le labyrinthe de cette épreuve. Le premier texte concerne toujours Hölderlin. Comme à presque chaque évocation du poète de Tübingen (cf. la critique de l'esthéticien Visher dans « David Strauss, apôtre et écrivain », la première des *Considérations inactuelles)*, il oppose la lecture philistine (faite d'un rejet dans lequel la compassion le dispute au mépris) à cette lecture attentive et ouverte, dans laquelle le lecteur est disposé à se laisser atteindre, une lecture dont il esquisse le récit et dont le ton pathétique, sinon emporté montre assez que les instincts, les dispositions, les émotions y ont autant leur part que la raison. De fait, lorsqu'on sait l'importance qu'eût pour Nietzsche, pendant ses années d'étude et de professorat, la confrontation de la réalité culturelle allemande avec le modèle grec d'une culture sans scission entre le physique et le spirituel, lorsqu'on connaît la vigueur avec laquelle il dénonce le travestissement scolaire et universitaire de la pensée grecque, on conçoit aisément ce que la lecture de *Hypérion* et de *Empédocle* a pu avoir de bouleversant. Il est vrai qu'à suivre par ailleurs le cheminement singulier de leurs correspondances respectives, notamment des lettres adressées à leurs mères et portant sur le christianisme, l'Allemagne ou leur vocation, on pourrait multiplier les signes de rapprochement. Elles portent la trace de ruptures et de défis voisins, même s'ils s'expriment différemment, d'épreuves similaires, sans que cette similitude puisse être traduite en termes d'influence.

Mais c'est surtout dans la relation de la découverte brutale et inattendue de Schopenhauer que la lecture d'une œuvre est élevée au rang de tournant

du destin. Aussi évidente qu'elle puisse paraître ultérieurement, dans l'illusion rétrospective d'une formation sans rupture, elle garde pourtant toujours sa part de mystère et semble à la fois aléatoire et prédestinée, comme ces poèmes ou ces pensées dont on ignorait l'existence et qu'on découvre soudain, qu'on rencontre de façon impromptue au moment où l'on en avait le plus besoin. Elle s'organise autour de la rencontre d'une disposition (dont l'historique, ainsi que l'a montré Nietzsche, est toujours complexe) et d'une pensée étrangère. Et c'est seulement lorsque cette disposition a des racines profondes, lorsqu'elle est en peine d'une expression, à laquelle l'œuvre répond, que la lecture d'un livre peut devenir l'événement décisif d'une vie. Dans *Ecce homo,* Nietzsche écrit que c'est l'athéisme qui l'a conduit à Schopenhauer. L'essai *Fatum et histoire,* daté de 1862, précède de trois ans la découverte du *Monde comme volonté et représentation.* De l'un à l'autre, la déclaration tardive de l'œuvre dernière permet de jeter un pont et donne le sens de ce qu'a pu signifier la découverte de ce livre dont il fit, quelques années durant, un compagnon de chaque instant : elle est venue le conforter dans cette entreprise de destruction qui s'accompagnait alors de tant de doutes et d'inquiétudes, elle lui a apporté un soutien qu'il ne pouvait trouver nulle part, et donné peut-être l'illusion d'avoir trouvé en Schopenhauer les fondations possibles d'une nouvelle construction. C'est donc moins d'une influence qu'il s'agit que d'un signe et d'un repère, la confirmation d'une orientation juste, une incitation à ne pas pactiser ni renoncer.

Des amis et des livres ! Qu'il y ait là deux forces dont la corrélation infléchit le destin et dont la complémentarité est vitale, deux textes le confirment qu'il faut pouvoir lire en parallèle avec les pages de ces textes autobiographiques. Le premier, encore une fois, est extrait de la troisième *Considération inactuelle*, tant il est vrai que, dans ces thèmes, elle semble écrite dans le prolongement direct du Journal, comme si, sous une autre forme, plus agressive et plus dépouillée, elle en recueillait le sens et construisait le commentaire. Elle évoque à nouveau la figure de Kleist, dans un étrange système d'échos où Nietzsche, lecteur de Schopenhauer invoque Kleist, lecteur de Kant. Qu'est-ce que lire un philosophe ? A quelles conditions cette lecture ne relève-t-elle plus du divertissement ou de la curiosité ? Et en quoi celle-ci, prise en son sens le plus rigoureux, nourrit-elle le besoin d'amitié ? Pour répondre à cette question, l'admirateur fervent du *Monde comme volonté et représentation* produit, à titre de modèle, l'ébranlement que suscita chez le futur auteur du *Prince de Hombourg* la lecture solitaire de *La critique de la raison pure* :

(...) Désespérer de la vérité. Ce danger accompagne tout penseur qui commence son chemin à partir de la philosophie de Kant, à supposer qu'il soit un homme robuste et complet dans la souffrance et dans le désir, et non simplement une cliquetante machine à penser et à calculer. Or nous savons tous très bien ce qu'il y a de honteux à ce présupposé ; il me semble même en général que Kant n'a exercé cette pénétration vivante, métamorphosant sang et sèves, que sur très peu d'individus. (...) Mais à peine Kant aurait-il commencé d'exercer une influence populaire, nous remarquerions celle-ci sous la forme d'un scepticisme et d'un relativisme rongeurs et destructeurs ; et c'est seulement chez les esprits les plus actifs et les plus nobles, ceux qui n'ont jamais supporté de rester dans le doute, que surgirait à sa place ce bouleversement, ce désespoir à l'égard de toute vérité ainsi que par exemple Heinrich von Kleist l'a vécu comme effet de la philosophie kantienne. (...) Oui, quand donc les hommes apprendront-ils à nouveau cette sensibilité naturelle et kleistienne, quand apprendront-ils à nouveau à mesurer le sens d'une philosophie, selon leur intérieur le plus sacré ?[1]

Dans la destruction des anneaux qui nous enserrent, la lecture est un auxiliaire aléatoire, parce qu'il est rare que nous trouvions en nous la force d'en assumer l'épreuve jusqu'à ses ultimes conséquences. Nous disposons d'un inépuisable réservoir de ruses et d'artifices pour en atténuer les effets et plier le sens des textes aux dimensions qui nous conviennent. L'acuité du jugement critique, la patience de l'analyse n'ont de sens que si elles s'accompagnent d'une exposition maximale. Seul celui qui accepte de se livrer à un livre comme au juge de ce qu'il est et a fait donne à la lecture sa pleine signification. Dans de telles conditions, elle peut changer le cours d'une vie, comme ce fut le cas pour Kleist.

Il mourut, nous dit Nietzsche, de n'avoir trouvé personne à qui faire partager son désespoir de la vérité. L'épreuve de la lecture, ainsi qu'en témoigne sa correspondance et surtout les lettres à sa fiancée, fut le pivot d'un tournant décisif, à partir duquel plus aucun point de repère n'exista. Durant ces années d'université, et même au-delà, Nietzsche n'eut de cesse de communiquer à ses amis les plus proches l'enthousiasme que suscitait en lui la lecture de Schopenhauer (de l'œuvre majeure, mais aussi des *Parerga et paralipomena)*. Ainsi que l'atteste sa correspondance, mais aussi les dernières pages de ce volume, elle était devenue un point de ralliement, le signe commun d'un regard identique sur l'existence, le foyer où convergeaient toutes ces connivences dont est faite l'amitié.

C'est ici que s'insère le deuxième texte que nous voulions rappeler pour clore notre réflexion sur la lecture et l'amitié. Il s'agit d'une lettre de consolation, datée de janvier 1867, et adressée à Carl von Gersdorff qui venait de perdre son frère à la guerre.

Maintenant, cher ami, je le sens au ton de ta lettre — dorénavant tu sais toi-même par expérience pourquoi notre Schopenhauer voit dans la souffrance et la tribulation un magnifique destin, le δεύτερος πλοῦς pour la négation du vouloir. Tu as connu

1. Nietzsche, *Considérations inactuelles,* III, Gallimard, p. 33-34.

aussi par expérience et tu as éprouvé la force purificatrice, intérieurement apaisante et roboratrice de la douleur. Voici le temps où tu peux mettre toi-même à l'épreuve ce qui est vrai dans la doctrine de Schopenhauer. Si le quatrième livre de son œuvre maîtresse te laisse à présent une impression abominable, lugubre, pesante, s'il n'est pas en mesure de t'élever, de t'arracher à la plus extrême souffrance pour te conduire à cet état d'âme plein de mélancolie, mais en même temps riche de bonheur, qui nous saisit à l'audition d'une noble musique, cet état dans lequel on se voit déposséder de sa dépouille terrestre — en ce cas moi non plus, je ne veux plus rien avoir affaire avec cette philosophie! Il faut être en proie à la douleur pour se permettre de prononcer des paroles définitives. Nous autres qui restons pris dans le flot des choses et de la vie, nous contentant d'aspirer à cette négation du vouloir comme à une île bienheureuse, nous ne saurions juger si la consolation d'une telle philosophie suffit encore pour les temps de profonde désolation[1].

Des livres et des amis! Si détruire signifie ici atteindre à une plus profonde connaissance de soi (parce que se connaître implique qu'on ne s'accommode d'aucune illusion sur ce que l'éducation et l'habitude, aussi loin qu'elles prennent leurs racines, nous ont imposé, et qu'on ne s'accorde aucun compromis), le partage d'une ou de plusieurs œuvres singulières avec quelques amis ne se limite pas à la reconnaissance d'émotions et d'intérêts communs. Il substitue aux mœurs et aux rites convenus de relations sociales conventionnelles une autre éthique. De même qu'une philosophie doit porter avec elle, si l'on en croit la troisième des *Considérations inactuelles,* le modèle d'une vie exemplaire, il donne des leçons de vie, il transmet un autre capital que notre héritage social : un capital de pensées dans lequel la vertu se réinvente. La lecture ne peut pas rester une affaire solitaire. Elle s'enrichit de permettre de nouvelles évaluations, la découverte de valeurs inédites. Et comme une valeur ne vaut que si elle est un tant soit peu reconnue et partagée, elle appelle l'ami pour que l'invention soit vivable et que l'écueil du désespoir soit évité.

III

Mais les livres et les amis suffisent-ils à satisfaire cette exigence inscrite au fronton de l'œuvre : « Deviens celui que tu es! »? Autant que puissent être salutaires les échanges dont ils sont le pivot, ils ne peuvent se substituer à la conscience intime du fardeau que tous assument de façon absolument singulière. Sans doute, ils sont un soutien irremplaçable dans la saisie des pressions qu'exerce sur nous l'histoire universelle. Mais celles-ci sont inégales, et c'est l'histoire intime de chacun, dont les racines plongent parfois à des générations de distance, qui en détient le secret. De l'histoire du monde, une partie

1. Nietzsche, *Correspondance*, lettre 536, Gallimard, p. 490.

infime nous atteint. Pourtant, elle détermine de façon essentielle notre tempérament. Sa connaissance ne se trouve pas dans les livres, pas plus qu'elle n'appartient à nos amis.

Par quoi sommes-nous durablement marqués? Qu'est-ce qui, de l'histoire, a déposé en nous sa trace, au point qu'il nous est impossible de nous en débarrasser sans un effort presque surhumain? Dans l'essai de 1862 auquel il donne son titre, ce fardeau porte un nom appelé à un grand avenir : le fatum. Pour se connaître, il faut arriver à prendre conscience des appartenances les moins connues, des marquages les plus obscurs, des signes de l'histoire familiale, culturelle, sociale dont l'illusion d'une liberté absolue nous conduit toujours à refuser l'évidence. La force du fatum est de se manifester là où nous sommes le moins prêts à accepter l'influence de son action, c'est-à-dire dans notre tempérament. C'est de lui, nous dit Nietzsche, que dépend en effet le bonheur de notre vie, car il détermine les dispositions avec lesquelles nous affrontons les événements. Notre destin est moins une chaîne d'événements que le tissu d'humeurs dont est fait notre caractère et qui décide de la force avec laquelle ils nous affectent.

C'est ainsi que la connaissance de soi implique avant toute chose la conscience du fatum. Elle relève de l'enquête généalogique : d'où vient ce tempérament qui nous dispose à souffrir ou à éprouver de la joie devant tel ou tel événement? A qui et à quoi en sommes-nous redevables? Jusqu'où faut-il étendre notre connaissance de l'histoire (de la nôtre, de l'histoire universelle et de leur articulation) pour comprendre comment telle ou telle disposition s'est imposée à nous? Il n'est pas exagéré de dire que l'œuvre ultérieure de Nietzsche n'aura de cesse de répondre à ces questions, et ce n'est pas l'un des aspects les moins saisissants de l'essai *fatum et histoire* que de comporter déjà une première formulation du problème que poseront *Aurore* ou *La généalogie de la morale.* Ce qui se dit ici en termes individuels sera alors élargi tantôt aux dimensions d'un peuple (qu'on songe à tous les textes consacrés à fustiger le caractère national allemand, des *Considérations inactuelles* aux pages les plus dures de *Ecce Homo*), tantôt à celles de la civilisation chrétienne, voire, au prix de quelques oublis, à celles de l'humanité tout entière. Aussi vertigineuse que soit cette extension, les données fondamentales de l'interrogation ne varieront pas.

Notre tempérament n'est rien d'autre que notre esprit sur lequel se sont imprimés nos relations et les événements qui nous concernent. Qu'est-ce donc qui rabaisse avec tant de force l'âme de si nombreuses personnes vers la banalité et rend si difficile un envol vers des idées plus élevées? La fatalité de la forme d'un crâne ou de la colonne vertébrale, l'état ou la nature de leurs parents, le quotidien de leurs relations, le commun de leur environnement, et même la monotonie de leur patrie. Nous avons subi des influences sans avoir en nous la force pour réagir contre elles, et nous ne savons même pas que nous avons été influencés. C'est un sentiment douloureux que d'avoir

abandonné son indépendance lors de la réception inconsciente d'impressions extérieures, d'avoir laissé les capacités de l'âme étouffer sous la puissance de l'habitude, et d'avoir contre sa volonté planté dans l'âme les germes de l'égarement[1].

Cette enquête sur le fatum, Nietzsche ne la mène pas en solitaire. Un texte l'accompagne, dont cet essai de 1862, autant que les récits autobiographiques de l'époque, porte profondément la marque (certaines phrases en semblent directement recopiées et le nom de son auteur est à cette époque plusieurs fois mentionné). Il s'agit de l'essai de Ralph Waldo Emerson intitulé *Destin (Fate),* extrait du recueil *The conduct of life* (1860) dont Nietzsche possédait la traduction allemande. Que sa lecture ait pu être déterminante, la position du problème du destin dans les termes que retient Emerson suffit à l'indiquer : comment devons-nous vivre ? Si nous nous posons des questions sur la réalité du destin, davantage que sur sa signification métaphysique c'est que la question pratique de la conduite de la vie nous y oblige. Quoi que nous voulions faire de notre vie, nous nous heurtons en effet, dès nos premiers projets à des barrières qui nous semblent infranchissables, et dont la connaissance individuelle est indispensable à l'exercice de notre liberté. S'il y a « une énigme de l'époque », écrit Emerson, « elle a pour chacun de nous une solution privée ». Nous devons prendre conscience de ce qui nous limite et trouver ainsi notre « position sur l'échelle de la nature ». Mais qu'est-ce qui nous limite ? C'est dans la description des différentes formes de nécessité, auxquelles nous donnons le nom de destin, que l'essai de Emerson est le plus présent dans la réflexion de Nietzsche. Les notions d'organisation, de tempérament qui travaillent l'essai *Fatum et histoire* mais aussi, de façon plus implicite, les versions contemporaines de *Ma vie* lui sont directement empruntées.

L'organisation qui exerce un pouvoir tyrannique sur le caractère. La ménagerie, ou les formes et les pouvoirs de la colonne vertébrale, c'est un livre du destin : le bec de l'oiseau, le crâne du serpent déterminent tyranniquement leurs limites. De même pour l'échelle des espèces, des tempéraments ; de même pour le sexe ; de même pour le climat ; de même pour la réaction des talents. (...) Lisez la description des quatre tempéraments dans les livres de médecine et vous penserez être en train de lire vos pensées encore inavouées. Trouvez le rôle que jouent respectivement dans la société les yeux noirs et les yeux bleus. Comment un homme échappera-t-il à ses ancêtres ou comment extraira-t-il de ses veines la goutte noire qu'il a puisée à la source vitale de son père ou de sa mère ?[2]

Cette nécessité qui s'impose à nous, cet assemblage complexe de limitations diverses dont l'anneau nous enserre (le terme même d'anneau, appelé à

1. Nietzsche, *Fatum et histoire, supra,* p. 193.
2. Emerson, *Destin, in* Stanley Cavell, *Statuts d'Emerson,* Combas, Ed. de l'Eclat, 1992, p. 44-45.

une longue postérité, est ici commun à Emerson et à Nietzsche), cette puissance négative, Emerson l'appelle encore le contexte ou la nature. Elle trace une frontière naturelle entre ce qui nous est permis et interdit. C'est pourquoi « nous retrouvons le Destin dans la matière, dans l'esprit et dans la morale, dans la race, dans le décalage des strates géologiques, ainsi que dans la pensée et le caractère ». Il constitue en quelque sorte notre histoire naturelle, celle-là même dont Nietzsche affine la description au fil des différentes versions de *Ma vie.* Mais notre existence se réduit-elle à notre histoire naturelle ? Tout l'essai d'Emerson vise à démontrer le contraire et fustige ceux qui s'en remettent aveuglément au Destin et l'accusent de tous les maux qui les accablent. A la puissance de la nature s'oppose la pensée ou l'esprit, ces forces créatrices dont dispose l'homme et qu'il appartient à sa liberté d'élever « à la hauteur vertigineuse de la nature ».

La révélation de la pensée sort l'homme de l'esclavage et le fait pénétrer dans la liberté (*op. cit.*, p. 55).

On comprend dès lors tout ce que le fatum de Nietzsche doit au destin d'Emerson. Il est l'ensemble des forces qui ont agi et agissent encore sur notre tempérament et dont la conséquence est notre vision singulière du monde et de l'humanité. Elles s'exercent à notre insu, tant que nous ne trouvons pas en nous l'énergie nécessaire (qui n'est jamais qu'une force supplémentaire) pour en prendre conscience.

Mais quelle est cette force et comment se manifeste-t-elle ? D'où tire-t-elle son origine ? Dans l'essai *Fatum et histoire,* elle s'appelle encore, comme dans la pensée de Emerson, le libre-arbitre ou la liberté, et déjà Nietzsche émet l'hypothèse qu'elle ne pourrait être que « la plus haute puissance du fatum ». Emerson, de son côté, écrit qu'à supposer que le destin soit tout, il faut dire de la liberté qu'elle est une partie de ce destin. Est-ce à dire que le collégien de Pforta suit à la lettre le philosophe américain ? Il s'en sépare en n'invoquant à aucun moment l'esprit ou l'intellect. De même, les réponses classiques des philosophes qui feraient appel à la nature de l'âme ou à l'autonomie de la volonté se trouvent sinon écartées (il faudra pour cela que Nietzsche en prenne plus tard une connaissance précise), du moins devancées par un autre ordre de réponse qui oriente la pensée dans une tout autre direction. Quelques années plus tard, elle trouvera sa confirmation et les moyens de son approfondissement tant à la lecture de Démocrite et des philosophes matérialistes de l'Antiquité qu'à celle de Schopenhauer.

Si peu déterminée qu'elle soit encore, cette force contraire au fatum (qui en est peut-être la plus haute expression) permet néanmoins de préciser le

sens de la devise : « Deviens celui que tu es ! » Devenir celui qu'on est, c'est refuser de nier l'existence de ces forces et, du même coup, inverser la signification du fatum par la conscience qu'on en prend. La négation, la destruction ne portent pas tant sur la force elle-même que sur la ruse que cette force utilise pour paraître tellement naturelle et universelle que son caractère de force historique en est masqué. Le devenir implique en ce sens une évaluation du passé, jusque dans ses racines les plus lointaines, une lecture vigilante dont l'œuvre ultérieure ne cessera de méditer tous les pièges, sous le nom de ressentiment.

Il serait sans doute exagéré de prétendre que, dès les années de collège et d'université, la pensée de Nietzsche maîtrise déjà ces notions. C'est beaucoup plus tard seulement, avec *La généalogie de la morale* que celle de ressentiment servira à désigner le rapport à soi instauré par le christianisme. Mais, placées par l'essai de Pforta et la devise de Leipzig sous les signes de la négation et de la destruction, ces pages ne cessent de revenir sur le passé, de le réécrire dans les textes intitulés *ma vie*, au point qu'on est en droit de se demander si ce n'est pas en eux précisément que tente d'être accomplie, en un premier temps, cette double tâche : tout nier, devenir celui qu'on est. Est-ce dans l'écriture de soi, dans le récit maintes fois réitéré, repris et corrigé des circonstances marquantes de la vie que le fatum suscite la force qui le contredit ?

Dans le présent volume, les récits intitulés *Ma vie* et suivis le plus souvent d'une date sont au nombre de sept, de dimensions variables, et s'étalent sur une durée de sept ans. Ecrits entre la quinzième et la vingt-deuxième année, ils ont en commun de ressasser les mêmes événements, de chercher dans les mêmes circonstances la clé de ce que Nietzsche appelle tantôt « la formation de l'intelligence et du cœur », tantôt son « évolution morale et spirituelle ». Pourtant, de l'un à l'autre, le rapport à son propre passé, le regard sur sa destinée se transforment considérablement. Quoiqu'ils racontent la même histoire de deuil et de séparation, les récits, pour peu qu'on les lise minutieusement, semblent même se contredire, comme si les derniers détruisaient ce que les premiers mettent tant de soin à expliquer.

Mais qu'est-ce qui est détruit, nié, si les événements restent les mêmes, si les circonstances sont inchangées ? Qu'est-ce qui se joue dans l'abîme qui sépare les versions de 1858 et 1861 et celles de 1863 et 1864 ? Si ces textes ne faisaient que témoigner, à titre de document, du travail de soi sur soi qui s'accomplit pendant toutes ces années, ils seraient déjà très significatifs, mais leur répétition, leur caractère inachevé (ils s'interrompent parfois brutalement) indiquent qu'ils sont le lieu même où s'accomplit ce travail, le laboratoire intime de la destruction et de la négation. Plusieurs indices en apportent la preuve en même temps qu'ils permettent d'interroger leur contenu.

Le premier est la modification du ton. Autant les versions de 1858 restent très conventionnelles, autant celles de 1863 et 1864 ont une sécheresse, une dureté qui excluent tout propos convenu. Or rien ne trahit davantage un ton conventionnel que les jugements de valeur qu'on porte sur les choses et les êtres, nulle part la parole n'est plus mimétique que dans l'évaluation des actes et des caractères. Ils révèlent toujours la distance qu'on a su ou non prendre par rapport à son éducation, à sa famille, à son environnement. La plupart du temps, ces jugements sont pratiquement inconscients ; ils se glissent dans la conversation ou le récit de façon mécanique. Ils appartiennent à cet usage automatique de la langue qui constitue toujours la manifestation la plus durable, le rempart le plus solide du fatum. La conscience qu'on prend de leur caractère problématique, de leur aspect historique comme de leur absence de fondement, n'est souvent que le premier signe de la rupture, la première pierre enlevée à l'édifice des certitudes.

Dans les versions de 1858, ils sont surabondants. En dépit du souci précoce et parfois si visible de bien écrire, Nietzsche écrit encore comme il entend parler autour de lui. Il reproduit à propos des personnes et des événements ce qu'il est de bon ton de dire dans sa famille et son milieu si profondément imprégnés des valeurs du christianisme. Il juge et classe les individus selon les vertus reconnues par la société dans laquelle il grandit : la probité, la bonté et surtout la piété. Elles sont le motif d'une admiration qu'il partage encore et livre telle quelle dans son récit, sans retenue et sans hésitation : « Monsieur le candidat Weber était un professeur empreint de christianisme et de bonté. » Nulle part celle-ci n'est plus manifeste que dans les jugements qu'il porte, non sans une pointe de regret, sur le père de chacun de ses amis : le conseiller Krug (« sa haute et imposante silhouette, son visage sérieux, empreint de spiritualité ont fait sur moi la plus haute impression ») et le conseiller Pinder (« Non seulement son comportement subtil et adroit le faisait aimer de tous, mais encore sa piété et ses sentiments chrétiens étaient tenus en haute estime »). Le deuil du père est en même temps le regret de ne pas bénéficier à côté de soi de la présence rassurante d'un être doué de ces qualités exemplaires : « c'est dans une telle famille que Gustav était élevé ».

Mais le ton conventionnel ne se limite pas aux jugements portés sur les individus. Il s'étend aussi au commentaire des événements. Ainsi en est-il des formules traditionnelles qui accompagnent le deuil, celles qu'il est convenu de prononcer dans ces circonstances et que Nietzsche reprend ici à son compte : « l'âme d'un croyant quitta la Terre et le Ciel l'accueillit pour qu'elle le contemple », « Dieu fut notre seul secours et notre seul réconfort ». Elles sont le signe d'une culture et d'un climat religieux profondément ancrés dans la vie quotidienne (également manifestes dans les divers commentaires

très appliqués que donne Nietzsche de la beauté et de la grandeur du Noël chrétien), une culture et un climat dont ces pages montrent, mieux que toute autre, la force avec laquelle ils déterminent la tonalité affective du regard qu'il porte alors sur les choses et les êtres qui constituent son monde. En ce sens, ce que Nietzsche dira dans *Fatum et histoire* de la coloration que notre tempérament donne au monde et aux événements trouve ici à l'avance son illustration. Est-ce à dire que le caractère plus ou moins conventionnel d'un ton, l'utilisation automatique de telle ou telle épithète ne sont rien d'autre que l'expression du fatum dans le langage ? N'est-ce pas la raison pour laquelle dans les cinq conférences intitulées *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement* Nietzsche attaquera violemment la puérilité de ces exercices autobiographiques, déplorant qu'ils ne soient pas précédés d'un apprentissage réel de l'écriture. Mais quelle institution pourrait avoir le courage d'affranchir ceux qui lui sont confiés du joug des conventions en apprenant d'abord à écrire autrement ?

Dans les versions de 1863 et 1864, les vertus qui soutiennent ces jugements de valeur (l'honnêteté, la probité, la piété), les catégories qui gouvernent l'interprétation des événements (la volonté divine, etc.) ne font pas encore l'objet d'une critique virulente, de ce démontage systématique que les livres de la maturité mettront en place, mais le récit se resserre, l'attention se concentre, et l'on sent, à la lecture, que de telles évaluations, de tels commentaires sont devenus impossibles. De fait, ils disparaissent du journal et, lorsque à Leipzig les êtres rencontrés, professeurs et étudiants, font à leur tour l'objet de jugements de valeur, c'est à un tout autre climat qu'ils se réfèrent, un climat dont l'œuvre de Schopenhauer donne alors le ton.

Si les expressions de *Fatum et histoire :* « J'ai essayé de tout nier : oh détruire est facile, mais construire ! or même détruire semble plus facile que ce ne l'est réellement » pouvaient paraître présomptueuses, un parcours à travers les différents récits autobiographiques suffit à montrer qu'il n'en est rien. C'est dans l'écriture et la réécriture du passé, le retour sur soi, le retour en arrière et peut-être la lecture et la correction des pages anciennes, dans ce récit qui se défait et se refait comme un palimpseste dont on garderait une copie de chaque état, que le fatum est d'abord reconnu, affirmé et enfin surmonté.

Mais, pour ce faire, il faut encore que la signification du passé et du présent, pris dans leur totalité, le sens de « la formation du cœur et de l'intelligence », de « l'évolution spirituelle et morale » ne soient pas dérobés. Qui en détient le secret, qui sait comment s'enchaînent les événements et pourquoi

ils laissent en nous telle ou telle trace ? Il est temps de se demander à qui ou à quoi nous sommes, en dernière instance, redevables de notre tempérament. Les réponses à ces questions appartiennent à la justification de chaque regard rétrospectif et elles sont le lieu des écarts, des ruptures les plus significatives entre les différentes versions. Davantage encore que dans les changements de ton, c'est en elles que s'accomplit la négation.

Dans les deux premières versions (celles de 1858), la place qui leur est accordée est minime. Elles s'imposent comme une évidence que rien ne saurait contester et figurent en tête du récit comme une introduction très convenue : le récit de notre vie nous révèle avant toute chose les desseins de Dieu à notre égard. La « formation de l'intelligence et du cœur » trouve son explication dernière dans « la direction toute-puissante de Dieu ». Les événements heureux ou malheureux trouvent dans la volonté divine leur pleine justification.

> Qu'elles aient été heureuses ou malheureuses, gaies ou attristantes, Dieu m'a conduit en toutes choses comme un père son paisible enfant. Il m'a infligé de nombreuses souffrances, mais en chacune, je reconnais avec respect sa toute-puissance (...) Que sa volonté soit faite ! Tout ce qu'il donne, je veux l'accepter avec joie, le bonheur comme le malheur, la pauvreté comme la richesse. Et même la mort, je veux la regarder sans crainte puisqu'elle nous réunira tous dans une joie et une félicité éternelles[1].

De telles considérations, prises séparément, n'ont en soi rien de très original. Et pourtant, elles sont davantage que le simple documentaire de l'emprise de la religion sur la vie et la pensée de Nietzsche pendant ses années d'école et de collège. Leur singularité vient de ce qu'elles naissent d'un besoin de justification autant que de compréhension. Elles s'intègrent dans un récit intitulé « ma vie » et, par leur simple présence, en transforment profondément la signification : la vie est tellement tissée de souffrances et de deuils, de séparations et d'exils qu'elle a besoin d'être justifiée. La narration et la réflexion qui l'accompagnent n'ont alors d'autre fonction que de la rendre supportable. De cette extrême sensibilité à la séparation, aux malheurs, aux coups du sort dont elles apportent la preuve, la plupart des poèmes de cette époque, et notamment ceux qui sont soigneusement recopiés dans les pages du journal portent la marque. Les uns et les autres (récits et poèmes) appellent, de fait, les mêmes remarques : aussi conventionnel qu'on puisse trouver leur ton, autant de maladresses de style qu'on puisse repérer, l'un et l'autre sont empreints d'une extrême gravité, ils témoignent d'une inquiétude dont Nietzsche prend progressivement conscience et qui sont

1. P. 41.

peut-être l'anneau le plus solide qui l'enserre, la manifestation la plus douloureuse de ce fatum qui ignore encore son nom.

Mais c'est avec les trois versions de 1861 (numérotées I, II et III) dont la succession est si déconcertante que la pesanteur et la violence du questionnement (l'obsession de la justification qui rend la vie supportable, l'injustice du sort tolérable) se manifestent vraiment. Et en même temps, elles donnent les premiers signes de l'ébranlement à venir. La construction même du premier texte qui s'apparente davantage à un court essai théologique qu'à un récit autobiographique (une fois encore, la surprise vient pourtant de ce qu'il se donne à lire comme son introduction) en livre le premier indice. Très argumentée, elle oppose le doute et la certitude, la destruction de l'édifice construit pour accepter le malheur et la résistance des ruses qu'on invente pour se réconforter. Dans l'ensemble des récits, elle occupe une position charnière, elle fait figure de dernier rempart avant qu'un an plus tard l'essai *Fatum et histoire* n'achève d'emporter les ruines. Les prémisses de la narration sont les mêmes que dans les deux versions de 1858. Il s'agit encore de trouver dans le passé les éléments déterminants de la formation de l'intelligence et du cœur, de faire la part entre l'inné (les germes de nos dispositions morales et spirituelles), l'héritage de traits de caractère familiaux et l'acquis, l'apport des circonstances et des conditions extérieures. Mais, autant dans les versions de 1858 la certitude que caractères innés et circonstances extérieures sont un effet de la providence divine est une source de réconfort, autant dans le texte de 1861 elle devient le principe d'une interrogation sur la justice de la providence, une interrogation qui, l'espace d'un instant, va jusqu'à mettre en doute son existence.

Qui est responsable, non seulement de ce que nous sommes, mais surtout des événements qui nous touchent, aussi infimes fussent-ils, et affinent les « germes grossiers » de nos traits de caractère ? A qui sommes-nous redevables de notre tempérament heureux ou malheureux, enjoué ou grave ? La réflexion théologique est ici tout sauf un exercice anodin et convenu. Elle est l'exacte contrepartie de l'insistance que met Nietzsche à parler dès l'âge de seize ans de sa gravité et de sa taciturnité, de son « goût pour la contemplation », mais aussi de cette « violence explosive » qui parfois s'empare de lui. A supposer que Dieu gouverne nos destinées singulières, n'est-ce pas de sa part une preuve d'injustice ou d'aveuglement que de nous réserver tel ou tel destin, que de faire d'un enfant promis à une éducation heureuse un orphelin anxieux et mélancolique ? Le premier signe de rupture avec la confiance de 1858 réside dans l'audace de cette accusation. Sans doute la pensée recule-t-elle aussitôt devant une hypothèse aussi contraire à tout ce qui est admis, et la théodicée qui lui succède reproduit des arguments très classiques, comme l'incompatibilité de l'injustice et de l'absence de discernement avec les attributs de Dieu : si Dieu est, il ne peut être dépourvu d'esprit au point d'être responsable par mégarde et par inadvertance de notre malheur, car tout ce qui est vit, et, comme manifestation du vivant parmi d'autres, il ne peut-être que la plus parfaite d'entre elles. Dieu n'est pas concevable en dehors de ces hiérarchies dont il est le sommet : celle des êtres vivants comme celle des êtres spirituels. Si nous accusons le destin, c'est seulement que son dessein nous reste caché, compte tenu de la place que nous occupons entre la pierre, la plante, l'animal et l'être parfait dans chacune de ces deux séries. La réflexion s'achève sur un cri de soulagement qui, pour peu qu'on en prenne au sérieux la rhétorique (et toute l'œuvre ultérieure incite à le faire), ôte à la démonstration tout caractère conventionnel.

> Crois-tu que les corps célestes décrivent leur courbe sans ordre et sans loi ? Non, non ! Ce qui advient n'a rien d'approximatif, un être supérieur dirige toute créature, prévoit toute chose et lui donne sa signification[1].

Sans doute cette argumentation n'est-elle pas en soi particulièrement originale, ni même très rigoureuse, dans la mesure où elle mêle divers ordres de preuves, mais elle présente l'intérêt extrême de constituer l'unique page d'un texte intitulé *Ma vie* dont les deux autres versions contemporaines, loin de toute réflexion théologique, se limitent au récit très dépouillé des événements traumatisants d'une existence singulière, comme si l'un et l'autre n'étaient pas séparables. Ainsi se nouent, de façon complexe et indépendamment de toute culture philosophique étendue, les fils de la métaphysique et ceux de l'autobiographie. Les questions de la première ne surgissent pas *ex nihilo* et n'ont rien d'un exercice scolaire. Elles trouvent leur origine dans le besoin douloureux de justifier la vie, sa vie, de s'accepter tel qu'on est, tel que la chance et la malchance, le bonheur et le malheur nous font. Un tel ancrage (il s'agit en effet de la première occurrence d'une réflexion métaphysique dans toute l'œuvre de Nietzsche) n'est pas une chose si fréquemment exprimée qu'elle ne doive être soulignée. Surtout, il assigne à la philosophie des exigences durables, l'obligation de répondre à une question lancinante qui n'a rien d'une construction artificielle. Est-ce la raison pour laquelle les jugements que Nietzsche portera par la suite sur les livres et les auteurs rencontrés seront si intransigeants ? Il est vrai que la sévérité de la critique des œuvres est proportionnelle à l'espérance mise dans leur lecture.

De fait, lorsqu'il relatera quelques années plus tard l'impact de la lecture

1. *Supra,* p. 98.

de Schopenhauer, il sera encore question de l'aptitude de la philosophie à répondre à ce besoin humain (que les enfants partageraient avec les animaux le privilège d'ignorer) de donner un sens à sa vie passée et présente. Et quand viendra l'heure des bilans, ce n'est pas un hasard si cette philosophie, objet de tant de louanges dépassées, sera dite appartenir à l'époque révolue de la maladie, au temps où les questions que la vie se posait à elle-même portaient encore inscrites en elles « l'ombre de Dieu ».

Dans la rétrospective de 1862 et la longue version de 1863, l'idée de providence divine, le renvoi à Dieu comme à un guide et protecteur, seul responsable du passé dont le sens nous échappe disparaissent complètement. Dieu n'est plus présent que dans les toutes dernières lignes de la version, mais dans des termes tels que semble sinon accomplie, du moins décidée la destruction à laquelle renvoie l'essai contemporain *Fatum et histoire.* Tout en effet s'est déjà inversé. Alors qu'il était présent dans les versions précédentes comme raison justificatrice de la vie, il apparait désormais comme obstacle à l'élévation du fatum à sa plus haute expression.

C'est ainsi que l'homme quitte tout ce qui l'a étreint autrefois. Il n'a pas besoin de rompre ses chaînes. Elles tombent d'elles-mêmes, inopinément quand un Dieu l'ordonne. Et où est l'anneau qui l'enserre à la fin ? Est-ce le monde, est-ce Dieu ?[1]

Déjà une lettre du 27 avril 1862, adressée à Gustav Krug et Wilhelm Pinder soupçonnait que la foi chrétienne trouve son plus profond soutien dans le besoin que nous avons de trouver une raison transcendante aux maux qui nous atteignent, c'est-à-dire de trouver un coupable, fût-ce pour l'innocenter aussitôt. C'est moins souvent la recherche de la vérité que le besoin d'un certain confort moral, le goût d'une existence tranquille et rassurée (un besoin et un goût qui n'ont rien de supérieur mais appartiennent pleinement à notre vie charnelle) qui nous attachent affectivement à la foi.

Dès lors que nous aurons reconnu que le reproche qu'on mérite pour avoir mal orienté sa vie ne peut s'adresser qu'à nous-mêmes et non à de quelconques puissances supérieures, alors les idées de base du christianisme se dépouilleront de leur enveloppe extérieure et deviendront moëlle et sang[2].

Tandis que la version de 1861 semble à la merci de ce que l'œuvre ultérieure appellera un ressentiment contre le temps, et qu'elle porte le poids des années comme un fardeau que seule la confiance déjà fragile dans la providence divine, l'héritage le plus pesant, parvient à alléger, le texte de 1863 inaugure une autre forme d'assentiment, une affirmation dont l'explication parfaite n'aura lieu que

1. Voir p. 123.
2. Nietzsche, *Correspondance*, lettre 301, Gallimard, p. 220.

beaucoup plus tard. Il n'est déjà plus besoin de Dieu pour parvenir à porter un regard positif sur la vie. Il faut au contraire refuser de voir en lui la cause de tout ce qui arrive pour dire oui au fatum, sans éprouver le besoin de se venger contre le temps. En dépit des certitudes qu'elles affichaient, les premières versions, surtout celles de 1861, masquaient difficilement leur inquiétude. En 1863, alors que tout reste encore à faire, le temps de Dieu semble déjà révolu. Le ton même de l'autobiographie change du tout au tout, au point qu'il semble parfois que Nietzsche, pour la première fois, regarde sa vie avec davantage de recul, du haut de ces cimes dont il préconisera plus tard, notamment dans *Ainsi parlait Zarathoustra* l'effet de perspective.

Un tel champ libre a un prix dont l'essai de 1862 porte témoignage. Il ne se gagne pas sans la destruction méthodique de toutes les chaînes qui retenaient jusqu'alors le regard sur la vie, la rétrospective du passé dans certaines limites. Mais alors quel pas au juste est franchi, qu'y a-t-il de si violent dans le passage d'une version à l'autre ? L'idée de providence divine entretient la certitude d'un destin singulier et exceptionnel : ce que la volonté divine a réservé à tel ou tel a été voulu pour lui. Il en est le dépositaire et le garant de telle façon qu'en aucun cas il ne peut prétendre changer les desseins de Dieu à son égard. Rien ne lie davantage à la famille, à la société, aux mœurs et aux traditions, à une nation et à sa culture que l'idée oppressante que chacune de ces attaches est un don divin. Enlever à ces appartenances tout caractère sacré, retrouver en elles la puissance de la contingence constituent la seule voie praticable pour une reconnaissance effective du fatum.

De fait, l'essai de 1862 et la version de 1863 forment un étrange système d'écho, dans lequel ils s'éclairent mutuellement. Alors qu'il évoque les doutes qui s'emparent du penseur à l'examen des fondements du christianisme (et avec eux des justifications erronées — en réalité des négations — de la vie qu'il propose) *Fatum et histoire* présente, de façon assez énigmatique, un éloge des sciences de la nature et de l'histoire.

L'histoire et les sciences de la nature, héritages merveilleux de tout notre passé, annonciatrices de notre avenir, sont les seules fondations assurées sur lesquelles nous puissions construire l'édifice de nos spéculations[1].

Chacune de ces deux disciplines, pour peu qu'on n'en fasse pas une spécialisation bornée, a le mérite d'inviter à reconsidérer l'idée d'une humanité destinée à suivre le plan d'un dessein supérieur. Elles remettent en question la place singulière de l'homme dans un devenir qui ne se réduit pas à son histoire propre, un devenir auquel participent aussi la pierre, la plante et l'ani-

1. Nietzsche, *Fatum et histoire*, *supra,* p. 190.

mal, et dont la fin est hautement improbable. Elles ouvrent ainsi la voie d'une compréhension du devenir qui échappe aux conceptions classiques d'un temps ordonné.

De telles considérations peuvent paraître prémonitoires, et l'on pourrait être tenté d'y trouver le germe des grandes intuitions à venir, mais leur plus grande originalité, à cette époque charnière, est de trouver une étrange transposition dans le récit autobiographique : si c'est à la conjugaison de l'histoire et des sciences de la nature qu'il appartient de pouvoir, sinon livrer les secrets du destin de l'humanité, du moins la délivrer du poids de la providence, c'est à la façon d'un naturaliste qu'il faut considérer la formation d'un caractère singulier. Cela suppose une attention fine à des détails qu'on a coutume de négliger dans la contemplation d'une vie (des détails auxquels une œuvre comme *Ecce homo*, traçant un dernier bilan, refaisant une dernière fois le chemin du passé au présent, donnera une importance considérable : le climat, l'atmosphère, etc.). De même que l'histoire de l'humanité se trouve dépossédée par le christianisme de quelques-unes de ses questions fondamentales, ces menus « incidents intérieurs » qui font la vie d'un individu, ces « petits événements » qui ont tant d'importance pour saisir le sens de la vie, ces divers facteurs dont on allège d'autant plus le fardeau qu'on en reconnait l'effet sont gommés par la providence. C'est en ce sens que la version de 1863 rompt, de façon radicale, avec les précédentes. Elle exige un regard sur la vie qui ne s'accommode d'aucune justification métaphysique : les événements sont les mêmes, mais c'est à cette seule condition qu'ils deviennent vraiment signifiants.

J'ai seulement voulu signaler comment j'entends que l'on comprenne les contours de ma vie dont l'exposé va suivre. A savoir comme un naturaliste plein d'esprit reconnait dans ses collections de plantes et de pierres rangées selon les sols l'histoire et le caractère de celles qu'il examine, tandis que l'enfant ignorant n'y voit que des plantes et des pierres bonnes à jouer et à s'amuser et l'utilitariste, dans son orgueil, les regarde de haut, comme des choses sans intérêt, inutiles pour se nourrir et s'habiller[1].

L'ouverture qui s'en suit n'a rien alors d'une figure de rhétorique :

Je suis né comme plante près du cimetière, comme homme dans un presbytère.
Et c'est de là que viendrait ce ton professoral? Peut-être? En tout cas, je ne cherche pas à l'excuser. Et qu'est-ce qu'une introduction à une vie peut faire de mieux qu'instruire, si la vie, elle-même n'instruit pas. Assurément les courtes notes sur ma vie qui suivent ne peuvent ni instruire, ni distraire[2].

1. *Supra,* p. 121.
2. *Supra,* p. 121.

Ce n'est pas seulement le rapport au temps et à la vie en général qui se trouve modifié dans cette suspension de la justification, mais aussi le rapport à soi, comme individu singulier. A prendre comme modèle la méthode d'examen du naturaliste, le regard se fait plus distant sinon même ironique. Rien n'est plus singulier que la façon dont Nietzsche, dans les récits postérieurs à *Fatum et histoire* manifeste de la réserve à l'égard du geste autobiographique. Il ne se raconte plus avec la même aisance, le même enthousiasme qu'auparavant, comme si la négation dont ces récits portent la marque se traduisait finalement par l'apprentissage du détachement. La complaisance à l'égard de soi qui caractérisait encore les textes antérieurs disparaît sciemment. C'est ainsi qu'à l'occasion de quelques remarques sur son travail de poète, il note pendant l'année 1862 :

L'époque où je cherchais à exposer les effets du temps sur moi-même est trop éloignée pour que j'écrive quelque critique vaniteuse. Au contraire, je pense montrer non pas comment on est et on naît poète, mais comment on le devient. C'est-à-dire comment un rimailleur assidu, à force de développer ses facultés spirituelles, peut devenir un peu poète[1].

Examiner sa vie avec l'œil du naturaliste est une entreprise qui possède un double pouvoir de libération. Elle permet d'abord de ne pas considérer sa vie comme un destin absolument singulier, mais comme le cas particulier d'un ou même de plusieurs ensembles qui sont définis par des attributions générales : naître dans un presbytère, grandir près du cimetière, perdre son père très jeune, être élève au collège de Pforta, aimer la musique passionnément, écrire des vers... De cette façon, ce n'est pas à Dieu et à ses voies impénétrables qu'on est redevable de la formation de son caractère, mais aux circonstances qui nous situent à l'intersection de tous ces ensembles. Il n'y a pas d'autre mystère dans ce que nous sommes que la conjugaison de divers facteurs dont chacun se prête à l'analyse. Mais, dès lors qu'il s'agit de généralités dont seul le croisement fait la singularité, l'analyse peut se muer en critique et en jugement. Tandis que le recours à la providence fait de chaque caractère individuel une œuvre immuable, le regard du naturaliste démêle l'écheveau de ce qui n'est jamais qu'une combinaison de facteurs généraux.

Est-ce ainsi que s'opère la destruction? Est-ce au prix de cette distance à l'égard de soi-même qui transforme la question : « Qui suis-je? », en une suite de problèmes : « Qu'est-ce qu'être chrétien? », « que signifie le fait de devoir son éducation à un établissement d'enseignement organisé comme le collège de Pforta? », « quels sont les avantages et les inconvénients de la

1. *Supra,* p. 117.

culture qu'il impose ? », « qu'est-ce que cette soit-disant culture allemande, moderne et nationale, dont il porterait le flambeau ? ». Et cette transformation qui exige patience et rigueur, n'est-elle pas précisément le passage de l'autobiographie à la philosophie ?

C'est un fait que, si l'on excepte la toute dernière version de *Ma vie* qui tient davantage du curriculum vitae que du récit autobiographique (sa justification est administrative), la lecture de Schopenhauer semble mettre un terme à ces « bilans d'une vie », ces rétrospectives de tout le passé, même si elle n'exclut pas des retours en arrière sur des périodes plus limitées. Tout se passe comme si la puissante philosophie du destin que porte en lui *Le monde comme volonté et représentation* apportait momentanément une réponse aux questions répétées par les différentes versions de l'autobiographie. Répétées, mais aussi préparées.

Il est difficile de dire, à supposer même que cette question ait un sens, si les textes de ce volume sont philosophiques. Mais, à coup sûr, le travail qui s'y accomplit, fût-il désavoué par Nietzsche lui-même, ne peut être séparé de ce que l'œuvre ultérieure atteint. Est-ce simplement parce qu'ils annoncent les destructions à venir et ébranlent déjà l'édifice ? La décision de nier et de détruire ne serait rien si Nietzsche ne s'en donnait en même temps la possibilité. Car elle ne dépend pas seulement d'un acte de la volonté, mais aussi d'un savoir-faire qui n'a rien d'inné, un savoir-faire dont l'acquisition indispensable concentre en elle de nombreuses souffrances : le style.

IV

Détruire exige qu'on sache écrire, qu'on évite le piège des mots qui reconduisent malgré soi dans le domaine des certitudes. On ne nie pas sans avoir appris à être différemment dans le langage, sans avoir introduit dans son rapport à sa langue maternelle un peu de soupçon. Il faut éprouver profondément l'enjeu du style pour donner à la négation une chance de se transformer en affirmation joyeuse.

De fait, on manquerait sans doute le sens de ces pages si l'on ne savait lire en elles le document d'un désir profond, jamais abandonné : devenir écrivain ! Aucune passion n'est davantage placée sous le ciel de l'amitié que le rêve d'écriture dont elles répètent l'écho, l'insistance à tout transformer en œuvre. Dès l'enfance, les amitiés de Nietzsche sont faites de ces textes (mais aussi, de façon moins durable, des compositions musicales) qu'il s'engage à produire, qu'il demande à lire, qu'il réclame aux autres, ainsi que le montrent ces pages étonnantes de sérieux et de solennité que sont les « chroniques de la Germanie ». Elles s'étiolent et se distendent quand le souci de l'écriture

n'est plus partagé ou quand il engage dans des voies trop divergentes pour en être le ciment. De Pforta à Leipzig, Nietzsche en fait la condition nécessaire, sinon suffisante pour qu'elles échappent à l'écueil du philistinisme et des relations sociales très convenues.

De ce besoin de lier son destin à la production d'une œuvre, le présent volume apporte deux confirmations, de nature très différente. La première consiste dans les nombreuses listes de poèmes et de textes en prose que comporte le journal. Car si Nietzsche les dresse avec une grande régularité, ce n'est pas seulement qu'elles proposent une récapitulation de son activité littéraire, c'est aussi qu'elles sont une autre façon de justifier la vie et le passé. Elles apportent la preuve que les années vécues n'ont pas été vaines, dès lors qu'elles sont le signe matériel le plus visible et le plus fiable de la « formation de l'intelligence et du cœur ». En ce sens, elles constituent le complément indispensable du récit autobiographique, l'autre face du regard sur la vie : La réponse à la question « qui suis-je ? » passe par ces listes de poèmes et de dissertations, comme la présentation de soi que livre *Ecce Homo* intègre un résumé de chacune des œuvres du philosophe de *La naissance de la tragédie* au *crépuscule des idoles.* « Qui suis-je ? » et « Qu'ai-je fait ? » sont des questions qui se recoupent. Elles appellent la même réponse : « Je suis celui qui a écrit ces poèmes, composé ces partitions, rédigé ces essais. Mon activité poétique se partage en trois périodes. Voici ce que j'ai voulu faire. Ecce homo. »

D'où vient la force qui conduit le fatum à sa plus haute expression ? Comment suscite-t-on en soi la force par laquelle, au lieu de s'en remettre à la volonté de Dieu, on en prend conscience comme d'un enchaînement nécessaire d'événements et on lui oppose autre chose ? Si les listes d'œuvres écrites et composées, intercalées entre les récits autobiographiques n'en apportent pas la preuve rigoureuse, elles suggèrent déjà que l'écriture relève de cette force mystérieuse, de telle façon que la genèse du style en constituerait le développement même.

Mais dans quelle mesure écrit-on ? Que faut-il entendre par écrire ? Il est des façons d'écrire, des usages écrits du langage dans lesquels on subit le fatum davantage qu'on ne le détermine. Pour reprendre les réflexions de l'essai *Liberté de la volonté et fatum*, rédigé quelques semaines après *Fatum et histoire,* on écrit alors en liaison organique avec un Tout dont rien ne nous sépare (qu'on l'appelle la société, le peuple ou même le monde), de façon presque automatique. Les phrases qu'on aligne en font partie au même titre que leurs lecteurs potentiels, qu'elles ne dérangeront pas dans leurs habitudes de lecture. Elles relèvent de cette même nécessité à laquelle Nietzsche donne

le nom de fatum. Dans les jugements qu'il portera ultérieurement sur les livres des autres, c'est précisément ce type d'écriture qu'il n'aura de cesse de fustiger, car de même qu'il existe une façon philistine de lire, plus couramment qu'on ne le pense, l'écriture, elle-aussi, sombre aisément dans les abîmes du philistinisme. Comment évite-t-on cet écueil ? La réponse à cette question exige qu'on prenne en compte l'autre confirmation apportée par le présent volume du souci de devenir écrivain : la patiente recherche du style.

De fait, à lire ces pages continûment, on est saisi par le renouvellement de l'invention stylistique. Qu'il s'agisse des récits de voyages, de vacances, des rêves, il n'en n'est pas un qui ne porte la trace de cet effort, au point qu'il n'est pas exagéré de dire que l'ensemble de ce travail constitue un véritable laboratoire du style nietzschéen. Que son travail prenne l'allure d'un exercice, comme c'est parfois le cas, ou d'un récit plus authentique, c'est bien à sa genèse que nous assistons. Mais de quoi celle-ci est-elle faite ? D'abord de nombreux pastiches exécutés de façon plus ou moins consciente. Nietzsche s'essaye à toutes les imitations, sans qu'aucune ne le retienne. Car rien n'est plus surprenant dans ce volume que les métamorphoses de l'écriture. Si les premières pages, écrites à douze ans ne se distinguent guère de celles que n'importe quel enfant un peu précoce pourrait écrire dans son journal ou dans une rédaction imposée, les derniers récits autobiographiques attestent une audace et une maîtrise qui annoncent déjà les livres de la maturité.

Mais cette genèse du style est aussi faite de toute une série de refus. Ce ne sont pas seulement les maladresses du début qui disparaissent, mais aussi toute forme de bavardage sur soi et son entourage. En se donnant un style plus ferme et plus resserré, Nietzsche abandonne à l'oubli tous les menus événements dont il pouvait encore s'émerveiller et qu'il n'hésitait pas à consigner par écrit quand son style était plus relâché, des événements qu'il déclare à présent sans intérêt. Tout se passe comme si l'apprentissage de l'écriture était indissociable de la retenue de l'essentiel, et qu'il consistait à savoir ne rien livrer qui ne soit décisif, à n'user du langage qu'avec parcimonie pour obtenir l'effet attendu. Mais en quoi consiste l'essentiel, Qu'est-ce qui est décisif ? Qu'y a-t-il de significatif dans l'écart qu'on observe entre les textes du début et ceux de la fin ? La réponse à toutes ces questions tient en quelques mots : l'inversion du rapport quantitatif entre l'anecdote et le jugement. : au fil des années, Nietzsche raconte de moins en moins, il garde le silence sur la plupart des événements qui affectent sa vie, mais inversement, il juge plus souvent, non sans sévérité, aussi bien lui-même, ses actes et ses pensées, ses études et son travail que ses amis, ses professeurs, sans compter les institutions auxquelles il a affaire.

Le propre de l'anecdote est de tenir enfermé dans son bavardage celui qui s'y abandonne et s'y complait. Elle noie dans le ressassement des circonstances et des détails toute espérance de distance critique et de jugement lucide. La langue, en s'égarant dans ses méandres, perd toute force et toute vigueur. Son pouvoir de refus, sa faculté de destruction qui sont toujours fragiles, tant elle se prête à de nombreux usages, sont désamorcés. Avoir un style n'est donc pas une affaire de plaisir et d'élégance, mais de combativité. Avoir un style, c'est découvrir dans la langue la force de son jugement. C'est à ce titre que son acquisition constitue la condition que l'écriture doit satisfaire pour s'opposer au fatum.

Cela signifie-t-il qu'écrire est un devoir ? Si, au terme de ce volume, on pouvait encore douter que la réflexion de Nietzsche sur le fatum lui donne cette dimension, les démêlés de Nietzsche avec la philologie, le rapport complexe qu'il entretient avec son propre travail de philologue et le type d'écriture que la discipline scientifique impose en donnent une dernière confirmation.

La découverte de la science, de ses exigences et de ses limites (qui tiennent pour beaucoup à la langue qu'elle parle) appartient aux dernières pages de cet ensemble de textes autobiographiques et constitue l'intérêt majeur du récit intitulé « regard en arrière sur mes deux années passées à Leipzig ». Elle fait aussi l'objet d'une correspondance abondante avec Paul Deussen, Carl von Gersdorff et Hermann Mushacke qui leur apporte un éclairage précieux. Mais qu'est-ce que la philologie ? De l'aveu même de Nietzsche, c'est d'abord une méthode, une méthode rigoureuse de lecture, comme nous le rappelait la préface d'*Aurore*, mais aussi une méthode d'écriture dont les règles sont si précises, les contraintes si déterminées qu'elles ne laissent guère de liberté. L'érudition, ainsi que les citations dont l'abondance est requise y ont leur part. Pratiquer une science avec autant de succès qu'en rencontre Nietzsche, c'est donc se donner une opportunité supplémentaire d'être différemment dans la langue, c'est avoir avec le langage, surtout quand il s'agit d'une science comme la philologie, un tout autre rapport que celui dont est fait notre vie quotidienne. Une telle possibilité suscite d'abord l'enthousiasme et, de fait, les premières traces de son activité philologique, dans les lettres et les récits, montrent la joie qu'éprouve Nietzsche à se consacrer à ce nouveau type d'écriture. Le soin qu'il met à rendre compte de ces conférences, la part qu'il prend à la création de la société philologique en sont autant de témoignages. Par la chaleur des amitiés qui lui sont liées, le sérieux et la gravité des résultats, ils rappellent l'importance accordée quelques années auparavant à l'organisation et à l'efficacité de la Germanie.

Et pourtant, cette nouvelle forme d'écriture n'est pas sans risque, et le ton

que prend Nietzsche pour parler dans sa correspondance et dans ses récits autobiographiques de son activité de philologue a tôt fait de s'inverser. Il se fait plus sévère et laisse pressentir la violence avec laquelle, dans ses écrits ultérieurs, comme les *Considérations inactuelles,* il traitera de l'activité scientifique. Mais que peut-on, au juste, reprocher à ce type d'écriture à laquelle le savant identifie le plus souvent son destin ? Dans ces textes de jeunesse, écrits avant même qu'il n'exerce avec une extrême rigueur la charge d'enseigner la philologie à Bâle, la critique prend d'abord la forme d'un doute quant à la capacité de la science à apporter des réponses aux problèmes que pose la vie. Celui qui la pratique sans distance critique et sans discernement court le risque de voir les pièges de son savoir se refermer sur lui et la vie lui devenir étrangère. Or un tel avenir est exactement ce que cherche à proscrire la devise « Deviens celui que tu es ! ». Cela signifie-t-il que cette étude desséchante, loin de favoriser la connaissance du fatum, et, à plus forte raison, l'opposition à la nécessité de ses enchaînements, renforce au contraire la chaîne d'un anneau supplémentaire ? Ne suffit-il pas, comme le fait Nietzsche dans un rapport à l'association de philologie daté de 1867, de prendre conscience des motivations des étudiants et des professeurs, des calculs et des intérêts des uns et des autres, des querelles et des vanités, du fonctionnement réel de l'université pour s'en persuader ? La philologie n'échappe pas à ce que tout lecteur des *Parerga et paralipomena*, et notamment de l'essai intitulé « Ils corrompent nos têtes » (Nietzsche le cite à cette époque dans sa correspondance) sait déjà de la philosophie de ce temps : dès qu'elle trouve refuge dans l'université, elle devient le rempart le plus imprenable du philistinisme, un philistinisme que rien ne révèle autant que l'absence de style des œuvres qu'il produit.

Et, de fait, c'est autour de la question du style que se noue le problème de la philologie et de son choix définitif. On peut retenir un métier par intérêt, pour le confort et la sécurité qu'il apporte ou encore par fidélité à une tradition familiale et sociale (ce sera le cas des premiers amis de Nietzsche : Wilhelm Pinder et Gustav Krug qui marcheront sur les traces de leurs pères). On peut aussi comme Hölderlin ou Kleist, chercher avec passion et désespoir à répondre à sa vocation. Et qu'est-ce qu'une vocation, sinon l'appel insistant à ne pas s'accommoder des voies tracées d'avance, à résister à la pesanteur des obligations : devenir celui qu'on est ! Pour Nietzsche, ainsi qu'en témoignent de nombreuses lettres, datées des années passées à Leipzig, la question se pose en ces termes : la philologie peut-elle être une vocation ? Et si la réponse est positive, cela ne suppose-t-il pas qu'on puisse l'écrire autrement ?

Au cours du mois d'avril 1867, trois lettres successives, écrites à quelques jours d'intervalle et adressées aux amis les plus proches attestent l'importance

que Nietzsche donne à la question du style alors que prend forme sa vocation de philologue et que se décide son avenir. Dans la troisième, destinée à Hermann Mushacke, elle sert même de fil conducteur à un regard supplémentaire sur son passé :

> C'est bien connu, au gymnase on écrit sans se soucier du style ; étudiant, on n'a pas l'occasion de s'exercer ; ce qu'on écrit, ce sont des lettres, donc des épanchements subjectifs qui n'exigent aucune mise en forme artistique. Ainsi arrive un temps où la *tabula rasa* de notre art stylistique nous donne mauvaise conscience. Tel est mon cas en ce moment, et c'est ce qui me force à travailler si lentement[1].

Sans doute Nietzsche oublie-t-il ici tout le travail stylistique accompli dans ces textes autobiographiques et ces premiers essais, aveuglé par le lourd passif des exercices scolaires et le poids des contraintes formelles assimilées, mais c'est au profit d'une interrogation plus essentielle : la pratique rigoureuse d'une discipline scientifique comme la philologie condamne-t-elle à faire du style une question secondaire ? Ou faut-il déjà inverser les valeurs et faire de l'acquisition d'un style la première condition éthique de cette pratique ? Le terme d'éthique ne doit pas surprendre, car c'est bien en ces termes que Nietzsche pose le problème dans ces lettres décisives :

> Les œillères me tombèrent des yeux : j'ai trop longtemps vécu dans une sorte d'innocence stylistique. L'impératif catégorique : « Tu as le devoir d'écrire et il est nécessaire que tu écrives », m'a réveillé. J'ai donc cherché ce que je n'avais jamais cherché hors du gymnase : à bien écrire, et brusquement ma plume s'est paralysée dans ma main ; j'étais incapable d'écrire et furieux d'en être incapable. Là-dessus tintaient à mes oreilles les préceptes stylistiques de Lessing, de Lichtenberg, de Schopenhauer. Restait pour me consoler l'affirmation commune à ces trois autorités, savoir : qu'il est difficile de bien écrire, que par nature personne ne possède un bon style, qu'il est indispensable, pour y arriver, de travailler, de forer le bois dur. (...) Ce qu'il faut avant tout, c'est que se déchaînent sur mon style quelques joyeux esprits ; il faut que j'apprenne à en jouer comme je joue du piano, non pour exécuter des morceaux soigneusement étudiés, mais plutôt de libres fantaisies, aussi librement que possible, mais sans offenser jamais logique ni beauté[2].

Que le texte dans lequel s'exprime avec le plus de force l'exigence stylistique soit une lettre adressée à un ami n'est pas anodin. Une fois encore, les fils de l'amitié et de l'écriture se nouent pour s'opposer au fatum. Et quelle forme prend celui-ci en ces années d'études universitaires ? Celle d'articles pesants subis comme des contraintes et écrits sans joie. Echapper à la lassitude, à l'ennui de se répéter et d'appliquer toujours les mêmes règles, la

1. Nietzsche, *Correspondance,* lettre 541, Gallimard, p. 507.
2. Nietzsche, *Correspondance,* lettre 540, Gallimard, p. 502-503.

même méthode à des objets qui finissent par être indifférents est une exigence éthique dont le souci mérite d'être partagé.

Tout travail de quelque importance, tu l'auras sans doute noté toi aussi, exerce une influence d'ordre éthique. L'effort qu'on a fait pour condenser une matière et la structurer de façon harmonieuse est une pierre tombant dans notre vie psychique : une onde restreinte en produit beaucoup de plus grandes[1].

A l'époque où Nietzsche adresse cette lettre à son ami Paul Deussen, il essaie de le dissuader de consacrer sa vie à l'étude de la théologie. Est-ce à dire que ces grandes ondes d'un travail accompli dans la joie et dans la souffrance sont celles du travail de négation et de destruction que l'essai *Fatum et histoire* appelle de ses vœux ?

Il ne suffit pas de vouloir écrire pour inverser le cours des choses et contredire l'enchaînement nécessaire des événements. Car l'écriture, en dépit des souffrances que suscite son effort, n'est salvatrice qu'à la condition de s'accompagner de cette jubilation, de cette gaîté profonde que seul procure le travail du style.

Ecrire dans la joie ! C'est peut-être ici que les lancinantes questions que pose l'autobiographie sur le destin et la vie, la méthode rigoureuse de la philologie et l'exigence d'un style incisif et combatif se rejoignent pour donner cette équation à trois termes dans laquelle s'annoncent et se dessinent les grandes lignes de l'œuvre future. De l'amitié à l'écriture, le destin de Nietzsche se joue dans la conscience du fatum et le refus de ne rien faire pour le contredire.

On aimerait citer le poète René Char à qui ce destin ne fut pas indifférent :

L'histoire des hommes est la longue succession des synonymes d'un même vocable. Y contredire est un devoir.

1. Nietzsche, *Correspondance*, Lettre 539 à Paul Deussen du 4 avril 1867, Gallimard, p. 500.

Table de concordances de la Becksche Werke Ausgabe (BWA) et de l'édition Schlechta de 1956 pour les textes autobiographiques

Edition Schlechta	BWA
p. 6 à 40	p. 1 à 34, t. 1
p. 40 à 75	p. 114 à 154, t. 1
p. 45 à 77, la fête de Schiller	p. 186 à 188, t. 1
p. 77 à 88	p. 276 à 284, t. 1
p. 88 à 95, lettre à mon ami dans laquelle je lui parle de mon poète préféré	p. 1 à 5, t. 2
p. 99 à 102, chroniques de la Germanie	p. 90 à 93, t. 2
p. 102 à 105, mon activité littéraire et musicale, 1862	p. 100 à 105, t. 2
p. 105 à 106, de l'année 1862	p. 119 à 120, t. 2
p. 106 à 107, pour les vacances	p. 121 à 122, t. 2
p. 107 à 110, ma vie (1863)	p. 269 à 282, t. 2
p. 110 à 112, mon activité musicale pendant l'année 1863	p. 333 à 335, t. 2
p. 113 à 116, sur les dispositions	p. 406 à 408, t. 2
p. 116 à 118, ma vie	p. 66 à 68, t. 3
p. 118 à 119, un rêve de la Saint-Sylvestre	p. 79 à 80, t. 3
p. 120 à 121, concerts et théâtre	p. 82 à 83, t. 3
p. 121 à 125, récapitulation de 1866	p. 133 à 136, t. 3
p. 125 à 127	p. 227 à 229, t. 3
p. 127 à 148, regard en arrière sur mes deux années passées à Leipzig	p. 291 à 315, t. 3
p. 148 à 154	p. 250 à 256, t. 5

Table des matières

Notice philologique 7

ÉCRITS AUTOBIOGRAPHIQUES 9
traduits par Marc Crépon

Notes 175

FATUM ET HISTOIRE 187

LIBERTÉ DE LA VOLONTÉ ET FATUM 195
traduits par Max Marcuzzi

Amitié, lecture et écriture 199
PAR MARC CRÉPON

Table de concordances 235